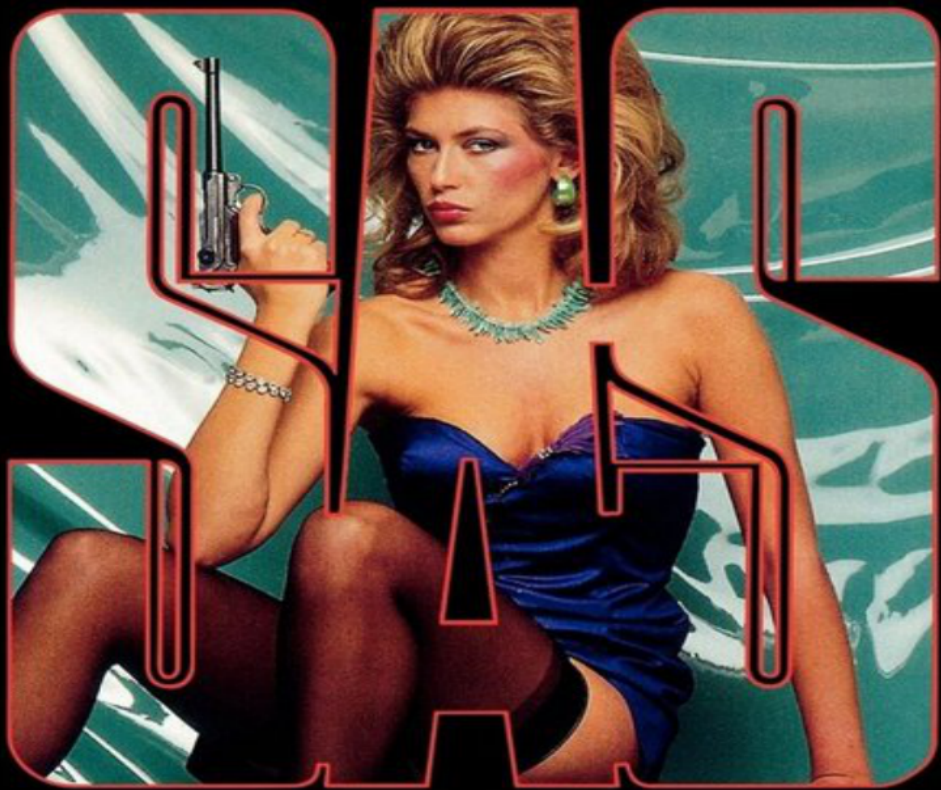


**SAS [070] – La
filière Bulgare**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LA FILIÈRE BULGARE

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



70

LA FILIÈRE BULGARE

ÉDITION GÉRARD DE VILLIERS

Photo de couverture : WEPEGE

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Librairie Plon / Gérard de Villiers / Osterberg France, 1983.

© Éditions Gérard de Villiers, 2008.

ISBN 978-2-3605-3374-9

CHAPITRE PREMIER

Becik Galata exhala voluptueusement la fumée de son Montecristo numéro 2, le regard fixé sur les longues jambes gainées de hautes bottes en cuir noir souple se confondant presque avec le pantalon de lastex moulant comme un gant les hanches minces et les cuisses nerveuses de la comtesse Hildegard von Brisbach. Celle-ci jeta sur un fauteuil d'un geste d'une négligence calculée son manteau de panthère un peu élimé et posa sur le Turc le regard amusé de ses yeux gris, soulignés de mauve.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Le Turc gratta machinalement la toison noire qui recouvrait sa poitrine, la lippe pendante. Son torse nu émergeait des draps, enrobé comme un porcelet prêt à rôtir, gonflé à la taille de bourrelets qui auraient pu le sauver de plusieurs naufrages. Ses gros yeux humides avaient pris une expression presque humaine. Il émit un bruit d'évier qui se vide.

— Rien. J'ai envie. Dès que je te vois.

Qu'en termes galants... Hildegard lui adressa un sourire ironique.

— Ce n'est pas nouveau.

Le pubis en avant, déhanchée, elle renvoya ses cheveux auburn en arrière, sûre de l'effet qu'elle provoquait sur son amant, obscur trafiquant turc grisé de sa liaison avec une authentique comtesse.

— Tu as des problèmes ? Quand je t'ai demandé à la réception, l'employé m'a regardée d'un drôle d'air et a vérifié que mon nom était bien sur un de ses papiers. Ensuite, deux policiers m'ont poliment prié de leur montrer ce que j'avais dans mon sac avant de me laisser monter.

Becik Galata exhiba quelques dents jaunâtres dans un sourire plein de fierté.

— C'est à cause de ce que je t'ai dit hier soir. Je suis devenu un personnage important. Ouvre la porte et regarde dans le couloir.

Intriguée, Hildegard obéit. Elle jeta un coup d'œil et vit deux hommes installés sur des chaises à chaque extrémité du couloir. Rentrée dans la chambre, elle demanda :

— Oui, je les ai vus en arrivant. C'est pour toi ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Tu es arrêté ?

La situation commençait à l'exciter.

— Non, on me protège.

— Contre qui ?

Sourire mystérieux.

— Tu ne t'en doutes pas ? Tu es une des seules personnes

autorisées à me rendre visite. Parce que j'ai confiance en toi.

La comtesse von Brisbach n'en revenait pas. Jusqu'ici, Becik Galata n'avait pas semblé faire bon ménage avec les autorités légales des pays où il transitait. Hildegard avait même eu l'impression qu'en Turquie, il avait échappé de justesse à une arrestation. Quelques semaines plus tôt, il l'avait envoyée chercher de l'argent qu'on lui devait sous un prétexte à dormir debout. Elle y était allée avec réticence, sans se faire d'illusions sur les activités de son amant.

— Qu'est-ce que tu es belle ! soupira Becik Galata avec un sourire huileux.

Machinalement, Hildegard vérifia sa silhouette dans la glace. Pas de ventre, une poitrine pleine, des reins cambrés et une cascade de cheveux auburn. Jamais on ne lui aurait donné ses trente-huit ans. Hélas, elle était divorcée, sans fortune. On murmurait à Vienne qu'il lui arrivait de passer des week-ends dans les pays du Golfe Persique, à des fins basement lucratives. Ce n'était que partiellement vrai. Depuis deux ans, Becik Galata pourvoyait à ses besoins essentiels et même aux autres. Allant jusqu'à lui rapporter de Bulgarie un manteau en vison soviétique, un peu raide, mais malgré tout du vison.

Elle acceptait ces cadeaux avec une dignité lointaine, maintenant une certaine distance avec le Turc, ne s'animant vraiment que dans leurs rapports sexuels. Se souvenant de son ascendance hongroise, elle murmurait à l'oreille de son amant des obscénités qui avaient le don de transformer le gros homme en étalon un peu poussif, mais en étalon quand même. En dépit de sa méfiance congénitale envers les êtres et les choses, il n'avait jamais réussi à deviner si Hildegard faisait l'amour avec lui simplement par nécessité, par goût, ou si elle nourrissait à l'égard de ce qu'elle avait surnommé sa « bête » une authentique passion comme elle le prétendait. Il la fixait avidement. Sa main droite émergea du drap, alourdie d'une gourmette en or taillée dans la masse et d'une chevalière assortie, et il esquissa un geste qui voulait être tendre.

— Viens !

Hildegard s'approcha lentement du lit. Ils avaient passé la soirée précédente ensemble, et il s'était longuement répandu dans ses reins, comme chaque fois qu'ils se retrouvaient... Maintenant, il semblait possédé par un nouveau fantasme qu'elle devinait. Trois pas d'une lenteur agaçante l'amènèrent à côté de lui. Aussitôt, la grosse main du Turc se posa sur sa cuisse, puis remonta, emprisonnant l'entrejambe gainé de lastex noir. Bien campée sur ses jambes écartées, Hildegard von Brisbach ne broncha pas, observant son amant. Déjà, au repos, ce n'était pas un Adonis. Le désir le rendait carrément repoussant. Ses grosses joues gélatineuses en tremblaient, ses yeux semblaient prêts à jaillir de leurs orbites et ses lèvres épaisses se retroussaient sur ses

dents jaunes. Il passa les doigts dans ses rares cheveux noirs, son autre main toujours crochée dans le lastex noir, et demanda d'une voix rauque :

— Tu sais ce que je veux ?

— Bien sûr, dit-elle, tu es un porc.

Elle sourit, s'assit sur le lit et glissa une main sous les draps. Il ferma les yeux avec un frisson bref, soulagé comme un malade à qui on vient d'administrer une piqûre.

Becik Galata n'avait jamais ressenti ce désir violent, animal, pour aucune femme. Les moments dangereux qu'il venait de passer, la peur qu'il avait éprouvée avaient décuplé son envie.

Depuis des jours, il vivait dans une effroyable tension nerveuse, sentant un piège mortel se refermer sur lui un peu plus chaque heure. La mâchoire avait claqué un peu trop tard et il avait pu gagner Istanbul sain et sauf. Le temps de sauter dans un avion pour Vienne, de louer une voiture chez Budget à l'aéroport, il s'était installé à l'Impérial.

Les doigts d'Hildegard bougeaient à peine sous le drap, pourtant les doigts de la jeune comtesse avaient fait naître une bosse impressionnante. Impatient, Becik Galata lui posa une main sur la nuque et tenta de la courber sur lui se tortillant comme un ver coupé.

— Ma « bête » a envie de toi, murmura-t-il d'une voix rauque.

Hildegard eut un sourire froid.

— Ne te conduis pas comme un porc mal élevé, fit-elle suavement. Je ne suis pas une de tes pouffiasses orientales du Bazar d'Istanbul.

L'abandonnant, elle fit le tour du lit et tourna le bouton de la radio, essayant différentes stations.

— Que préfères-tu ? questionna-t-elle, très mondaine. Mozart, Wagner, Brahms ? Ou un Russe, Prokofiev, peut-être...

Becik Galata n'en pouvait plus. La Marseillaise, la Marche turque, ou une polonaise de Chopin, n'importe quoi aurait fait l'affaire. Il réussit à dire calmement :

— Ce que tu veux, Pushti...

Le front plissé, Hildegard von Brisbach continuait à tourner le bouton. Elle s'arrêta sur La Nuit sur le Mont Chauve de Moussorgski, écouta quelques instants, puis revint s'asseoir. D'un geste sans douceur, elle écarta le drap, découvrant le Turc dans toute sa splendeur. Il referma les yeux, attendant l'exquise sensation, puis les rouvrit.

Hildegard n'avait pas bougé, le regard dans le vide, remuant légèrement la tête au rythme de la musique, caressant distraitement d'une main la hampe dressée.

— Mais qu'est-ce... ?

— Tais-toi, coupa-t-elle sèchement, ou je m'en vais. Respecte la

musique, verrait !

Dans l'état où il se trouvait, Becik Galata aurait donné sa gourmette pour un résultat immédiat... Soudain, les cuivres éclatèrent, faisant trembler le haut-parleur de la radio. Aussitôt, la tête d'Hildegard s'abaissa comme un faucon fondant sur sa proie, engloutissant une bonne partie du Turc. La sensation fut si violente qu'il hurla. Puis, le fourreau chaud et souple expédia un délicieux soulagement dans toutes ses terminaisons nerveuses.

Mais il n'avait pas fini de souffrir. Implacable, Hildegard réglait sa caresse sur la musique, se contentant souvent d'agacer la hampe gorgée de sang d'une langue aiguë ou de flatter légèrement une grosse veine prête à exploser. Becik Galata, mélomane malgré lui, guettait les cuivres qui, seuls, lui amèneraient ce qu'il souhaitait. Cela dura très longtemps, entretenant chez le Turc une érection à le faire éclater. Enfin, les cuivres se déchaînèrent pour le final de La Nuit sur le Mont Chauve. Hildegard de nouveau plongea sur sa proie. Combinant les pressions de ses lèvres sensuelles et le tournoiement frénétique de sa langue, elle fit exploser son amant dans une gerbe de plaisir proche de la douleur, lui arrachant un long cri rauque, puis le laissant se vider dans sa bouche.

Becik Galata mit pas mal de temps à redescendre sur terre. Au bord de l'infarctus, le pouls à 160.

— C'était fabuleux, Pushti, bredouilla-t-il.

Hildegard lui adressa un sourire digne et distant. Il était facile à contenter. Son mari l'avait bien formée et elle adorait cette sensation de tenir un homme à sa merci. Parfois, elle s'amusait à interrompre le plaisir de son amant, à feindre une colère, le laissant triomphant et suppliant, prêt à toutes les bassesses. Il n'avait jamais su si cette caresse buccale la dégoûtait ou l'excitait, mais elle s'en acquittait mieux que les putes les plus expertes d'Istanbul. Elle se leva et alla à la fenêtre.

— Tiens, il neige, remarqua-t-elle.

Encore une chose qui déconcertait Becik Galata. Hildegard von Brisbach pouvait émerger d'une étreinte passionnée où elle hurlait à s'arracher les poumons, écartelée sous lui, ou recroquevillée comme une grenouille, les yeux révulsés, les ongles enfoncés dans son dos, et lui demander trente secondes plus tard, sans la moindre trace d'émotion dans la voix, s'il avait envie d'aller au cinéma...

Étonnant contrôle d'elle-même. Le Turc en concluait que les Autrichiennes et les Orientales n'avaient vraiment rien en commun. Hildegard le changeait agréablement des putes dociles, idiotes et ignares qui composaient son ordinaire, avec sa femme, qui ne semblait pas l'apprécier à sa juste valeur.

Il se sentait merveilleusement bien. Hildegard était revenue

s'asseoir, caressant machinalement son membre ramolli avec une moue attendrie.

— Elle a bien joué, ma bête ? demanda-t-elle de sa voix basse. Elle ne m'a pas trompée ?

— Non, jura Becik. Maintenant, je vais rester à Vienne pas mal de temps et gagner beaucoup d'argent.

Une lueur amusée passa dans les yeux gris de Hildegard.

— Encore un de tes trafics ?

Becik tournait sans arrêt entre la Bulgarie, la Turquie, l'Allemagne et l'Autriche. Occupé à de mystérieuses transactions qui portaient aussi bien sur le haschich que sur les armes ou les voitures volées. Il semblait disposer de nombreuses protections, car personne ne l'embêtait vraiment. D'ailleurs, Hildegard s'en moquait. Elle ne le voyait qu'à Vienne. Pour la première fois, la veille au soir, peut-être à cause du Tokay, il lui avait parlé de ses affaires. Elle l'avait écouté, médusée et incrédule. Avec les Orientaux, il était difficile de tirer un trait clair entre la vérité et le mensonge.

Becik Galata se rengorgea comme un paon.

— Non, c'est pour ce dont je t'ai parlé.

Hildegard dit d'une voix faussement alarmée :

— Fais attention, cela semble dangereux. Je ne voudrais pas qu'il t'arrive quelque chose...

Becik Galata plongeait la main sous son oreiller et en sortit un Radom, calibre 38, qu'il brandit sous le nez de la comtesse autrichienne.

— Becik sait se défendre, dit-il. En plus, ils veillent sur moi. Quand nous sortirons dîner, ils nous suivront.

Cela n'enchantait qu'à moitié Hildegard von Brisbach. Elle ne tenait pas à ce que tout Vienne connaisse sa liaison avec le Turc. Elle se leva et se dirigea vers la salle de bains. Au même moment, le téléphone sonna.

Becik Galata décrocha et fit « allô ».

Dans la salle de bains, Hildegard souleva doucement le second récepteur et le colla à son oreille. D'abord, elle n'entendit que le bruit de fond indiquant une communication internationale. Puis une voix de femme demanda :

— Becik ?

D'après la prononciation, ce pouvait être la femme du Turc. La voix de l'amant d'Hildegard répondit, confirmant ce que pensait la jeune femme.

— Evet, Leïla(1).

— Yalnizmisin ? Seninle Ronusabilirmiyim ? (2) demanda-t-elle d'une voix qui semblait oppressée.

— Evet, habibi, roucoula le Turc.

Hildegard ne comprenait pas le turc, mais l'intonation lui suffisait. Elle eut un mince sourire. Tous les hommes étaient bien semblables. Elle avait encore la semence de Becik dans la gorge. Tentant de susurrer « hayir »(3) dans l'appareil... Mais ce n'était pas une garce et elle ne voulait surtout pas avoir le Turc sur le dos pour le restant de ses jours. Écouter sa conversation était plus drôle... Pour l'instant, on n'entendait plus que les parasites. Il y eut quelques sons indistincts, la voix de femme cria « hayir ! », puis un sifflement aigu déchira les oreilles d'Hildegard von Brisbach.

La fin se confondit avec une explosion formidable qui semblait sortir du récepteur.

La cloison entre la chambre et la salle de bains parut se gondoler, la porte, arrachée de ses gonds, vola à travers la pièce et s'écrasa sur le mur d'en face. Hildegard eut l'impression qu'une main géante lui comprimait les côtes. Ses tympanes éclatèrent sous la pression de l'air. Sa tête heurta violemment le mur et elle perdit connaissance.

* *

*

L'inspecteur de la Kripo(4) se faufila dans la chambre à la suite des pompiers, pistolet au poing. Un des pompiers se mit à arroser de mousse carbonique les rideaux en feu, tandis que les autres se précipitaient vers la forme étendue près du lit.

La chambre semblait avoir été dévastée par un cyclone. La fenêtre arrachée avait été projetée loin sur le Ring, blessant plusieurs passants, la plupart des vitres avaient volé en éclats autour de l'Impérial. Le pompier acheva d'éteindre les rideaux. L'explosion avait eu lieu à l'endroit où s'était trouvé le téléphone dont il ne restait qu'un fil noirci, et un trou dans le mur. L'âcre odeur d'un explosif brisant prenait aux narines. Des gens se pressaient à la porte de la chambre 816 : clients et personnel.

Le second inspecteur de la Kripo rejoignit son collègue en train de retourner le corps de Becik Galata. Inutile d'être un expert pour voir que le Turc avait été tué sur le coup. La moitié de son visage était arraché, les os à nu. Ils échangèrent un regard lourd. C'est toujours ennuyeux quand ce genre d'incident arrive à quelqu'un qui se trouve sous votre protection.

— Vous n'avez vu sortir personne de la chambre ? demandèrent-ils à la femme de chambre en larmes.

— Personne, dit-elle.

— Où est la femme qui se trouvait avec lui ?

— Je n'en sais rien.

— On ne lui a pas apporté de paquet ?

— Non, rien.

Un des pompiers émergea de la salle de bains en criant.

— Il y a une femme blessée, là-dedans ! Une civière, vite !

Tout le monde se rua à sa suite. Une femme gisait parmi les gravats, le visage en sang, inanimée, les vêtements déchirés, les cheveux à moitié brûlés. On commença à la dégager avec précaution. Le pompier lui appliqua un masque à oxygène sur le visage. Les hommes de la Kripo se mirent à la recherche dans les débris de ce qui pourrait leur apporter un indice, mais la chambre était un tel capharnaüm qu'ils ne trouvèrent rien à part ce qui restait du manteau de panthère : une loque noircie.

Cinq minutes plus tard, une civière évacuait la blessée qui ne semblait que commotionnée, sauvée par l'épaisseur de la cloison. Un des policiers de la Kripo l'accompagna. D'autres, en civil et en uniforme, surgissaient de tous les côtés. Ils se mirent à fouiller les gravats, tentant d'imaginer ce qui s'était passé. À cause de la fenêtre éventrée, il régnait un froid glacial dans la pièce. Le cadavre nu fut enveloppé dans un plastique transparent. Des billets de différents pays ; dollars, deutsche marks, francs suisses, parsemaient les gravats, échappés d'un attaché-case ouvert. L'un des policiers sortit de sous un fauteuil le Radom projeté à l'autre bout de la chambre. Il vérifia le chargeur. Aucune cartouche n'avait été tirée. Becik Galata se méfiait, mais quelqu'un avait été plus malin que lui. Comment diable l'avait-on tué dans cette pièce surveillée jour et nuit, alors qu'il était sur ses gardes ? Il restait la visiteuse trouvée inanimée dans la salle de bains. Elle seule pourrait dire ce qui s'était passé.

CHAPITRE II

— C'est le second meurtre par téléphone de l'Histoire, à notre connaissance. Le premier, c'était le Mossad(5), à Paris en 1980. Un responsable palestinien.

Malko fit tourner les glaçons dans son verre de vodka. Le grand feu de bois brûlant dans la cheminée de la bibliothèque diffusait une chaleur douce, semblant isoler le château de Liezen du monde extérieur. Au premier étage, Alexandra, son éternelle fiancée, était en train d'essayer une robe d'Azarro ramenée de Paris le jour même. La jeune femme avait fait son shopping entre deux vols d'Air France. La compagnie, grâce à la mise en service de ses nouveaux Boeing 737, proposait sur l'Europe des horaires plus souples. Alexandra n'avait pu voyager en classe Affaires comme à l'habitude ; il n'y avait plus de place. Elle s'était contentée de la classe Économique et avait constaté avec plaisir que les repas y étaient à nouveau servis par les hôteses.

Malko avait partagé pour le déjeuner un cuisseau de chevreuil avec quelques amis venus d'un château voisin. Elko Krisantem, toujours bon pied, bon œil, veillait silencieusement dans les couloirs, à la fois majordome et garde du corps, mais ne touchant heureusement qu'un seul salaire.

Allan Margdof, le nouveau chef de station de la C.I.A. à Vienne, carrure athlétique, cheveux gris et moustache, de petits yeux bleus très enfoncés, pétillants d'intelligence, faisait de son mieux pour capter son attention. Quand on a été barbouze hors cadre à la C.I.A. pendant une quinzaine d'années, on commence à être blasé.

Évidemment, un meurtre par téléphone, c'était original...

— Comment ont-ils fait ? demanda Malko avant de faire glisser le long de son gosier une gorgée de vodka, presque onctueuse à force d'être glacée.

Ravi, l'Américain se lança dans son explication.

— Nous savons tout, annonça-t-il. Les Autrichiens ont collaboré, la Kripo a été très bien. Ils protégeaient Becik Galata sur notre demande. Malheureusement, quelqu'un est arrivé à s'introduire dans sa chambre en se faisant passer pour un ouvrier de l'entretien. Nous avons son signalement...

— Il doit déjà être à Moscou, remarqua Malko, cela ne vous avance pas à grand-chose...

— Je dirais plutôt à Prague, corrigea l'Américain. D'après nos recoupements, c'est un type du S.T.B.(6) et il a repassé la frontière tchèque en voiture. Il a placé son explosif dans le tiroir au-dessous du socle du téléphone, vraisemblablement du C4 avec un détonateur

tchécoslovaque très sophistiqué. Une petite merveille qui se déclenche à distance grâce à un signal sonore envoyé sur une fréquence très basse, 5 ou 10 hertz, inaudible pour l'être humain. Il suffit d'appeler la personne visée. Lorsqu'on l'a au bout du fil, on déclenche l'émetteur qui envoie un signal amplifié. La voix humaine oscillant entre 300 et 50 hertz, on ne risque pas de déclencher le système accidentellement. L'explosion se produit instantanément. On peut téléphoner à peu près de n'importe où dans le monde et, donc, se trouver à des milliers de kilomètres de la victime. Après il n'y a plus qu'à raccrocher. Si on n'a pas la personne au bout du fil, il suffit de ne pas déclencher le dispositif.

— Génial, remarqua Malko. Cela simplifie les alibis. À propos, qui était ce Becik Galata ?

— Un trafiquant turc. Nous possédons un important dossier sur lui. Il travaille depuis des années en collaboration avec les Services bulgares, grâce à une flotte de camions qu'il a constituée peu à peu et à de nombreuses complicités en Turquie. Il importe du haschich de Turquie, ramène ensuite des armes de Bulgarie, à destination de l'extrême droite turque. Je vous signale qu'en quatre ans, les autorités turques ont saisi huit cent mille armes individuelles passées grâce aux camions de M. Galata. Il achète aussi clandestinement de l'anhydride sulfurique en Europe pour l'introduire en Bulgarie ou en Turquie. Plus des tas d'autres choses...

— À quoi sert l'anhydride sulfurique ?

— C'est indispensable pour transformer le pavot en héroïne et ni la Bulgarie ni la Turquie n'en produisent.

— Et à Vienne, que faisait-il ?

— Rien de trop méchant. Il achetait des vieilles Mercedes qu'il faisait convoier jusqu'à Sofia où elles étaient reconditionnées et réexpédiées sur le Moyen-Orient. Bien sûr, un jour la police viennoise a trouvé dans le réservoir d'air comprimé du circuit de freinage d'un de ses camions un boudin de plastique contenant deux kilos d'héroïne. On n'a jamais pu prouver qu'il était au courant.

— Vous savez qui l'a appelé ?

— Non. Communication internationale. Une voix de femme qui a parlé anglais à la standardiste de l'Impérial. C'est tout.

— Pourquoi nos amis tchèques l'ont-ils transformé en chaleur et en lumière ?

Allan Margdof prit l'air mystérieux.

— J'allais y venir. Becik Galata venait de s'enfuir de Bulgarie et le K.D.S.(7)...

Il s'interrompit brusquement. La porte de la bibliothèque venait de s'ouvrir sur une somptueuse apparition. Les deux hommes se levèrent. L'Américain ne chercha même pas à dissimuler son trouble. La jeune

femme était vêtue d'une robe longue en dentelle noire avec des manches, fendue très loin sur les deux côtés. Seules deux bandes, l'une à la hauteur de la poitrine, l'autre du ventre, étaient opaques. Le reste laissait deviner toutes les courbes d'un corps parfait.

— M. Allan Margdof est venu de Vienne pour bavarder, annonça Malko. (Il se tourna vers l'Américain.) Je crois que vous avez entendu parler de la comtesse Alexandra ?

L'Américain hésita visiblement entre le baisemain et le viol immédiat, pour finalement plonger sur les doigts effilés terminés par des ongles carmins.

— J'espère que je ne vous dérange pas, fit Alexandra d'une voix douce. Je voulais seulement te montrer ma nouvelle robe. Tu aimes ?

Gentiment, elle tourna sur elle-même et la dentelle s'écarta, révélant les longues cuisses musclées, jusqu'à l'ombre du ventre. La masse des seins jouait librement sous le tissu ajouré.

— Tu sais, Liebling, ajouta-t-elle tendrement, il n'y a qu'un problème.

— Lequel ? demanda Malko.

— Je ne peux absolument rien mettre dessous, soupira-t-elle, même pas un slip ! J'espère que cela ne se voit pas...

Le visage d'Allan Margdof se confondit soudain avec le velours pourpre des murs. Alexandra l'observait avec un regard amusé. Finalement, elle s'assit en face des deux hommes, leur faisant signe de l'imiter, et croisa les jambes d'un geste plein de grâce.

— Est-ce que je suis convenable ?

Elle était nue, ou presque. Malko regardait l'Américain. Le chef de station semblait avoir oublié son Turc, mesmerisé par le corps exposé à quelques centimètres de lui. Dans le sud des États-Unis, on l'aurait brûlée comme sorcière. Ces Européens étaient vraiment impossibles.

— Fais seulement attention en t'asseyant, conseilla Malko.

Ravie, Alexandra se releva et sortit de la pièce, ondulant légèrement comme pour suggérer à Malko de la suivre. Allan Margdof mit plusieurs secondes à retrouver la pente de son récit.

— Becik Galata est l'homme qui a recruté Ali Ağça pour assassiner le pape, expliqua-t-il. Pour le compte des Services bulgares. Il avait arrangé son évasion de la prison de Kartel Maltepe, à Istanbul. Depuis, Galata se terrait en Bulgarie. Personne ne pensait le revoir. Puis, la semaine dernière, il a réussi à filer en se cachant dans un de ses camions.

— Il n'a pas profité longtemps de sa liberté... Ce sont les Bulgares qui ont donné l'ordre ?

— Vous savez bien qu'ils n'arrachent pas un ongle sans le feu vert de Moscou. L'ordre d'éliminer Becik Galata est venu du « Centre » de la place Dzerzhinski. Comme ils étaient pressés, ils n'ont pas eu le

temps de monter une opération plus sophistiquée, avec de la sulfazin ou de l'aminazin(8).

Un ange passa, les ailes marquées de la faucille et du marteau. Le nouveau patron du K.G.B., Vitaly Fedorshok, avait déjà la main lourde.

Malko acheva sa vodka et chassa une poussière de son costume d'alpaga noir, vieux de dix ans, ce qui prouvait à la fois son sens de l'économie et la stabilité de son poids... La silhouette d'Alexandra se superposait fâcheusement dans sa tête à l'histoire du Turc assassiné. Une vieille habitude voulait qu'il lui fasse l'amour dans chacune de ses nouvelles robes. C'était la vraie raison de son apparition dans la bibliothèque. De plus, elle haïssait la C.I.A., sa rivale auprès de Malko. Hélas, le château de Liezen était un gouffre financier dans l'État socialiste autrichien. Pour une fois, Malko, grâce à sa dernière mission à Miami(9), avait abordé l'hiver avec un chauffage central qui fonctionnait et un toit sans trop de trous énormes. Mais, déjà, le plombier envoyait des SOS, et la moquette des chambres était en train de se transformer en dentelle.

Sans parler des frais de jardinage, des infiltrations sous les pavés de la cour d'honneur et de quelques babioles. Pour le moment, dans le cycle mondain des fêtes de fin d'année, Malko avait chassé la C.I.A. de son esprit...

— C'est passionnant votre histoire, conclut-il. Apparemment, il y a une justice divine puisque la scélératesse de ce Turc papocide a été punie par ses propres commanditaires.

« Si les Bulgares n'arrachent pas un ongle sans la permission du K.G.B., à plus forte raison, ils ne tuent pas un pape...

— Absolument correct, acquiesça l'Américain.

Malko se reversa un peu de vodka, avec le carafon pris dans sa gangue de glace.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda-t-il. Que Krisantem aille prier à la mosquée de Vienne pour l'âme de cette crapule ?

Allan Margdof se permit un sourire un peu figé.

— Il y a mieux à faire. Cet homme connaissait presque tous les secrets du montage de l'attentat contre le pape. Il en était la cheville ouvrière. Nous avons un œil sur lui depuis des mois et n'espérons même pas qu'il puisse passer à l'Ouest. Les Services bulgares ont commis une faute majeure en le laissant filer.

— Le K.G.B. l'a vite réparée.

— C'est vrai, reconnu le chef de station de la C.I.A. Ils sont très forts et n'ont pas les scrupules qui nous retiennent. Pour ce genre d'action, il aurait fallu une douzaine de signatures et autant de drames de conscience. Eux, quand il le faut, envoient leurs assassins.

— Quand on a voulu tuer un pape, on peut bien tuer un Turc,

remarqua Malko, rêvant à la chute de reins d'Alexandra.

Où voulait en venir l'Américain ? Il aurait aimé aller faire une courte sieste avant de prendre la route pour Vienne où l'attendait une soirée au palais Schwartzenberg.

— Becik Galata était en possession d'un dangereux secret, continua l'Américain, têtue. C'est pour cela qu'on l'a éliminé. Dès qu'il est arrivé à Vienne, il nous a contactés. Un de mes collaborateurs l'a rencontré cinq minutes. Il prétendait détenir une information de toute première importance qu'il voulait monnayer. En attendant, il demandait qu'on le protège.

— Et alors ?

— J'avais rendez-vous avec lui, le lendemain du jour où il a été assassiné. Je me trouvais à Francfort, avoua piteusement Allan Margdof.

— Maintenant, ce sera difficile.

— Pas forcément. Becik Galata n'était pas seul lorsque l'attentat a eu lieu. Il était en compagnie d'une femme. Que, semble-t-il, vous connaissez...

— Que je connais ? fit Malko, surpris.

— Hildegard von Brisbach.

Malko ne put s'empêcher de sourire.

— Ce Turc est mort trop tôt. Il avait bon goût. Cela aurait peut-être fini par un mariage...

— Ne plaisantez pas avec ces choses-là, protesta Allan Margdof choqué. Hildegard von Brisbach a été sérieusement secoué par l'explosion. Heureusement, elle se trouvait dans la salle de bains. Elle est encore à l'hôpital et doit sortir dans une semaine. Elle a le bras gauche cassé. Bien entendu, nous l'avons interrogée, mais elle ne nous a rien dit. Très discrète sur ses contacts avec ce Turc. À l'entendre, c'était une simple relation d'affaires, mais les Autrichiens nous ont juré qu'elle était sa maîtresse.

— Ce n'est pas vraiment une surprise. Depuis quelque temps, elle a, paraît-il, la fibre orientale.

— Pouvez-vous la voir ? Tenter d'en sortir quelque chose ?

— Je vais à Vienne demain, si vous y tenez...

Il valait mieux qu'Alexandra ignore ce rendez-vous. Hildegard von Brisbach avait à Vienne une réputation de voleuse de santé bien établie. Même sur un lit d'hôpital, elle était de taille à faire trembler n'importe quelle honnête femme...

L'Américain se leva, soulagé.

— Je compte sur vous. C'est notre seule chance de connaître le secret de Becik Galata. S'il en avait vraiment un.

CHAPITRE III

Malko épousseta la neige de son manteau à col de velours. Vienne disparaissait sous une couche blanche qui entravait la circulation déjà difficile... Alexandra dormait encore dans sa chambre du Sacher. Afin qu'elle ne nourrisse aucun soupçon sur son absence, il lui avait fait l'amour avant de partir, la forçant même à remettre une guêpière blanche presque virginale.

Une infirmière accueillit Malko à la réception de l'hôpital, et loucha sur les deux bouteilles de Moët et Chandon qu'il berçait. Deux civils étaient assis sur un banc.

— Gruss Gott, mein Herr !

— La chambre de la Gräfin von Brisbach ?

Un des deux civils se leva, montra rapidement une carte de police et demanda :

— Votre nom ?

— Malko Linge.

Il consulta une liste prise dans la poche.

— Jawohl. Identification, je vous prie ?

Il examina le passeport de Malko et dit :

— Très bien. Au fond, 142.

L'infirmière lui jeta un coup d'œil ambigu. Apparemment, même à l'hôpital, Hildegard von Brisbach avait fait des ravages. La veille il avait pris soin de lui faire expédier des fleurs pour l'apprivoiser. Il frappa et poussa la porte du 142.

— Malko !

Hildegard, appuyée sur ses oreillers, maquillée comme pour une soirée à l'opéra, la poitrine moulée dans du satin chair, la bouche rouge comme un fruit, agitait son bras valide. Lorsque Malko se pencha sur elle pour l'embrasser chastement, elle l'attira avec force, lui donnant d'autorité un baiser passionné. Quand elle eut repris sa respiration, elle le dévisagea et soupira :

— C'est merveilleux que tu sois venu de tes terres lointaines pour me voir... (Elle plissa les yeux.) Cela fait combien de temps qu'on ne s'était rencontrés ? Deux ans, trois... ?

— Moins, fit Malko plein de diplomatie.

Il avait consommé la comtesse sur les sièges de sa Rolls, après une soirée de flirt intense. Un intermède agréable pour les deux. Il prit une chaise et s'installa près du lit. Hildegard le fixait avec un regard brûlant de fièvre. Elle eut un drôle de petit sourire.

— Heureusement que l'Autriche est socialiste et qu'on a la Sécurité sociale. Je vais en avoir pour une fortune.

— C'est grave ?

— Pas trop. On enlève mon plâtre dans trois jours. J'ai des ecchymoses partout. Tiens, regarde.

Elle souleva le drap, révélant la nuisette qui s'arrêtait juste au-dessous du nombril, sur son ventre. Il sentit une boule dure sous la peau.

— Une petite éventration, annonça-t-elle.

Malko allait retirer sa main lorsqu'elle la posa plus bas, carrément sur son pubis, puis rabattit le drap, l'emprisonnant.

— Reste comme ça, dit-elle, tu me tiens chaud.

C'était une position inconfortable, mais que ne ferait-on pas pour plaire à une malade ? Hildegard von Brisbach lui jeta un regard aigu.

— Maintenant, Liebling, dis-moi vraiment pourquoi tu es venu me voir ?

— Mais tu sais que...

— Ach ! Je te connais. Tu ne ferais pas dix mètres pour venir embrasser une malade sur un lit d'hôpital. À propos, où est Alexandra ?

— À l'hôtel.

— Très bien. Bouge un peu tes doigts, c'est très agréable. Et dis-moi ce que tu veux savoir.

Elle se cala confortablement, les yeux clos, le ventre cambré au-devant de Malko. Une infirmière entrouvrit la porte et la referma. Choquée.

— Ce Turc, qu'était-il pour toi ?

— Tu n'es pas jaloux ?

— Idiote.

— Un bon coup très généreux. Tu connais mes problèmes. Les hommes ne sont plus ce qu'ils étaient. Il y a plus de bandeurs que de payeurs...

Quelle connaissance de la vie...

— Que s'est-il passé ?

— Tu veux la version officielle ou la vraie ?

— La vraie.

Elle eut un roucoulement sensuel.

— Ce porc de Becik était arrivé la veille, obsédé comme toujours. Il m'avait usé les muqueuses toute la nuit, mais quand je suis venue le lendemain, il a quand même eu la force de réclamer sa sucrerie habituelle... Tu vois ce que je veux dire...

— Je vois.

— Je peux dire qu'il est parti sur une bonne impression... J'étais dans la salle de bains quand le téléphone a sonné. J'ai décroché l'appareil mural. C'était une voix de femme.

— Tu la connaissais ?

— Bien sûr, fit suavement la comtesse. C'était la sienne. Un gros loukoum qui est resté en Bulgarie, d'après ce qu'il m'a dit. Elle l'avait déjà appelé durant d'autres voyages. Chaque fois qu'elle téléphonait, il prétendait être seul. Ça m'amusait de savoir jusqu'où il la menait en bateau.

— Que lui a-t-il dit ?

— Ils parlaient turc, je n'ai pas compris. Elle a sûrement demandé s'il était seul car il a répondu « evet »⁽¹⁰⁾. Et je me suis retrouvée ici.

— Tu n'as rien remarqué d'autre ?

— Attends, si. Elle semblait tendue, inquiète. Puis, juste avant l'explosion, il me semble que j'ai entendu sa voix qui criait quelque chose. Mais je me suis trompée peut-être.

Malko enregistrait. Cela pouvait signifier que la femme de Becik Galata avait été forcée de l'appeler. Mais ce n'était pas probant.

— Il ne t'avait parlé de rien ?

Elle eut un gros soupir.

— Je ne me souviens pas bien... Mais si tu continues ce que tu fais, la mémoire va sûrement me revenir.

Malko sentait son miel couler sur ses doigts. Ils se turent, et il n'y eut plus dans la chambre que la respiration saccadée de Hildegard. Soudain, elle émit un sifflement bizarre, ses pommettes se colorèrent d'un coup, ses genoux remontèrent, puis elle se tourna brusquement sur le côté, emprisonnant le poignet de Malko entre ses cuisses musclées.

Un peu plus tard, elle rouvrit des yeux encore troubles et murmura :

— C'est la visite la plus agréable que j'aie reçue. Malko lui laissa le temps de reprendre son souffle avant de demander :

— Le reste, Hildegard.

— Tu es insatiable ! Bon. Au cours de ses débordements, mon Turc m'a parlé. Il brûlait de paraître important à mes yeux. Je t'avoue que je n'ai pas vraiment cru ce qu'il m'a raconté, mais maintenant...

— Quoi ?

— Il m'a dit que c'est lui qui avait recruté l'assassin du pape.

— C'est vrai. Ensuite ?

— Qu'il avait travaillé avec un Bulgare qui, lui-même, agissait pour le compte d'un général du K.G.B...

— Il ne t'a pas confié de vrai secret...

— Attends, fit la jeune femme, vexée. Ce n'est pas tout. D'après lui, il devait organiser la fuite à l'Ouest du général soviétique !

— Quoi ?

— Oui. Il paraît qu'il a peur d'être liquidé à cause d'une grosse histoire de marché noir et qu'il a demandé au Bulgare de lui faire quitter le pays. D'après lui, c'est Youri Andropov, en tant que patron

du K.G.B., qui aurait donné le feu vert de l'opération du pape...

— Où se trouve ce général ? demanda Malko, perplexe.

— À Moscou ou à Sofia. Becik ne savait pas, c'est sa femme Leïla qui devait prendre le contact.

De plus en plus bizarre !

Apparemment, elle avait pris un curieux contact. Un ange s'enfuit, les ailes brûlées par l'explosion. Charmante créature qui présentait ses vœux par téléphone. Hildegard regardait Malko avec intérêt.

— Tu ne me crois pas ?

— Toi, si, mais pas lui.

— Je ne sais plus, mais, maintenant, avec ce qui s'est passé, j'y crois plutôt.

— Tu as retenu le nom du général ?

— Fedor Storamov. C'est un nom facile à retenir.

Malko enregistra. Quelle histoire de fou et en même temps, quel hameçon ! N'importe quel Service occidental ferait les pieds au mur pour récupérer l'homme qui avait organisé l'assassinat du pape. Même s'il ne devait pas survivre longtemps... Malko se leva.

— Tu es un ange, Hildegard. Bien entendu tu ne parles de cela à personne...

— On ne me croirait pas, dit-elle, j'espère que tu viendras me voir chez moi quand j'aurai quitté l'hôpital. Tu as un crédit. Ne te fais pas épuiser par ta panthère... Auf Wiedersehen...

* *

*

— Le général Fedor Storamov appartient au Premier Directorate Principal du K.G.B., annonça Allan Margdof, et chargé de toutes les opérations extérieures à l'Union Soviétique. D'après nos informations, il est affecté au Département V, responsable de toutes les affaires « Mokrie Dela(11) », c'est-à-dire des éliminations physiques. En tant que chef de missions des affaires « Sovershenno Sekretnue(12) ». Nous ne possédons aucune photo de lui, mais nous savons qu'il opère à partir d'un grand building en verre, ultra-moderne, en demi-lune, qui se trouve derrière une rangée d'arbres, le long du périphérique de Moscou. Il entraîne son personnel dans une datcha spéciale à Kuchino, près de Moscou.

Malko regarda la grande roue du Prater, le parc d'attractions de Vienne, noyée dans la brume, au loin.

— Cela correspondrait. Mais pourquoi choisirait-il la liberté ? Un homme de son rang doit jouir de tous les privilèges imaginables de la nomenklatura.

— Exact, fit Allan Margdof. Sauf un : la sécurité. Si Youri Andropov

ou le nouveau responsable du K.G.B. décide qu'il faut s'en débarrasser, il n'a pas plus de chances de s'en sortir que le dernier des contestataires. Souvenez-vous de la façon dont Laurenti Beria, pourtant chef du K.G.B., a été éliminé. Le Moloch dévore aussi ses enfants.

« Je vais vous révéler deux faits qui semblent corroborer le récit de Becik Galata. D'abord, nous avons été contactés à Moscou, il y a peu de temps, par un agent d'influence qui a prétendu connaître quelqu'un de très haut placé qui désirait passer à l'Ouest. Puis, le contact a disparu et on en est resté là.

« Ensuite, nous savons que le clan Tchernenko, le dauphin de Brejnev, glisse des peaux de banane sous les pieds de Youri Andropov, tant qu'il le peut. Ce dernier peut vouloir se débarrasser de certains témoins gênants en cas de lutte de clans. Plus cette histoire de marché noir non mentionnée par votre amie. Youri Andropov a lancé une grande campagne de moralisation.

— C'est possible, reconnut Malko, mais cela risque de rester une hypothèse académique pour un bon moment. À moins de faire tourner les tables pour faire parler la vilaine âme de Becik Galata.

— Il y a un moyen plus simple, avança l'Américain. Parler à sa femme, puisque d'après Becik Galata lui-même c'est elle qui détient cette information.

Les deux hommes se trouvaient dans la salle de conférence de la C.I.A., une pièce protégée contre tout espionnage électronique par des dispositifs hyper-sophistiqués. Quatre jours s'étaient écoulés depuis la visite à l'hôpital. Malko était revenu spécialement à Vienne à la demande du chef de station de la C.I.A.

— Sa femme, d'après ce qu'il a dit, se trouve à Sofia. Ça m'étonnerait que les Bulgares la laissent partir si Becik Galata a dit la vérité. Elle risque de passer des vacances de neige d'un quart de siècle...

— Absolument, approuva Allan Margdof. C'est pour cela qu'il faut aller lui rendre visite là-bas.

Devant l'air stupéfait de Malko, il poussa vers lui une épaisse liasse de documents et ajouta :

— Voici votre dossier d'objectif. Il n'est pas tout à fait complet, mais pour un homme comme vous, Prince Malko...

Malko regarda les papiers devant lui et sourit.

— Allan, maintenant que vous m'avez montré que vous avez le sens de l'humour, expliquez-moi ce que vous voulez vraiment ?

— Exactement, ce que je dis. Vous allez à Sofia pour entrer en contact avec la femme de Becik Galata.

Les yeux bleus enfoncés de l'Américain n'avaient plus aucune trace de gaieté. Malko tira le pli de son pantalon d'alpaga, coupant comme

un rasoir, et dit calmement :

— Allan, depuis que je travaille pour cette fichue Company, on m'a demandé pas mal de choses dingues... Mais là, vous avez forcé sur le LSD. Pourquoi ne pas aller chercher Youri Andropov lui-même à Moscou ? Ce ne sera guère plus difficile et on supprime un intermédiaire... Il suffit de frapper poliment à la porte de son appartement de la Perspective Kutuzovski.

— Ne plaisantez pas, fit l'Américain. Le plan que j'ai mis au point est parfaitement réalisable.

— Et, bien entendu, c'est moi que vous avez désigné comme volontaire. Pas de Blue Cross, pas de Sécurité sociale et pas de pension à verser. Juste un minable enterrement à Arlington sur les pentes à l'ombre. (Il se leva.) Voyez-vous je n'ai encore jamais refusé une mission, mais cette fois, je n'ai pas envie de commencer l'année sur Air Goulag... Ni de la finir à Vorkouta au fond d'une mine de sel... Auf Wiedersehen, mein Herr.

— Asseyez-vous et écoutez-moi, fit le chef de station. Vous ne savez pas tout. C'est vrai, il est dangereux pour un agent comme vous de se rendre de l'autre côté du rideau de fer. Dangereux, mais pas impossible. Alors, écoutez-moi.

À regret, Malko se rassit. Plutôt intrigué et méfiant.

— D'abord, fit ce dernier, nous avons la confirmation que Leïla Galata se trouve toujours à Sofia, à l'hôtel Vitosha. Elle se rend presque tous les soirs au casino situé au dix-neuvième étage de cet hôtel.

— Comment l'avez-vous su ?

— Nous avons « activé » un stringer(13). Un Autrichien comme vous, employé au bureau du tourisme autrichien. Son nom est dans le dossier. Il habite le Vitosha et pourra vous rendre de grands services. C'est difficile de trouver des appartements là-bas.

— Pourquoi ne parle-t-il pas à Leïla Galata s'il est sur place ?

Allan Margdof eut un regard plein de reproche.

— Soyons sérieux. Ce n'est pas dans ses cordes.

— Et comment vais-je arriver à Sofia ? En Rolls avec Elko Krisantem et une plaque « Espion » ?

— Presque... Écoutez, parmi les gens que nous manipulons, se trouve un Syrien, Samir Sidani. Il possède une compagnie de transports, la Transeuropa, qui opère à partir de Zurich, en collaboration avec la Somat bulgare.

— Qu'est-ce que c'est, la Somat ?

— Une compagnie bulgare de transport contrôlée par la Dajavna Sigounost. Sidani, officiellement, transporte des pièces détachées de voitures et de camions à destination du Moyen-Orient. En réalité, il « prête » ses camions aux Bulgares lorsqu'ils transitent par Sofia. Ceux-

ci, utilisant les véhicules circulant sous douane, acheminent toutes sortes de marchandises qui n'ont rien à voir avec les pièces de voitures. Ensuite, les camions reviennent sagement et gagnent leur destination finale...

— Passionnant. Et je fais quoi là-dedans ?

— Samir Sidani n'a rien à nous refuser, fit calmement Allan Margdof. Du jour au lendemain, on peut le faire coffrer dans une demi-douzaine de pays et le mettre sur la paille. C'est un garçon intelligent, aussi nous rend-il parfois des services. Je viens de lui en demander un. Il a accepté avec joie.

— Lequel ?

— Vous allez remplacer un de ses chauffeurs, fit paisiblement l'Américain. Cela ne vous fait pas peur de conduire une semi-remorque sur un millier de kilomètres ? Vous partirez de Zurich, avec un passeport allemand au nom de Klaus Frost, parmi d'autres chauffeurs. Engagé par Sidani. Il y a sans cesse de nouveaux venus. À la frontière bulgare, vous serez pris en charge par un représentant de la Somat et mis sous escorte de la police des frontières. Vous arriverez à Sofia, aux entrepôts de la Transeuropa où Samir Sidani vous attendra. Vous et les autres chauffeurs de ses camions remettront alors leurs clefs et les papiers des véhicules aux Bulgares qui les ramèneront quand ils auront fini leurs magouilles. Pendant ce temps, vous attendrez à l'hôtel Vitosha, aux frais des Bulgares...

C'était tellement énorme que Malko en resta muet. Cherchant le loup.

— Ainsi, souligna l'Américain, vous aurez plusieurs jours à rester au Vitosha sans rien à faire, officiellement, et sans attirer spécialement l'attention, puisque vous travaillerez avec les Bulgares.

— Et ensuite ?

— Vous récupérez votre camion à Sofia et vous continuez sur Istambul et le Koweït, comme l'indique votre manifeste. La sortie du pays s'effectuera de la même façon. Bien entendu, vous n'irez pas jusqu'au Koweït. Les Services turcs vous récupéreront après la frontière de Kapikule.

C'était génial. Pour une fois, Malko se sentit une admiration sincère pour les Américains. Le sentant se détendre, Allan Margdof porta son dernier coup.

— Ce n'est pas tout. Si ce général soviétique se trouve vraiment à Sofia, prêt à passer à l'Ouest, vous l'emmènerez avec vous... Votre camion sera truqué, un panneau sous la caisse. Dans ce cas, il vous sera facile, lorsque le véhicule sera à Sofia, de l'y faire entrer. Ensuite, il ne craindra plus rien, puisque les camions sont plombés et qu'on ne les ouvre pas à la frontière.

— Bravo ! dit Malko.

— Nous avons tout prévu, fit le chef de poste de la C.I.A. Au cas, hautement improbable, où il y aurait un pépin, le chef de la Sécurité de l'ambassade d'Allemagne à Sofia, Kurt Morell, nous est « prêt » par le BND(14). Il vous servira d'échelon de secours.

Devant l'expression de Malko, il ajouta suavement :

— Un trente tonnes semi-remorque est moins agréable à conduire qu'une Rolls, mais c'est pour la bonne cause.

Un long silence s'établit. Malgré son enthousiasme, Malko commençait à émettre des réserves.

— Écoutez, Allan, dit-il, je sais qu'en théorie, tout marche toujours sur des roulettes. Seulement, il y a les impondérables. Alors, s'il y a un pépin, je ne suis pas E.T, je ne franchirai pas la frontière en volant.

Allan Margdof alluma un faux havane, en souffla la fumée et laissa tomber avec calme :

— Mon cher Malko, bien que vous coûtiez beaucoup de dollars à la Company, nous tenons à vous et il n'est pas question que les Ivans vous pressent le cerveau pour savoir s'il en sortira du lait. Nous avons prévu pour vous une assurance sur la vie, sans faille.

— Laquelle ? Un ICBM ?

— Non. Mieux. Vous avez entendu parler d'un détecteur de haut rang que les Anglais ont fait sortir de Téhéran ? Un colonel du K.G.B.

— Oui, dit Malko.

— Depuis que nous l'avons, les Soviétiques ont tout fait pour le récupérer. Par personne interposée, ils nous ont offert trois wagons de juifs soviétiques, des dissidents polonais, des agents de chez nous, arrêtés en Tchécoslovaquie et en les poussant un peu, on aurait pu avoir Jaruzelski.

« Ils le veulent vraiment et nous l'avons en sécurité. Il y a eu un meeting, il y a deux jours, avec le BND, le MI5 et nous. Tout le monde est tombé d'accord sur mon projet : il faut tout faire pour creuser l'histoire du général Fedor Storamov. Même s'il n'y a qu'une chance sur un million. Nous savons que c'est aller se jeter dans la gueule du loup. Aussi, même les Anglais sont d'accord sur la procédure suivante : s'il vous arrivait quelque chose à Sofia, nous contacterions les Soviétiques pour leur dire que nous sommes prêts à vous échanger contre le colonel de Téhéran.

Malko regarda son vis-à-vis, horrifié.

— Vous lui avez parlé de ce captivant projet de vacances ? Si vous le leur rendez, ils vont le fusiller.

— Je le crains, soupira Allan Margdof, les traîtres ne sont jamais appréciés à leur juste valeur. Mais je préfère votre peau à celle de ce colonel.

Un ange passa et s'enfuit absolument écoeuré. L'espionnage n'était pas toujours un métier de seigneur...

— Mais s'ils me liquident ? objecta Malko. Vous échangerez mon cadavre contre celui du colonel ?

Allan Margdof fit « tsst ».

— Ne les sous-estimez pas. S'ils s'attaquent à vous, ils sauront qui vous êtes. Donc, ils prendront grand soin de votre personne. Pour un certain temps du moins... Le temps de négocier. Ils comprennent très vite, les Soviétiques, lorsqu'ils sont en position de faiblesse...

Malko était assez dégoûté et surtout sceptique. Il avait trop d'expérience dans ce métier pour ne pas savoir qu'il y avait toujours des pépins. Alors, son assurance-vie...

— En admettant même que tout se passe bien, dit-il. Que je ramène le général Fedor Storamov par la main et qu'il nous fasse sa confession d'une belle écriture de ronde. Qu'en ferez-vous ? Tout le monde sait que Youri Andropov est derrière l'histoire du pape et personne n'ose en parler.

Allan Margdof sourit finement.

— On n'a pas de preuves, seulement des circonstantial evidences... Si on les a ce sera différent. Très différent.

— Vous les jetterez sur la place publique ?

— Non, fit paisiblement l'Américain. Nous ne dirons rien. Mais les Ivans sauront que nous avons les preuves. Et nous les ferons chanter. Cela ferait très mauvais effet dans le monde d'apporter le témoignage du général Storamov contre Youri Andropov, Secrétaire général du parti communiste d'Union Soviétique.

— Vous allez leur faire cracher leur or ? Rembourser les emprunts russes ? Ou libérer la Pologne ?

— Pas de stupidités. Nous aurons une très difficile négociation en 1983, entre les Pershings et les SS20. Ce petit moyen de pression peut nous donner un avantage décisif...

L'ange repassa, admiratif. Il fallait y penser.

Malko commençait à être convaincu par la démonstration en béton de l'Américain. Et si cela marchait ? Le coup de l'assurance était génial. Il fallait que les Américains aient rudement envie de Storamov pour être prêts à abandonner un vrai défecteur...

— Vous avez trois jours pour vous familiariser avec la mission, annonça Allan Margdof. Nous mettons à partir de demain une semi-remorque à votre disposition. Vous devez arriver à Sofia à la fin de la semaine.

— Attendez, fit Malko, je n'ai pas encore dit oui. Allan Margdof eut un drôle de sourire et sortit une mince chemise rose de son tiroir.

— J'ai mis un des stagiaires de la Station au travail sur votre château, dit-il gentiment. Petite enquête d'environnement. Je sais au shilling près de combien vous avez besoin pour qu'il ne s'écroule pas avant le printemps. À mon avis, vous allez accepter.

Malko prit le dossier rose et le parcourut rapidement.

— Allan, dit-il, vous êtes immonde. Si je vous plante votre camion sur le verglas, vous aurez des ennuis avec vos contrôleurs financiers. Un engin de trente tonnes, ça coûte cher aussi...

CHAPITRE IV

Malko tourna rapidement le volant de son monstre de trente-deux tonnes, faisant manœuvrer son Volvo semi-remorque bleu foncé, dans une gangue de boue, pour obéir à l'ordre du milicien qui brandissait un disque rouge au beau milieu de l'avenue du Général-Zaimov, lui faisant signe de pénétrer sur le parking des entrepôts de la Kintex correspondante de la Transeuropa. Ils étaient tout près de la gare routière de la place Pirdon, à la périphérie de Sofia et des dizaines d'énormes engins se frôlaient à chaque croisement.

Les neuf autres camions constituant le petit convoi avec la Volga noire qui les escortait depuis la frontière étaient déjà garés. Malko se rangea à son tour, coupa son moteur et s'étira. Allan Margdof avait raison : c'était très différent d'une Rolls. Depuis Zurich, il avait rencontré un temps épouvantable, de la neige, du brouillard, du verglas, arrivant rarement à atteindre sa vitesse prévue de 100 à l'heure. Ainsi, il se trouvait en Bulgarie ! À part les caractères cyrilliques, on aurait pu se croire n'importe où. L'entrepôt était situé à la périphérie de Sofia et, de la Bulgarie, il n'avait encore vu que des routes sinueuses et des paysages enneigés.

Il regarda autour de lui, se disant que chaque personne pouvait être un ennemi. Un homme de haute taille, engoncé dans un manteau de fourrure noirâtre, le crâne dégarni, un grand nez recourbé d'oiseau de proie rougi par le froid se dirigeait vers son camion. Il l'atteignit au moment où Malko sautait de sa cabine. Le chauve lui tendit la main.

— Bon voyage ? Je suis Samir Sidani.

Le Syrien l'examinait avec attention, souriant. Il ajouta :

— Fermez le camion, donnez-moi vos clefs, les papiers et votre passeport, puis attendez-moi dans ma voiture, c'est la Mercedes grise là-bas.

Les chauffeurs s'affairaient autour des camions, peu à peu remplacés par des Bulgares. Malko prit sa valise dans la cabine, remit les papiers et les clés au Syrien et gagna une Mercedes immatriculée au Liban, garée un peu plus loin, tandis que Samir Sidani disparaissait dans l'entrepôt. Il se laissa aller avec délices sur le siège de la Mercedes, n'en revenant pas de la facilité avec laquelle il avait accompli la première partie de sa mission.

À l'hôtel Nova de Zurich, il avait reçu d'un Syrien anonyme, qui le prenait apparemment pour un vrai chauffeur, son plan de route, via la Yougoslavie. Avant d'atteindre la frontière bulgare, il devait s'arrêter à un motel, près de Nis, où un représentant de la Transeuropa lui donnerait ses dernières instructions. Au motel, il avait trouvé un

Libanais et neuf autres camions, six Bulgares de la Somat, un Français et un Belge. Chaque chauffeur avait reçu le numéro de téléphone de la Kintex, à Sofia, au cas où il aurait un pépin, puis ils étaient repartis en convoi. Une voiture des gardes-frontières les attendait au poste frontière. Tous les camions étaient passés sans le moindre contrôle et on n'avait même pas regardé leurs passeports ! Les soixante kilomètres séparant la frontière de Sofia avaient été parcourus sans encombre, sous la houlette de la Volga noire.

Samir Sidani ouvrit la portière de la Mercedes et se laissa tomber à côté de lui.

— Ça y est ! annonça-t-il, tout est en ordre. Nous allons au Vitosha. Votre camion va faire un petit tour en Turquie, sans vous. Il sera de retour dans une semaine environ. En attendant, vous n'avez rien à faire. Du moins pour moi. Vous n'êtes pas le seul dans ce cas, donc on ne vous remarquera pas.

Ils suivaient une voie le long d'un canal, coupée de nombreux feux rouges. Malko remarqua qu'à la façon des Russes, les Bulgares inscrivaient le numéro des camions en énormes lettres sur le panneau arrière. La plupart des voitures étaient de grosses Volga noires hautes sur pattes dont la plaque commençait par la lettre « C ».

— Que veut dire « C » ? demanda Malko.

Le Syrien eut un sourire entendu.

— Ce sont les voitures du Gouvernement. Si vous êtes assez haut dans la nomenclatura, on vous en attribue une. Ce sont les seules avec les étrangères qui ont le droit de circuler dans le centre-ville aux heures de pointe...

Moyen radical d'éviter les embouteillages. Quelques passants engoncés dans des pelisses se hâtaient sur les trottoirs.

— Et mon passeport ?

— On vous le rendra au moment du départ.

La Mercedes vira à gauche dans une grande avenue qui montait au flanc d'une colline, coupée en deux par des rails de tram, bordés de tristes immeubles modernes. En se retournant, Malko aperçut le centre de Sofia dans la cuvette. Samir Sidani tourna la tête vers lui.

— Je vais vous quitter tout à l'heure. Nous nous reverrons ce soir, je viendrai prendre un verre au casino et je vous présenterai ma femme. Elle est bulgare. Ensuite, vous faites ce que vous voulez. Je préfère ne pas le savoir. Vous repartirez avec le camion d'une façon aussi safe que lors du départ pour Istambul. Faites attention, le Vitosha pullule d'indics de la DS.

— Ils ne risquent pas de vérifier mon passeport ?

— Non. Ils me font confiance.

Ils étaient arrivés au sommet de la colline. Le Syrien tourna à droite et Malko aperçut une haute tour blanche isolée dans un grand

espace découvert : l'hôtel Vitosha. Là où s'était tramé l'attentat contre le pape du 13 mai 1981. Samir Sidani stoppa devant les portes vitrées.

— Une chambre est retenue à votre nom. À ce soir.

* *

*

La chambre de Malko, au sixième étage, ressemblait à un sauna. Des radiateurs y entretenaient une température avoisinant 40°. Le côté vieillot des boiseries et de la salle de bains pourtant récente était équilibré par une superbe télé fabriquée en Allemagne de l'Est où les quatre chaînes offraient la même image. Il se pencha à la fenêtre. L'hôtel se prolongeait par une sorte de galerie terminée par un appendice de forme curieuse, enserrant un jardin japonais gelé.

Il avait compris que Samir Sidani ne l'aiderait pas dans sa mission. Le seul contact était donc le stringer autrichien, un certain Alois Kartner, demeurant au Vitosha, chambre 816. Chef de l'agence de tourisme autrichien.

Malko gagna l'ascenseur monta deux étages et frappa au 816. La porte s'ouvrit aussitôt sur un gros homme, dont la trogne enluminée aurait pu servir de réclame à une marque d'apéritif, en train de se raser au rasoir électrique.

— Alois Kartner ?

— Oui.

— Je viens de Vienne via Zurich, votre sœur m'a donné un paquet pour vous.

Alois Kartner posa son rasoir, se fendit d'un sourire chaleureux et tenta d'effacer sa panse rebondie pour laisser entrer Malko.

— Bienvenue ! Prenez donc un peu de « sirop d'Écosse ».

Malko aperçut dans un coin six cartons de J & B, deux de Gaston de Lagrange et quelques bouteilles non identifiées. Alois Kartner ouvrit une bouteille de J & B et remplit deux verres à dents. À midi... Il but le sien pratiquement d'un trait et s'ébroua.

— Ah, ça fait du bien.

Malko trempa ses lèvres dans le sien. Alois Kartner semblait prêt à exploser mais ses gros yeux striés de rouge brillaient d'une lueur rusée plutôt rassurante. Cependant sa consommation de « sirop d'Écosse » risquait de le transformer rapidement en fruit confit. Il prit Malko par le bras.

— Venez, vous devez mourir de faim après toute cette route. On va casser une graine au restaurant japonais. C'est là où on bouffe le mieux. Et il y a parfois des petites serveuses assez chouettes.

Il accompagna son commentaire d'un clin d'œil horriblement salace. Comme Malko hésitait, il leva la main, pointa un index vers le

plafond. Malko comprit aussitôt : les micros. Ça commençait bien.

Le hall de marbre blanc du Vitosha grouillait de moustachus plus ou moins patibulaires. Tout le centre, en contrebas, était occupé par des petites tables. On aurait dit une piscine vide. Malko repéra quelques jolies femmes. Partout des groupes s'entretenaient à voix basse.

Alois Kartner l'entraîna le long d'un triste couloir désert. Une petite maison de bois s'élevait sur pilotis, au milieu du jardin, reliée par une passerelle au couloir : le restaurant japonais. Malko faillit éclater de rire : une Bulgare blonde de un mètre quatre-vingts, avec des seins en obus, s'avavançait vers eux, déguisée en geisha, avec un kimono, son obi, de petites chaussettes blanches et des sandales !

Il y en avait trois comme elle et des haut-parleurs déversaient des torrents de musique aigrette made in Japan. La grande serveuse les amena droit à une table un peu à l'écart qui portait la mention « réservée ». Alois Kartner, au lieu de la suivre, bifurqua et s'installa à une autre table, près du bar.

— On sera mieux ici, annonça-t-il péremptoirement. Apportez-nous un peu de saké, pour commencer.

Dès que la serveuse se fut éloignée, il se pencha vers Malko :

— Le coup de la table « réservée » c'est classique. Si nous nous y étions installés, la fille aurait téléphoné à un certain numéro. Elle donne son code et aussitôt le micro incorporé dans la table est activé, à partir d'un vieux cloître transformé en annexe de la DS.

— Mais pourquoi nous ?

— Je travaille dans une compagnie étrangère. Ils aiment bien savoir ce que je fais.

La serveuse revint avec le pichet de saké dont Alois Kartner se servit aussitôt généreusement. Malko était fasciné par la couperose de son visage, les veines énormes qui déformaient son nez. Un vrai paysage lunaire. Il choqua son verre contre celui de son vis-à-vis. L'alcool tiède le détendit. Il n'arrivait pas encore à croire qu'il se trouvait en Bulgarie, un des pays les plus durs de l'Europe de l'Est. Un autre univers.

— Alors, que venez-vous faire à Sofia ? demanda le gros Autrichien. On m'a dit de me tenir à votre disposition. Ça arrive rarement, d'habitude, ils se contentent de petits trucs...

— Vous connaissez Becik Galata ?

— Bien sûr.

— Vous savez ce qui lui est arrivé.

— Je reçois le Kurier par le vol quotidien. J'ai vu l'histoire de l'Impérial. Ça ne m'étonne pas, c'était un drôle de type. Il flambait souvent au casino et claquait un fric fou, quand il était ici. C'est-à-dire la plupart du temps.

— Il paraît que sa femme se trouve toujours au Vitosha ?

— Exact. Du moins il y a quelques jours. Elle habite dans la suite Serdika du dix-septième étage.

— Je suis ici pour entrer en contact avec elle, dit Malko.

Alois Kartner se reversa du saké.

— Cherchez autre chose !

— C'est ma mission, insista Malko.

Ils attendirent que la fausse Japonaise ait pris leur commande de fausse cuisine japonaise pour continuer. Le gros Autrichien avala encore une lampée de saké et précisa :

— Vous pouvez aller frapper à sa porte, personne ne vous arrêtera. Il n'y a même pas de garde. Je suis sûr qu'elle vous ouvrira, mais ce sera la fin du voyage. Pour vous, tout au moins.

— Pourquoi ?

Kartner se pencha au-dessus de la table et dit à voix basse :

— Je vais vous expliquer. Dans sa suite, il doit y avoir un micro au mètre carré. Tous branchés en permanence. Et, en prime, vous avez des caméras partout ! Même quand elle pisse, on la surveille. Tout ça est relié à une salle de contrôle dans le vieux cloître en contact permanent avec les flics et les indics qui traînent en bas dans le hall. Vous n'aurez même pas le temps de sortir du Vitosha.

Malko écoutait, amer. Il avait redouté quelque chose de ce genre. Alois Kartner étouffa discrètement un hoquet et continua, à voix basse :

— Les Bulgares sont très forts en électronique. Alors ils en profitent. Vous pensez que s'ils ont laissé cette bonne femme à l'hôtel, ils ont pris toutes leurs précautions. Comme ça, ils peuvent dire aux étrangers qu'elle est en liberté, qu'on peut la voir, la toucher. Seulement, ils écoutent tout ce qu'elle dit et croyez-moi, elle fait attention... Elle ne tient pas à finir comme son mari...

Le shabu-shabu semblait coupé dans une semelle de botte cosaque et, de toute façon, Malko n'avait plus d'appétit. Ils terminèrent par un café infect puis une authentique Japonaise leur apporta l'addition et un ultime pot de saké pour Alois. Les gros yeux de l'Autrichien avaient pris une expression inquiète.

— Il ne faut pas vous lancer dans n'importe quoi. Ici, ils ne plaisantent pas. Cet hôtel est surveillé jusqu'à la moelle. Même si vous ne vous en rendez pas compte. Ils savent tout ce que vous faites et ce que vous dites. Vous verrez, il y a une pendule intégrée à votre table de nuit. Quand elle retarde, vous savez que le type de la Dajavna Sigounost est venu changer la pile des micros. Il a la flemme de la remettre à l'heure, après son petit boulot. Il y a des micros dans chaque chambre, dans les bars, dans l'ascenseur même.

Ils se retrouvèrent dans la grande piscine de marbre blanc pleine de

moustachus répartis par petites tables. Alois Kartner se pencha à l'oreille de Malko.

— Vous voyez les deux, là-bas ? Ils importent du haschich de Turquie. L'autre, à côté, c'est un spécialiste de la voiture volée. Les trois avec la fille rousse, ils emmènent en Italie toutes les semaines des armes et de la drogue. Au fond, c'est un Libyen des Services qui vient monter des coups, ici, recruter des chauffeurs de poids lourds. Il n'y a que ça au Vitosha. Tiens, le gros qui fume : il travaille pour la DS. Il traîne ici toute la journée. À repérer les nouvelles têtes. On se sent libre, mais c'est une fausse impression... On est comme des poissons dans un aquarium...

Tout à coup, une fille brune, avec des bottes, un manteau de fourrure, le visage très maquillé, aux hautes pommettes slaves, avec une immense bouche rouge et une toque en fourrure, passa près d'eux et s'engouffra dans l'ascenseur. Alois la salua d'un rire salace.

— Un petit malin qui fait venir son manger de l'extérieur... C'est plein de putes dans l'hôtel, pourtant. Au bowling, en particulier.

Malko regarda les portes de l'ascenseur se refermer sur l'inconnue qui allait vraisemblablement essayer un des lits du Vitosha. Il avait l'impression d'être pris au piège. À quoi bon être entré en Bulgarie si facilement pour se voir réduit à l'impuissance ? Ou il ne tentait rien et sa mission capotait, ou il se jetait dans la gueule du loup.

Dans les deux cas, les Bulgares étaient gagnants. Il maudit l'optimisme d'Allan Margdof. Tout le plan s'écroulait sans le contact avec Leïla Galata.

— Leïla Galata ne sort jamais seule hors de l'hôtel, dans un endroit où on pourrait l'aborder facilement ?

— Jamais, fit Alois Kartner dans un hoquet de saké. C'est comme si elle était sur la lune. Je ne sais pas pourquoi vous voulez lui parler, mais vous pouvez être sûr que la DS attend quelqu'un comme vous. Ne jouez pas au con. Souvenez-vous du Suédois, Raoul Wallenberg... Cela fait trente-cinq ans qu'il a disparu à Budapest, enlevé par le K.G.B. Lui aussi, il voulait faire le sauveur. On l'a aperçu il y a une dizaine d'années dans un camp du Goulag. Ça vous tente ? Si vous essayez de voir cette fille, c'est comme si vous achetiez un billet de première classe sur Air Goulag. Un aller simple.

— Chacun choisit son destin, soupira Malko.

— Bon, fit Alois Kartner, faut que j'aille travailler. De toute façon, vous la verrez peut-être ce soir, au casino.

* *

*

Un grand bistre efflanqué, le visage criblé de petite vérole, sortait à

intervalles réguliers des billets de cent dollars de son jean pour les échanger contre des jetons aussitôt avalés par le tapis vert de la roulette... Une malchance comme ça, c'était admirable. Alois Kartner, un verre de « sirop d'Écosse » à la main, contemplait les joueurs d'un œil torve. Le petit casino comportait quatre tables de roulette, et une demi-douzaine de black-jack ordonnées autour d'un grand bar sombre. Une foule d'étrangers s'y pressaient ou s'enroulaient au bar parmi des putes locales, assez bien habillées. Les seules Bulgares à y être tolérées.

Des croupiers qu'on n'aurait pas aimé rencontrer au coin d'un bois officiaient aux tables, n'acceptaient qu'une monnaie, le dollar. Comme à Las Vegas. Il ne manquait qu'une table de craps.

Alois Kartner se rapprocha de Malko.

— Elle ne viendra plus, il est trop tard. J'ai une petite qui m'attend en bas. Je vous quitte. À demain.

Malko émigra vers le bar. Il n'y était pas depuis cinq minutes qu'il vit surgir le profil d'oiseau de proie de Samir Sidani. Agréable surprise, le Syrien était accompagné d'une pulpeuse rousse moulée dans une robe en lamé vert, dont le décolleté profond révélait une poitrine laiteuse et pleine.

— Bonsoir, dit le Syrien. Samia, voici Klaus Frost, un de nos chauffeurs. Samia, ma femme.

Samia lui abandonna une main souple et en s'installant sur un tabouret, révéla une bonne partie de ses bas à couture. Sophistication inattendue en Europe de l'Est. Malko laissa errer son regard sur une veine bleue qui battait délicatement sur le sein gauche de la jeune femme. Celle-ci, avec sa taille de guêpe et ses hanches rondes, était plus qu'appétissante. Une main aux ongles de quinze centimètres se posa sur la manche de Malko, l'imprégnant d'un parfum lourd.

— Champagne ?

— Volontiers.

Une dispute violente éclata soudain à une des tables de roulette. Les croupiers trichaient éhontément, « oubliant » de payer la moitié des numéros. Samir Sidani fronça les sourcils, réprobateur.

Samia Sidani croisa les jambes dans un agréable crissement de nylon. Le regard de ses yeux verts revenait sans cesse sur Malko, comme si elle s'étonnait de l'apparence de ce « chauffeur ». Un petit croupier adipeux vint murmurer quelque chose à l'oreille de son mari qui quitta le bar avec un sourire d'excuse pour Malko. Aussitôt Samia sembla s'épanouir. Avec un sourire elle leva son verre plein de Moët.

— C'est votre premier séjour en Bulgarie ?

— Oui. Et vous ?

— Je suis bulgare...

Il ignorait ce que son mari lui avait dit et préférait faire l'idiot.

— Nous vivons ici, continua-t-elle, quand ça va mal à Beyrouth. Je suis maquilleuse de cinéma. Ici, il y a du travail. On peut vivre assez bien quand on connaît le pays et qu'on a des devises. (Son sourire s'accrut.) Il y a un mot clef ici : valuta. Cela veut dire : devises... C'est le cri de guerre de la Bulgarie ! C'est le seul pays communiste où il n'y ait pas de contrôle des changes. Vous pouvez entrer ou sortir avec une valise pleine de dollars.

Il se demanda ce qu'elle savait de lui. En tout cas, il ne lui déplaisait pas, cela se voyait dans ses yeux. Samir Sidani revint, l'air soucieux et se hissa sur le tabouret à côté de Malko, lui glissant à l'oreille :

— Il y a un petit problème, murmura-t-il. Je suis obligé de retourner à Beyrouth, dès demain matin.

Malko essaya de ne pas montrer sa déception. Théoriquement, le Syrien ne devait plus l'aider, pourtant son départ le contrariait.

— Pour longtemps ?

— Quelques jours. Je reviendrai avant que vous ne repartiez.

Devant la contrariété manifeste de Malko, il ajouta :

— Ma femme reste ici, au cas où il y aurait un problème. Elle a l'habitude de s'occuper de nos chauffeurs. Je vais vous donner un numéro où la joindre : 48 74 56. Je suis désolé, mais nous allons nous coucher, je me lève à cinq heures...

Samia Sidani eut une moue charmante.

— Habibi, nous ne sortons jamais ! Et puis, ce n'est pas très gentil. Allons boire un verre à la maison. Comme ça, si tu veux te coucher, tu pourras.

Le Syrien demeura impassible, puis un sourire apparemment chaleureux découvrit ses dents blanches.

— Très bien, c'est une bonne idée. Allons-y.

Malko balaya le petit casino du regard une dernière fois. Pas trace de Leïla Galata. Ce serait pour le lendemain.

Il était soulagé de quitter ce mini casino plutôt sinistre. Dehors, il faisait un froid de gueux. Des flocons de neige commençaient à tomber. Devant la vieille Mercedes aux plaques libanaises, Samir Sidani sortit de la poche intérieure de son manteau deux essuie-glaces et une clef anglaise ! Calmement, il commença à visser ces accessoires utiles sur le pare-brise...

— Ici, on vole tout, remarqua Samia, il n'y a pas de pièces de rechange. On a même démonté le volant, une fois...

Ils redescendirent d'abord vers le centre, puis tournèrent à gauche, empruntant la voie longeant le canal jusqu'à la majestueuse avenue du 9 Septembre violemment éclairée. Un peu plus loin, Samia désigna à Malko un long mur entourant une immense propriété.

— C'est la Résidence Boyana, où habite le président. Nous sommes

un peu plus haut.

Ils étaient tout proches des montagnes entourant la cuvette où se trouvait Sofia. La circulation était pratiquement nulle et ces grandes avenues désertes avaient quelque chose d'inhumain. Cinq minutes plus tard, Samir Sidani entra dans un jardin au fond duquel se dressait une sorte de gros chalet en bois peint. Ils se retrouvèrent dans un salon vieillot, plein de tapis, meublé à l'orientale avec un grand samovar ; il faisait un froid de canard.

Malko accepta une vodka. Samia évoluait gracieusement, très chatte, posant sans cesse sur Malko son étonnant regard vert. Finalement, elle s'installa sur des coussins en face de lui, repliant ses jambes gainées de noir sous elle.

Le Syrien sirotait une mastica, sorte de pastis en plus fort, visiblement ailleurs. Le manège provocant de sa femme ne semblait pas le troubler outre mesure.

— Il y a longtemps que vous conduisez des camions ? demanda Samia.

Question piège. Savait-elle ou pas ? Malko chercha le regard du Syrien. En vain.

— Quelque temps, fit-il sans se compromettre.

Samia eut un soupir voluptueux.

— Vous nous changez agréablement des gens qu'on voit ici d'habitude. Des brutes qui ne pensent qu'à se saouler et à claquer leur argent avec les putains du Vitosha.

— Je ne suis pas un ivrogne, assura Malko avec un sourire. Mais je remercie beaucoup votre mari de m'avoir invité.

Samir Sidani émit un vague grognement.

Malko se demandait comment la C.I.A. « tenait » le Syrien. Celui-ci prenait sûrement de gros risques pour l'aider. Et en faisait prendre à sa femme. La personnalité de celle-ci l'intriguait. Elle pouvait être un excellent agent de pénétration. Après tout, si la C.I.A. manipulait Samir, pourquoi le K.G.B. ne manipulerait-il pas sa femme ? Cela s'était déjà vu... Le Syrien bâilla ostensiblement.

— Samia va vous raccompagner, dit-il. Je tombe de sommeil et l'avion est à six heures. Je vous recontacte en rentrant. Reposez-vous bien.

En dépit des protestations de Malko qui proposa d'appeler un taxi, il se retrouva avec Samia dans la Mercedes grise. L'avenue du 9 Septembre était toujours aussi déserte, les lumières de Sofia scintillaient dans la cuvette et le parfum de la Bulgare agaçait les narines de Malko. Ses longs ongles glissaient harmonieusement sur l'ébonite du volant. Elle tourna la tête et lui sourit.

— Voulez-vous que j'organise un dîner pour après-demain soir, avec des amis ?

— Je ne voudrais pas vous déranger...

— Oh, mais pas du tout ! On s'ennuie tellement à Sofia. Nous irons au Vitosha, au restaurant panoramique du dix-neuvième. On y mange pas mal. Vous aussi, vous allez vite vous ennuyer. Il n'y a rien à faire au Vitosha, à part la piscine qui est un bain d'ammoniac et le bowling.

Difficile de lui dire qu'il était à Sofia pour contacter un général du K.G.B. prêt à choisir la liberté...

Dans le parking du Vitosha, elle écrivit sur un bout de papier le numéro de téléphone, déjà donné par son mari.

— À bientôt. Je suis chez moi dans l'après-midi.

Malko courut jusqu'à la porte tournante. Le thermomètre extérieur fixé à la façade indiquait - 6°. Le hall était enfin désert. Comme les ascenseurs. Instinctivement, il appuya sur le bouton du dix-septième, l'étage où se trouvait Leïla Galata. Il pourrait toujours dire qu'il s'était trompé...

L'ascenseur s'arrêta doucement. Malko sortit sur le palier, ignorant si des caméras surveillaient le couloir. Il tourna à gauche, aperçut au fond une double porte : la suite où vivait Leïla Galata.

C'était tentant, mais trop dangereux. En revenant vers l'ascenseur, il s'arrêta tout à coup. Il venait de penser à une possibilité de contact avec la Turquie. Une idée à creuser qui demandait pas mal de conditions, mais lui semblait la seule possible.

Il reprit l'ascenseur et regagna son étage. En entrant dans sa chambre, il perçut de la musique. Intrigué, il fit un pas en avant, certain de ne pas avoir touché à la radio.

Une des lampes de chevet était allumée. Une grande blonde fumait, allongée sur le lit. En voyant Malko, elle se leva avec un sourire, prit son gros pull de laine blanche des deux mains et le fit lentement passer par-dessus sa tête, découvrant une splendide poitrine blanche comme le Kilimandjaro et tout aussi pointue.

CHAPITRE V

D'un geste précis, la blonde jeta son pull sur le lit et s'avança vers Malko, les mains sur les hanches, un peu déhanchée, exhibant des dents magnifiques.

— Dobas vetcher(15) !

Le bas de son corps était moulé dans un jean collant qui disparaissait dans des bottes souples à la cosaque. Elle s'arrêta à quelques centimètres de lui, dans une position sans équivoque. Malko chercha son regard. Cela ressemblait furieusement à une provocation de la Dajavna Sigounost. Comme si son attitude n'était pas assez explicite, elle souleva ses seins dans ses paumes, à la façon d'une offrande et demanda d'une voix faussement enfantine :

— You don't like me ?

Malko demeura de glace.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous dans ma chambre ?

La fille eut un sourire provocant.

— My name is Maya Klokotnika. Alois told me to come. He gave me money, ajouta-t-elle, comme pour rassurer Malko.

Alois !

C'était une facétie inattendue. Malko se détendit, examinant la fille d'un œil différent. Superbe femelle pleine de santé. Elle noua ses bras sur sa nuque, se frottant doucement à lui, murmurant, en mauvais allemand :

— Vous pas faire amour avec Maya ?

Malko l'écarta gentiment.

— Pas maintenant. Je suis fatigué.

Aussitôt, des doigts habiles glissèrent sur lui.

— Je peux guérir ton fatigue, affirma Maya.

Quelle conscience professionnelle !

— Comment êtes-vous entrée dans ma chambre ? demanda Malko pour changer de sujet.

— J'ai clé pour toutes serrures, expliqua la jeune pute. Donnée par ami.

Un passe !

— Et les gens sont contents de te trouver quand ils rentrent ? S'ils sont avec leur femme ?

Elle rit de bon cœur.

— Ici, jamais madame. Hommes toujours seuls, comme toi.

Son bassin continuait son lent mouvement de pendule, tout près de lui. Voyant qu'il ne réagissait pas, elle dit d'une voix plaintive :

— Maison très loin, très froid, fini taxis.

Son allemand était limité. Malko comprit qu'il ne s'en débarrasserait pas.

— OK, dit-il, tu peux coucher sur l'autre lit. Mais je vais dormir.

Maya Klokotnika lui planta un baiser rapide et dit :

— Toi gentil, très. Je fais surprise.

Elle sauta sur son pull et le réenfila.

— Tu t'en vas ? dit Malko.

— Non, non. Tout de suite revenir.

Il allait lui dire de partir pour de bon quand il eut une idée.

— OK, reviens vite. Je garde ton sac et ton manteau.

Elle rit et avant de sortir, se retourna :

— Toi ouvrir, vrai ?

— Juré, dit Malko.

Elle disparut. La porte à peine refermée, il bondit sur le sac et l'inspecta rapidement. Dans une poche latérale, il trouva ce qu'il cherchait : une clé plate. Il sortit de sa chambre et enfonça doucement la clé dans la serrure de la chambre voisine, puis tourna. Le pêne joua aussitôt. C'était le passe qui avait servi à la jeune pute à pénétrer chez lui. Il le glissa dans la poche de sa veste et rentra chez lui. Finalement, Alois Kartner avait eu une bonne idée.

Quelques minutes plus tard, on frappa un coup léger à la porte. C'était Maya. Mais elle n'était plus seule ! Une brune piquante l'accompagnait. Celle que Malko avait vu s'engouffrer dans un ascenseur, le matin même.

Les deux femmes pénétrèrent dans la chambre et Maya annonça :

— Voilà surprise ! Camarade Koscina. Maison très loin aussi. Rester avec nous.

— OK, dit Malko, moi, je me couche.

Il ôta ses vêtements, ne gardant que son slip, et s'installa dans un des deux lits jumeaux. Maya se déshabilla en un clin d'œil. Elle possédait un corps superbe, de longues cuisses pleines, des fesses rondes et hautes, des épaules carrées. Koscina s'était débarrassée de son manteau, révélant un chemisier rouge qui suivit le même chemin ainsi que sa jupe, découvrant une anachronique guêpière noire retenant d'épais bas noirs. À regret, semble-t-il, elle la dégrafa sans quitter Malko des yeux, lui adressant des regards à faire fondre un ayatollah de première classe.

Puis, les deux filles se glissèrent dans l'autre lit, comme des pensionnaires légèrement dépravées. Malko éteignit. Il était vraiment fatigué et ses doigts le picotaient comme s'il tenait encore le volant du lourd Volvo.

Des rires étouffés fusaient du lit voisin. Malko, en dépit de sa fatigue, n'arrivait pas à dormir. Il s'assoupit pourtant mais reprit

pleine conscience brutalement. Il n'y avait plus de rires, mais une main s'était emparée de lui avec des intentions très précises.

Il alluma. Koscina, assise sur son lit, était en train de le caresser. De l'autre lit, Maya, appuyée sur un coude, observait.

— Koscina, très bonne, commenta-t-elle.

La brune se servait de ses mains avec une habileté démoniaque. Malgré sa fatigue, Malko se laissa aller.

Un véritable sacerdoce. Il avait l'impression que son sexe ne cessait de grandir sous ces attouchements merveilleusement dosés. Koscina officiait sans la moindre émotion, appliquée à contrôler les arabesques de ses doigts. Il commençait à ne plus pouvoir tenir. Mais lorsqu'il voulut caresser son bourreau, elle l'écarta avec un sourire lointain.

— Elle pas aimer baiser, commenta Maya. Toi baiser moi.

C'est ce qu'on appelle la division du travail...

Une fois Malko au bord de l'explosion, Koscina consentit enfin à s'effacer. Maya enjamba Malko, se pencha sur lui, offrant ses seins magnifiques. Il les prit à pleines mains. Avec des gestes précis de chirurgien, Koscina le guida dans le ventre de son amie qui s'empala aussitôt avec un grognement heureux. La brune recula un peu, regardant la scène, les yeux brillants. Sa main descendit vers son ventre et elle s'offrit à ce qu'elle venait de donner à Malko.

Maya le chevauchait comme une cavale, tandis qu'il faisait rouler sous ses doigts les pointes marron aussi grosses que des crayons. La bouche ouverte, elle ahanait de plaisir, accélérant sa cavalcade jusqu'à ce qu'elle s'effondre sur sa poitrine, en sueur, avec un ultime feulement. À côté d'eux, Koscina poussa un cri bref et s'immobilisa.

Un peu plus tard, Maya se redressa et dit :

— You make good love.

Il devait être trois heures du matin quand il s'endormit pour de bon, les deux filles enlacées dans le lit voisin.

Plus tard, la lumière lui fit ouvrir l'œil. Maya et Koscina étaient habillées, prêtes à partir. Maya se pencha sur lui.

— You come to bowling, noon ?(16)

Il entendit la porte claquer et vérifia aussitôt que le passe était toujours dans sa poche. Si Maya s'apercevait de sa perte, elle pourrait toujours croire qu'il était tombé dans la chambre et que quelqu'un l'avait ramassé.

Maintenant, il avait un moyen d'accéder à la suite de Leïla Galata.

* *

*

Malko se fit déposer place Lénine par le taxi, en plein centre de Sofia. Le bureau de Budget, dévalisé par les touristes grecs, lui avait

promis une voiture pour le lendemain. En dépit du froid, des gens buvaient des cafés à la terrasse de petits kiosques ! Il s'enfonça dans la rue Stambulijki, interdite aux voitures, encombrée de baraques bâties pour les fêtes au milieu de la chaussée, vendant toutes sortes de colifichets. Une foule épaisse s'y pressait, assiégeant une épicerie où il y avait des oranges et des bananes. Partout, des Volga noires à la lettre « C » parquées n'importe comment. En arrivant au bas de la rue, Malko aperçut un drapeau américain pendant à la façade d'un immeuble. L'ambassade américaine, en étage. Cela lui fit un drôle d'effet. Le chef de station de la C.I.A. ne savait même pas qu'il se trouvait à Sofia. Les Américains étaient trop surveillés en Bulgarie.

Malko traîna encore un peu, essayant de vérifier qu'il n'était pas suivi, s'arrêta devant la vitrine de l'agence Air France, à côté de badauds rêvant devant les affiches annonçant l'ouverture de nouvelles lignes Boeing 737 sur Dublin et Pise. Rêve impossible : le citoyen bulgare moyen n'avait pas le droit de sortir du pays. Malko reprit sa marche, et quelques mètres plus loin, poussa la porte du bureau de l'office du tourisme autrichien.

Alois Kartner l'accueillit d'un sourire ravi.

— Alors, vous avez aimé ma petite surprise ?

— Votre amie Maya est charmante, admit Malko.

Le gros Autrichien eut son rire salace.

— De temps en temps, je lui donne des billets d'avion et elle me mange dans la main. Je l'ai connue quand elle est arrivée de Plovdiv. Elle voulait être danseuse. Depuis, elle a changé d'avis. Un peu de « sirop d'Écosse » ?

Le verre sur son bureau était déjà plein de J & B.

— Non, merci, dit Malko. Si vous avez un Perrier ou un Vichy ?

— Non. Tant pis, fit Alois Kartner, résigné, alors on va aller au café.

De nouveau, il montra le plafond d'un geste expressif. Ils sortirent et remontèrent Stambulijki, puis tournèrent à droite, débouchant sur une place rectangulaire d'où émergeait une église de brique rouge en ruine.

— C'est la chapelle Saint-Petka, expliqua Alois Kartner. Ils sont en train de la dégrader.

En face s'ouvrait un hall sombre, derrière le magasin ZUM. Malko distingua un bar désert sur la gauche, plongé dans la pénombre.

— Voilà mon annexe, annonça Alois. Vous y trouvez aux bonnes heures les plus belles putes de Sofia.

C'était une obsession.

— Alors ? demanda le gros Autrichien quand le garçon eut pris la commande. Quoi de neuf, à part vos galipettes ?

— J'ai visité le dix-septième étage, là où se trouve la suite Serdika,

dit Malko. Je crois que j'ai trouvé le moyen d'y pénétrer et de contacter sans trop de danger Leïla Galata.

Alois Kartner le fixa avec stupéfaction.

— Eh bien, ça vous réussit de baiser !

— Attendez, fit Malko, il y a encore pas mal de difficultés à résoudre. La première étant que j'ignore comment Leïla Galata va m'accueillir...

Bien sûr, il y avait le cri entendu par Hildegard von Brisbach, mais c'était quand même une mince indication.

Alois haussa les épaules.

— Bon, supposons qu'elle vous saute au cou. Comment arrivez-vous jusqu'à elle ?

— Les caméras de surveillance sont actionnées électriquement je suppose ?

— Je pense, oui, fit Alois. Les micros, cela dépend : au dix-septième, ils sont d'habitude noyés dans les plafonds, donc ne fonctionnent pas sur piles.

— De toute façon, remarqua Malko, pour les caméras, il faut de la lumière...

Alois Kartner le regarda sans comprendre.

— Oui, et alors ?

— Alors, si on coupe l'électricité pendant un moment, je peux me glisser dans la suite, sans qu'on puisse m'observer.

— Comment entrerez-vous ?

— J'ai un moyen, grâce à votre amie Maya.

Malko lui expliqua le coup du passe. Alois le regarda avec admiration.

— Je savais qu'elle avait un passe, mais comment allez-vous couper le courant dans la suite ?

— J'ai repéré la colonne électrique dans le couloir. Il suffit de déclencher un court-circuit. Le temps qu'on le répare, cela prendra quelques minutes. Je pourrai pénétrer dans la suite.

— Et après ? Si elle crie et que les micros fonctionnent encore ?

— Au pire, je ne pourrai pas être identifié, les caméras ne fonctionnant pas. J'aurai le temps de filer. Ensuite, rien ne me relie à Leïla Galata sous mon identité actuelle. Mais si elle coopère, on peut s'en tirer. Il faudra improviser.

— C'est à tenter, admit Alois Kartner.

— J'ai besoin de vous, dit Malko. La colonne se trouve assez loin de la suite. Chaque seconde comptera. Si vous déclenchez le court-circuit, je gagne de précieuses secondes.

— OK. Retrouvons-nous au casino, ce soir.

Malko quitta l'Autrichien et repartit à pied vers la place Lénine. Même s'il voyait Leïla Galata au casino, c'était hors de question de

l'aborder. Son plan était le seul susceptible de débloquer la situation. Bien qu'il comporte des risques énormes.

CHAPITRE VI

Les deux croupiers étaient en grand conciliabule avec un homme en costume bleu pétrole devant une table de roulette, recouverte d'un linceul vert. Le petit casino était presque vide, seul un Arabe au crâne rasé en gilet de corps noir, les avant-bras tatoués, s'acharnait au black-jack. Alois Kartner se pencha vers Malko.

— Vous voyez ce type ? C'est le représentant du gouvernement bulgare. Ce dernier s'est associé avec les Libanais pour l'exploitation du casino. Ils ramassent environ soixante mille dollars par jour.

— On y va ? suggéra Malko.

Maintenant qu'il se rapprochait de l'action, il avait retrouvé son calme. Dans très peu de temps, il serait fixé sur l'avenir de sa mission à Sofia. Le barman les salua d'un bâillement. Par précaution, ils appuyèrent sur le bouton du seizième, puis remontèrent un étage par l'escalier d'incendie. Le dix-septième était tout aussi calme que les autres. Malko conduisit Alois devant la colonne électrique. Avec une pièce de monnaie, il ouvrit le panneau. Alois Kartner examina le branchement. Il avait garanti à Malko que les couloirs ne comportaient pas de caméras. Il suffisait de gratter un peu le plastique pour dénuder les fils et ensuite les mettre en contact... Il sortit de sa poche un long tournevis avec un manche transparent isolant.

— Vous êtes prêt ?

— Le temps d'arriver là-bas, dit Malko. N'oubliez pas de refermer le panneau.

Il courut silencieusement sur l'épaisse moquette jusqu'à la porte de la suite Serdika, prit le passe récupéré dans le sac de Maya et l'enfonça doucement dans la serrure. Il se retourna et fit signe à Alois Kartner. Il y eut un grésillement à l'autre bout du couloir, une étincelle bleue et tout s'éteignit !

Malko tourna la clef et pesa sur la porte. Le battant s'ouvrit sans effort. Sur un trou noir. Il avança avec précaution, les mains en avant, mais il heurta une chaise qui tomba avec fracas sur une table basse. Aussitôt une voix de femme demanda en bulgare, avec une intonation angoissée :

— Qu'est-ce que c'est ?

Cela venait de l'autre bout de la suite. Malko sentit le sang se ruer dans ses artères. Les micros à pile ! Il fonça vers la voix et soudain une faible lueur l'aida. Il s'arrêta sur le seuil de la pièce voisine et aperçut à la lumière d'un briquet une femme accoudée à la tête d'un lit, un livre posé près d'elle. Leïla Galata.

Au même moment, la flamme vacilla et s'éteignit. Malko savait que

la lumière pouvait revenir d'une seconde à l'autre. Il se précipita vers le lit, et au jugé, bondit sur Leïla Galata, la bâillonnant d'une main. En même temps, il colla sa bouche à une oreille parfumée et jeta rapidement :

— Ne criez pas, je suis un ami. Je viens de Vienne.

Après s'être débattue, elle s'immobilisa aussitôt. Contre lui, il sentait battre son cœur à toute vitesse. Une main agrippa son bras et il continua :

— Je dois vous parler. La lumière va revenir. Que pouvons-nous faire ? Il y a les micros aussi...

Il ôta la main de sa bouche. Dans un souffle, Leïla Galata murmura d'une voix encore bouleversée :

— Venez !

Elle sauta du lit, trouva la main de Malko et l'entraîna. Il la suivit, se cognant aux meubles et franchit avec elle une porte. À peine celle-ci était-elle refermée qu'un rai de lumière filtrait dessous : la panne était terminée. Sous ses doigts, Malko sentit le froid d'un carrelage. Ils se trouvaient dans la salle de bains. Soudain, la lumière jaillit, éclairant une grande femme brune avec d'immenses yeux bleus, son corps épanoui moulé par le satin chair d'une chemise de nuit pleine de dentelles. Pas du tout le style femme évoquée par Hildegard von Brischbach.

Les caméras ! se dit-il.

Devinant sa pensée, Leïla Galata tendit un ongle carmin vers le coin supérieur droit de la salle de bains. Malko aperçut un carré de scotch noir collé sur le mur. Neutralisant une probable caméra.

Leïla Galata se pencha et ouvrit en grand les robinets de la baignoire, déclenchant un bruit assourdissant. Alors, seulement, elle s'approcha de Malko et dit à voix basse, en anglais :

— J'ai bouché cette caméra en leur disant que je ne voulais pas qu'ils me voient dans ma salle de bains. Depuis longtemps déjà. Maintenant, nous pouvons parler. Qui êtes-vous ?

Il l'examina avant de répondre. Les grands cernes sous les yeux accentuaient son charme, tout en la laissant sur le bon versant de la quarantaine. Sa respiration s'était calmée et ses réactions montraient qu'elle avait d'excellents réflexes. Un parfum léger émanait d'elle, pas du tout le patchouli auquel Malko s'attendait. C'était une femme raffinée, pleine de sang-froid et en même temps superbement féminine. Vraiment pas du tout la description d'Hildegard. Malko demanda :

— Ceux qui vous surveillent ne risquent pas de venir ?

— Jamais la nuit. Ils ont les caméras et les micros.

— Et ce bruit d'eau ?

— Je prends souvent un bain très tard après le casino. Qui êtes-

vous ?

Les yeux bleus ne le quittaient pas. Il n'y lut ni peur, ni surprise, seulement une intense curiosité. Avant tout, il fallait lever une hypothèque.

— Mon nom ne vous dira rien. Je suis envoyé par des gens que votre mari a contactés avant d'être tué.

Le visage de Leïla Galata se crispa et ses narines battirent.

— Il... il est mort ?

— Vous ne le saviez pas ?

— Je m'en doutais. Mais, ici, je n'ai pas de journaux et seulement Radio Sofia. J'espérais qu'il avait été seulement blessé...

Les mains appuyées au lavabo, elle baissa la tête, le visage imprégné de tristesse. Malko se trouvait très proche d'elle, obligé de murmurer à cause des micros. L'eau qui coulait dans la baignoire commençait à dégager une buée épaisse, délayant le parfum qui flottait dans la pièce. Ou Leïla Galata était une fantastique comédienne, ou il y avait quelque chose que Malko ne s'expliquait pas.

— Votre mari n'était pas seul quand il a été tué, dit-il. Quelqu'un se trouvait avec lui. Cette personne n'a été que blessée. Elle a reconnu votre voix. C'est vous qui avez demandé la communication indispensable à l'attentat.

Le visage de la Turque sembla se défaire d'un coup, les grands yeux bleus s'emplirent de larmes et d'un geste automatique, elle croisa les mains sur sa poitrine.

— Je ne savais pas ce qui allait arriver, dit-elle d'une voix blanche. Ils m'avaient seulement demandé d'appeler mon mari pour le convaincre de revenir à Sofia. Je n'ai pas pensé une seconde à ce qui s'est passé. Mais, de toute façon, ils l'auraient tué.

— Pourquoi ?

Elle haussa les épaules.

— C'est une longue histoire. Mon mari s'était enfui d'ici. En me laissant en otage. Ils ne pensaient pas qu'il partirait sans moi. Il ne m'avait plus donné de nouvelles. J'étais heureuse qu'ils me disent comment le joindre. Si j'avais su...

— Vous ne vous êtes douté de rien ?

— Non. Ils m'ont emmenée dans un des bâtiments du ministère de l'Intérieur.

— Qui « ils » ?

Elle ébaucha un sourire de commisération et s'essuya le front. La pièce était totalement envahie par la buée et on se serait cru dans un sauna.

— Vous savez bien qui. La DS. Là-bas, ils ont composé le numéro de l'Impérial et m'ont donné l'appareil. L'un d'eux avait des écouteurs.

Je n'avais pas remarqué que le téléphone était relié à une boîte noire de la taille d'un paquet de cigarettes. Quand ils ont reconnu la voix de Becik, le chef a fait un geste. Je n'ai pas bien compris, mais j'ai eu peur et j'ai crié. C'était trop tard. Un des policiers avait appuyé sur un bouton. J'ai entendu un drôle de sifflement et la communication a été coupée. Ensuite leur chef m'a expliqué. « Votre mari est un traître. Il a reçu le châtiment qu'il méritait. Grâce à une explosion télécommandée, transmise par ce téléphone. Votre communication a sûrement été enregistrée. Donc vous serez considérée comme complice. Il vaut mieux que vous restiez en Bulgarie. »

Tout s'éclairait. C'était diabolique. Les traits de Leïla Galata s'étaient peu à peu défaits, ses épaules voûtées. D'une voix encore plus basse, elle murmura le visage tout près de Malko :

— Ce fut atroce. J'ai eu une crise de nerfs. J'avais encore cet horrible sifflement dans les oreilles. Ils m'ont fait une piqûre et j'ai été ramenée à l'hôtel, inconsciente. J'espérais, me disant qu'ils avaient peut-être bluffé, que Becik n'avait été que blessé. Maintenant...

— Que vous veulent-ils ?

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas le droit de sortir de l'hôtel. Dès que je mets les pieds hors de la suite, je suis escortée par des gens de la DS. Je sais qu'ils ne veulent pas que je quitte le pays. J'ai protesté, demandé à voir le consul de Turquie. Ils m'ont menacée, si je continuais, de me faire disparaître à tout jamais. Alors, j'ai eu peur. Quelquefois, une voiture de la DS vient me chercher pour faire des courses en ville.

Le silence retomba, troublé seulement par le bouillonnement de l'eau jaillissant des robinets. Heureusement que la vidange était ouverte. Cela risquait de devenir suspect. Leïla Galata essuya son visage avec une serviette. L'humidité collait le satin contre sa peau, en une involontaire provocation. Elle chercha le regard de Malko.

— Que voulez-vous ? Pourquoi êtes-vous venu me voir ? Cela doit être très dangereux pour quelqu'un comme vous...

— Très, dit Malko. Votre mari était sur le point de communiquer une information vitale quand il a été tué. Vous étiez au courant ?

— Je ne suis au courant de rien, fit la voix calme de Leïla Galata.

À son tour, Malko s'essuya le front. Tranquillement, la Turquie l'avait piégé. Lui montrant qu'elle se méfiait de lui. S'il restait sur ses positions, il risquait de repartir comme il était venu. Elle l'observait, de nouveau appuyée au lavabo, le buste rejeté en arrière.

— Dépêchez-vous, dit-elle, je ne peux pas laisser cette eau couler trop longtemps.

Le risque était énorme, mais Malko décida de le prendre.

— Il s'agit d'un général soviétique, dit-il. Fedor Storamov. Il désire

passer à l'Ouest. Le contact passe par vous, d'après votre mari.

De nouveau, uniquement le bruit de l'eau. Puis Leïla Galata dit très bas :

— Si vous savez cela, vous savez beaucoup de choses...

Malko aurait bien aimé deviner lesquelles. La Turquie semblait à la fois effrayée et soulagée par ce qu'il venait de révéler.

Il commençait à faire une chaleur de bête dans la petite salle de bains et leurs deux visages ruisselaient de sueur.

— Cette information est-elle exacte ? insista Malko.

Leïla Galata inclina la tête et dit dans un souffle :

— Oui.

— Ce général, où est-il ?

— À Sofia.

Malko eut l'impression qu'on lui enlevait un poids de la poitrine. Becik Galata ne s'était pas vanté. Mais il n'était pas au bout du tunnel.

— Vous avez un contact avec lui ?

— Je peux l'avoir.

— Pourquoi veut-il partir ?

— Il paraît qu'il est impliqué dans une grosse affaire de marché noir en U.R.S.S. Andropov serait prêt à le faire passer en jugement. Il le sait et ne veut pas mourir. Sa seule chance, c'était mon mari qui avait promis de le faire sortir. Est-ce que vous pourriez faire la même chose ?

— J'espère, dit Malko, c'est pour cela que je suis ici. La première chose est de le joindre.

Il vit la lueur réticente dans ses yeux avant même qu'elle dise :

— Et vous ? Êtes-vous certain de ne pas présenter un danger pour lui ? Ou pour moi ? Ils sont très méfiants...

— Je ne crois pas, dit Malko. Je suis arrivé au volant d'un camion, sous une fausse identité. Officiellement, je travaille pour une filiale de la Somat. Je peux rester au Vitosha quelques jours sans attirer l'attention. À condition, bien sûr de ne pas faire d'imprudences. Une organisation puissante est derrière moi. J'ai des amis, à Sofia.

Elle ne demanda pas quelle organisation, mais parut lui faire confiance.

— Je peux avoir un contact rapidement. Que dois-je lui dire ?

— Qu'il me donne un rendez-vous. Afin d'organiser sa fuite.

— Et moi ?

Il la regarda, surpris. Elle enchaîna, de la même voix basse, pour ne pas couvrir le bruit de l'eau :

— Je veux partir aussi. Je ne peux pas rester ici.

— Bien, dit Malko, sans même réfléchir. Je m'arrangerai.

Il y aurait de la place dans le camion pour deux personnes. Il n'avait plus envie de quitter cette salle de bains, comme si elle avait

représenté un havre de sécurité. Un peu pour gagner du temps, il demanda :

— Comment avez-vous connu ce général ?

Leïla Galata hésita un peu avant de répondre :

— Par un ami bulgare qui travaille à la DS, Emil Borovo. C'est lui qui était chargé de « traiter » mon mari. Nous sommes devenus amis.

— C'est lui qui a recruté votre mari pour l'histoire du pape ?

— Je crois.

Un maillon de plus. Soudain Leïla Galata semblait avoir hâte de parler, comme pour se décharger d'un secret trop lourd.

— Il travaillait sur instructions du K.G.B., ajouta-t-elle. Après l'échec de l'attentat, Moscou est resté muet. Le patron de la DS s'est rendu à Moscou. Puis le général Storamov est arrivé à Sofia, il n'y a pas longtemps. Officiellement pour réorganiser le Dajavna Sigounost. En réalité, pour superviser l'élimination, dans les Services bulgares, de tous ceux au courant de l'affaire. D'une façon discrète, en les envoyant en stage en Russie, d'où ils ne reviendront jamais. Emil Borovo a déjà reçu l'avis de son stage, avec une lettre de félicitations.

— Comment s'est-il douté de quelque chose ?

— Ils sont méfiants, dans ce métier. Et je crois qu'il y a eu des indiscretions. De son côté, le général Storamov avait aussi eu vent du problème. Ces méthodes-là ne plaisent pas à tout le monde. Un jour, ils se sont parlés et le général lui a demandé s'il ne connaissait pas un moyen sûr de passer à l'Ouest. Emil a pensé à mon mari.

— Pourquoi n'y est-il pas arrivé ?

— La DS a voulu l'arrêter. Emil l'a prévenu à temps. Becik est parti, mais seul.

Malko n'en pouvait plus de ce chuchotis couvert par les chutes du Niagara. Ce que venait de lui apprendre la Turquie le mit sur ses gardes. La conclusion était aveuglante et inquiétante.

— Donc, vous allez contacter le général Storamov par l'intermédiaire de votre Emil Borovo ?

Leïla Galata soutint son regard.

— Oui, c'est le seul moyen. Je pense demander à Borovo de venir. Nous nous arrangerons pour parler, hors micros.

Cela faisait beaucoup de monde dans la confidence. C'est ainsi que les affaires avortaient. Il y eut un silence tendu pendant que Malko analysait ce nouveau développement. La Turquie se retourna vers la baignoire et ferma un des robinets. Trois personnes à évacuer. La cache du camion avait été prévue pour une. Sans parler des problèmes posés par l'évasion de Leïla, sous contrôle permanent de la DS.

Il commençait à comprendre pourquoi Leïla Galata l'avait accueilli avec tant de chaleur. Une chose le tracassait encore.

— Vous pensiez que quelqu'un allait venir ? Après l'attentat contre

vosre mari.

— Non, dit-elle. Je n'avais plus d'espoir.

— Votre ami Borovo était là lorsque vous avez téléphoné à votre mari ?

Elle baissa les yeux.

— Oui. Ils ont fait exprès. Pour l'associer à cette horreur.

— Pourquoi n'ont-ils pas déjà agi contre lui ? Plus directement.

— C'est difficile, il y a des résistances à l'intérieur même de la DS, malgré les pressions du K.G.B. Emil Borovo était estimé de ses chefs et de ses camarades. C'est la raison de la venue du général Storamov. Et puis, ils essaient de savoir si Emil Borovo n'a pas pris ses précautions. C'est une enquête délicate. Dès qu'ils seront sûrs, ils frapperont. C'est une question de jours. Quand il a reçu son ordre de « stage » en U.R.S.S., il a su qu'il était condamné. Au cours du stage, il y aura un accident et sa famille apprendra qu'il est mort pour sa Patrie socialiste. Personne de l'extérieur ne saura rien.

— Est-ce qu'ils se doutent qu'on va venir vous aider ?

— Je ne pense pas, dit-elle, ils pensent que mon mari était seul quand... c'est arrivé. Ils ne peuvent pas imaginer qu'on soit assez fou pour venir ici, mais ils ont peur que je parle, ou que je m'enfuie.

Malko suffoquait sous la chaleur. Il en avait assez appris pour le moment, mais il restait une question cruciale.

— Comment allons-nous demeurer en contact ? demanda-t-il. Je ne peux pas refaire le coup de la panne.

— Vous avez une clé ?

— Oui.

— Vous pouvez venir n'importe quand, tard dans la nuit. Je suis toujours seule. Je saurai que c'est vous et je n'allumerai pas. Pour parler, nous mettrons la radio très fort.

— C'est bon pour un dépannage urgent, dit Malko, mais je ne veux pas traîner à cet étage. C'est trop dangereux. Au casino, c'est impossible ?

Elle réfléchit rapidement, puis dit :

— Demain soir, entre onze heures et une heure du matin. Dès que je vous verrai, j'irai aux toilettes, elles se trouvent à côté des ascenseurs. Je laisserai un message pour vous coincé derrière les WC. Vous n'aurez plus qu'à le récupérer en faisant semblant de vous tromper. Il faudra attendre que je sois repartie pour aller le chercher...

— Et si cela rate, pour une raison quelconque ?

— Il y a la première solution. Tout le reste est trop dangereux. Il ne faut jamais vous approcher d'ici dans des conditions normales. Un journaliste italien a essayé, il a été expulsé dans les deux heures. Il avait seulement voulu m'appeler au téléphone. Et vous, comment puis-je vous joindre ?

— Chambre 604, dit Malko.

— Votre nom ?

— Klaus Frost, je suis allemand.

Elle sourit.

— Ce n'est pas votre vrai nom...

— Non.

Leïla Galata n'insista pas. Malko aussi avait l'impression qu'elle n'avait pas envie de mettre fin à ce conciliabule tenant du confessionnal et du sauna. Mais il ne pouvait pas passer la nuit dans la suite Serdika.

— Je vais sortir seule de la salle de bains, dit-elle et me coucher. Dès que ce sera éteint, vous partirez. Bonne chance.

Spontanément, elle lui tendit sa bouche. Même chaste, son baiser envoya une délicieuse coulée dans l'épine dorsale de Malko. Il la regarda fermer le second robinet, elle lui adressa un sourire silencieux et ouvrit la porte. Il attendit le moment de sortir, le cœur cognant dans sa poitrine, ressassant tout ce qu'il venait d'entendre. Il avait donné un sacré coup de pied dans la fourmilière... Comment soupçonner de l'extérieur un tel règlement de comptes ? Pour une fois le système féroce du K.G.B. risquait de se retourner contre lui. Les bourreaux devenus victimes ne s'habituèrent pas à leur nouveau rôle.

L'attentat contre le pape ayant raté, le système était logique avec lui-même. Il fallait éliminer tous les témoins. D'abord l'intermédiaire extérieur comme Becik Galata. Ensuite sa femme, puis la partie bulgare du complot et enfin, chose rarissime, le bras séculier soviétique. L'homme qui pourrait clamer à la face du monde : « Youri Andropov est l'assassin du pape. »

Il consulta sa Seiko-quartz lumineuse. Une heure quarante-cinq du matin. Le rai de lumière sous la porte avait disparu. Il ouvrit doucement et s'immobilisa : le silence complet. Les micros ne pouvaient recueillir le bruit de ses pas étouffé par la moquette. Il avança se guidant avec les mains dans le noir. Cela lui prit un temps infini d'atteindre la porte. Encore d'interminables secondes avant de l'ouvrir. Le couloir n'était pas trop éclairé, mais les caméras de l'intérieur risquaient d'être impressionnées par la lumière. Pourvu que celui chargé d'examiner les films croie à un défaut de fonctionnement.

Malko referma avec le passe et se retourna : le couloir était vide. Il gagna l'escalier de service et descendit trois étages. Alors seulement, il appela l'ascenseur et regagna sa chambre. Il se déshabilla et resta nu, dans la chaleur étouffante, étendu sur son lit. La neige tombait dehors, épaisse. Il ferma les yeux, pour arrêter un vertige.

En tentant de faire sortir de Bulgarie un général du K.G.B. et un membre des Services de sécurité bulgares, il défiait le K.G.B. et la D.S.

Il se demanda soudain si la C.I.A. ne l'avait pas envoyé à la mort.

Une idée lui traversa la tête, torturante : Et s'il y avait une seconde caméra dans la salle de bains de Leïla Galata ?

CHAPITRE VII

Malko se dressa en sursaut sur son lit, le corps couvert d'une sueur glacée en dépit de la chaleur régnant dans sa chambre. On frappait à sa porte. Il mit plusieurs secondes à réaliser que c'étaient seulement les battements de son cœur cognant follement dans sa poitrine.

Il jeta un coup d'œil à sa Seiko-quartz : dix heures moins le quart. L'heure tardive le rassura. Son expédition chez Leïla Galata n'avait pas eu de conséquences fâcheuses. Sinon, les gens de la DS seraient déjà là.

Il pensa à « son » camion. La sortie de Bulgarie lui semblait, maintenant qu'il avait franchi la frontière une fois, d'une facilité déconcertante. Ce qui allait se passer avant le rendez-vous final risquait par contre d'être délicat.

C'était comme avancer dans un champ de mines dont il ne connaîtrait pas le plan. Même en prenant les plus grandes précautions, chaque pas pouvait amener l'explosion. Hélas, il était au milieu du parcours et ne pouvait plus demeurer immobile. Il fallait avancer, millimètre par millimètre.

La neige avait cessé de tomber, mais un violent blizzard balayait l'espace découvert autour du Vitosha et les collines dominant Sofia étaient toutes blanches. Sous la douche son cerveau travaillait déjà à toute vitesse. Une fois sec, il descendit prendre son petit déjeuner dans la « piscine ». À peine était-il installé qu'il vit surgir Maya Klokotnika, une chapka enfoncée jusqu'aux yeux, les joues roses, engoncée dans une sorte de parka. Elle se laissa tomber à côté de lui.

— Good morning ! You happy ?

— Very happy, dit Malko.

Elle regarda autour d'elle et se pencha au-dessus de la table.

— I lost special key in your room(17).

Malko ne broncha pas.

— I'll look, promit-il.

Il sentit que la fille avait envie d'insister, mais elle aperçut un énorme Grec qui lui adressait des signes énamourés et se leva vivement.

— I see you at the pool.

— OK.

Le Grec, bistre comme une olive, l'entraîna dans le bar du rez-de-chaussée tapissé de bois à la façon d'un chalet et sombre comme un four. Salonique n'était qu'à quatre heures de route. Les Grecs, qui avaient été un petit peu massacrés par les Bulgares pendant la guerre, n'étaient pas rancuniers. Il faut dire que les autorités bulgares

interdisaient les stations de ski autour de Sofia à leur propre population pour que les étrangers s'y sentent plus à l'aise.

Malko fonça sur le desk Budget. Pas encore de voiture. Il se rabattit sur la compagnie locale, Balkantour. Sa qualité de « chauffeur » l'amena à discuter sordidement les tarifs offerts. Il conclut finalement un deal pour une Lada diesel qui devait avoir fait Stalingrad. Pour vingt levas par jour, ce qui aurait été le prix de vente de cette épave dans un pays civilisé.

* *

*

Malko posa le passe sur la table de bois sombre et le poussa vers Alois Kartner.

— Il me faut un double ce matin. Sinon, votre amie Maya va se méfier. Elle me l'a réclamée...

Le gros Autrichien, arraché de son « sirop d'Écosse », tâta avec précaution son nez bourgeonnant. Ils se trouvaient dans son petit bar habituel, désert.

— Attendez, fit-il, je connais un gars qui fait des clés, rue Ivan-Vasof. Un petit artisan qui n'a pas été nationalisé. Il répare les montres, toutes sortes de trucs. On va y aller à pied.

Le centre avait un aspect noirâtre sinistre. Seules touches de couleur : des cadets de l'armée bulgare aux flamboyantes casquettes rouges. Place Lénine des gens buvaient toujours leur café par – 7°. Les innombrables trams jaunes passaient en ferraillant, doublés à grands coups de klaxon par les éternelles Volga noires aux lunettes arrière protégées par de petits rideaux blancs. La rue Ivan-Vasof semblait échappée du siècle dernier avec ses isbas en bois, minuscules, et ses façades noires de crasse. Alois Kartner pénétra dans un petit bric-à-brac tenu par un vieillard ressemblant à Trotski.

— Que puis-je pour vous ? demanda celui-ci en excellent allemand.

Alois lui montra la clef. L'autre l'examina sous toutes les coutures et sourit.

— Je connais. Beaucoup de jeunes filles m'en font faire. Vous pouvez revenir dans une demi-heure ?

— On va boire un verre au café Rakowski, proposa immédiatement le gros Autrichien, frais comme un gardon conservé dans l'alcool.

L'avenue Rakowski encerclant le vieux quartier du centre était une des plus animées de Sofia. Des nuées de Bulgares chaudement vêtus déambulaient devant les pauvres éventaires du Jour de l'An, le premier depuis quarante-cinq ans. Une interminable queue s'allongeait devant un marchand d'oranges. Le ventre en avant, Alois Kartner pénétra dans le café bondé et repéra une table vide. Le temps de

commander son « sirop d'Écosse », il souffla d'aise et demanda :

— Alors, ça a marché ?

Malko lui fit le récit de sa visite à Leïla Galata. Impressionné, Alois Kartner en vida son J & B d'un coup et en recommanda un autre d'un geste automatique. On devait le connaître car le barman s'était déjà rué, une bouteille à la main.

— Vous n'êtes pas sorti de l'auberge, remarqua-t-il. C'est un peu comme désamorcer une voiture piégée avec une main attachée derrière le dos et les yeux bandés. Vous ne vous rendez pas compte de la surveillance qu'ils exercent. C'est un miracle que vous ayez pu contacter cette fille... Le reste va être presque impossible.

— Pas si j'ai un support local, corrigea Malko. Impossible de donner des rendez-vous au Vitosha. Connaissez-vous quelqu'un de sûr ?

Alois Kartner se frotta la joue, pensif.

— C'est délicat, dit-il. Vous réalisez le risque que vous allez faire courir à cette personne. S'il y a le moindre faux pas, elle se retrouve dans un camp ou pire.

— Je sais, reconnut Malko, mais je n'ai pas le choix. Seul, je n'y arriverai pas.

Un couple très jeune, tous deux emmitouflés comme des lapins, s'installa à côté d'eux, la main dans la main. Bien qu'il régnât une chaleur étouffante au café Rakowski, tous les gens gardaient leur manteau. Alois Kartner réfléchissait, le regard dans le vide.

Finalement, il lâcha :

— Je connais un adversaire farouche du régime, un peintre qui voudrait émigrer, Todor Vaslec. Il est sûr, mais je dois lui demander d'abord. Nous pouvons aller le voir ensemble.

— Maintenant ?

Il n'avait pas une minute à perdre.

— Si vous voulez ; accepta le gros Autrichien. Allons récupérer la clé et nous prendrons ma voiture.

* *

*

La voiture de l'Autrichien s'engagea gaillardement dans une petite rue interdite à la circulation, contournant la Maison du Parti surmontée d'une énorme étoile rouge, à la suite d'une Mercedes aux glaces protégées par des rideaux. Alois eut un ricanement joyeux.

— Dans le centre, presque toutes les rues sont interdites en théorie au trafic. Mais on n'a jamais vu un milicien siffler une « C », une « CD » ou une plaque étrangère.

C'était ça, la démocratie populaire.

Ils sortirent du centre par l'avenue Vitosha, le long de l'énorme excavation du futur métro dont Sofia n'avait absolument pas besoin, étant très bien desservi par les trams, mais les Soviétiques avaient insisté pour que les « petits frères » aient leur beau métro tout en marbre comme à Moscou...

Alois tourna à gauche, longeant un canal à sec, Eulogi-Georgiev, passa devant un parc d'attractions fermé et prit enfin une des grandes avenues partant en étoile du centre, Dragan-Cankov, bordée par un bois clairsemé à travers lequel on apercevait la haute tour de la télévision. Il s'arrêta.

— Marchons, dit-il, il ne faut pas se garer en face de chez lui à cause des voisins. Ils pourraient le dénoncer... Les Bulgares ont l'interdiction formelle de fréquenter des étrangers.

Charmant pays.

Ils revinrent sur leurs pas pour s'engager dans la rue Cerkowski, bordée de pavillons vieillots. Au bout se trouvait une sorte d'isba en bois au milieu d'un petit jardin, avec un escalier extérieur. Alois Kartner frappa à la porte qui s'entrouvrit sur une jeune femme en pantalon, avec des cheveux blonds attachés en natte et une poitrine aiguë sous le pull rose.

— Todor est là ?

— Oui.

Un chat se chauffait dans l'entrée à côté d'un poêle. Ils pénétrèrent dans une pièce minuscule encombrée de deux pianos ! Un homme d'une quarantaine d'années en col roulé avec des lunettes et l'air doux, les rejoignit.

— Todor, voici un ami, annonça Alois Kartner en présentant Malko. Todor Vaslec eut un sourire chaleureux qui s'effaça aussitôt.

— Vous avez fait attention ?

— Oui, oui, assura Alois, nous nous sommes garés beaucoup plus loin. Mon ami voudrait te demander un service.

— J'ai besoin d'un endroit sûr pour rencontrer quelqu'un, expliqua Malko. Je viens de l'Extérieur. Il me faudrait aussi un relais, pour des messages, pendant quelques jours. Je repars assez vite.

Silencieusement, la jeune femme revint, apportant un plateau avec une bouteille de vodka bulgare et des verres qu'elle remplit. Elle s'assit sur un tabouret, observant ses visiteurs de son regard clair.

Todor Vaslec semblait perdu dans des pensées insondables, caressant le chat. Visiblement pris dans un dilemme.

— Vous êtes sûr de la personne avec qui vous êtes en contact ? demanda-t-il. Ils sont très forts pour la provocation, vous savez c'est le meilleur moyen de repérer leurs ennemis.

Difficile d'avouer qu'il s'agissait d'un membre du K.G.B.

— Je m'en porte garant, se contenta de dire Malko.

Il avait un peu honte en pensant à son « assurance ». Personne ne chercherait à échanger quelqu'un comme Todor Vaslec en cas de coup dur. Ils attendirent dans le silence, rompu seulement par le ronronnement du chat. Finalement la réponse tomba des lèvres du Bulgare.

— Je veux vous aider, dit-il. Que dois-je faire ?

— Où peut-on vous laisser un message ? demanda Malko. Pas ici, bien entendu.

La jeune femme écoutait, l'air effrayé. Elle lança une phrase en bulgare que Malko comprit grâce à sa connaissance du russe.

— Tu es fou. Tu ne connais pas cet homme. Alois est gentil, mais c'est un vieil ivrogne... Tu n'as pas eu assez d'ennuis ?

— Je crois qu'il est sincère, répondit brièvement Todor. Peut-être qu'il pourrait nous aider à partir.

Malko ne broncha pas, attendant que le Bulgare s'adresse à lui en anglais.

— En ce moment, j'ai une commande d'un magasin d'État, dit-il. Je travaille tous les jours au musée des Icônes dans la crypte sous la cathédrale Alexandre-Nevski à copier certaines icônes. C'est un endroit fréquenté par les touristes et même certains Bulgares. Vous pouvez vous y rendre sans attirer l'attention. On peut déposer un papier sur mon chevalet, sans se faire remarquer.

C'était une bonne idée. Malko avala d'un coup sa vodka bulgare qui s'apparentait à l'alcool à brûler. L'œsophage à vif, il regretta son cognac Gaston de Lagrange. Il serra chaleureusement la main de son hôte et dit à voix basse :

— Je vais voir si je peux vous aider à quitter le pays, dans le cadre de cette opération. Mais n'ayez pas de faux espoirs, je ne peux encore rien vous promettre...

Une lueur avide passa dans les yeux du jeune peintre.

— Ce serait merveilleux, murmura-t-il. J'ai demandé une audience au général commandant la DS. Je voulais me rendre à l'étranger pour une exposition. Il m'a reçu trois secondes pour me dire qu'il ne me donnerait pas de passeport et qu'il n'avait pas à me dire pourquoi. Vous comprenez, je suis considéré comme un élément asocial. Mon père avait une usine avant la Libération.

— Bien sûr..., dit Malko, la gorge serrée.

— Mais je ne pourrais pas partir sans Sylvana, ma femme.

— Je comprends, dit Malko.

Ils se serrèrent longuement la main. Si ça continuait son camion allait devenir un autobus... Après la chaleur de l'isba, le vent lui parut encore plus glacial. Dans un petit garage attendant, il aperçut une vieille caravane. Alois Kartner s'ébroua.

— Vous avez de la chance, dit-il. Todor est un type sur qui on peut

compter, mais, je vous en supplie, ne le mettez pas dans la merde...

— J'essaierai, promit Malko.

Ils regagnèrent le centre-ville. À chaque croisement, des miliciens, rogommes et lents, engoncés dans des tenues kaki, réglaient la circulation à l'aide de petits disques rouges. Les gens se hâtaient dans un étrange silence. Aucune joie, aucune vie, en dépit des quelques illuminations de commande.

Aux croisements importants, les miliciens étaient abrités dans des miradors dominant la chaussée, bien au chaud. Malko, après avoir quitté Alois Kartner, remonta vers le Vitosha, au volant de sa Lada poussive. Il crut qu'elle n'arriverait jamais à grimper la grande côte.

Il dut parcourir tout l'hôtel avant de trouver Maya à la piscine jouxtant le bowling. Le corps à peine dissimulé par un deux-pièces doré, elle se bronzait à la lampe. Malko s'approcha, et lui glissa discrètement son passe :

— Je l'ai retrouvé !

Elle bondit sur ses pieds, rayonnante.

— Oh, thank you ! Thank you !

Il repartit, certain qu'elle ne risquait pas de rapporter l'incident aux mouchards de la DS. Quelques Arabes nostalgiques contemplaient les filles à travers la glace du snack-bar, avec des yeux d'envie. Malko décida d'explorer les alentours de la ville afin de trouver un coin tranquille où il pourrait effectuer le chargement de son camion, si tout se passait bien. Les dés étaient jetés et jusqu'au dîner du soir avec Samia Sidani, il n'avait rien à faire.

Leïla Galata allait-elle réussir à contacter le général soviétique et à lui laisser un message ?

* *

*

— C'est le meilleur chauffeur de notre compagnie, annonça fièrement Samia Sidani à la cantonade.

Malko sourit modestement. Son vis-à-vis, une jeune Bulgare que ses grosses lunettes carrées n'arrivaient pas à enlaidir le mangeait des yeux. Samia, à côté de Malko, était très sage dans une tunique blanche ras du cou, cependant ses yeux verts continuaient de fasciner Malko. Il lui avait demandé des nouvelles de son mari, mais elle avait été très évasive. Il rendit son sourire à la jeune Bulgare en face de lui, dont la poitrine dansait librement sous le chemisier de soie. Il se dégageait d'elle une sensualité animale. Elle était accompagnée de son père, un colonel de l'armée populaire et de sa mère, horrible matrone, véritable aspirateur à loukoums, qui n'avait pas ouvert la bouche, sauf pour manger.

Un pianiste s'évertuait à mettre un peu d'ambiance dans le grand restaurant panoramique du dix-neuvième étage aux boiseries sombres où on mangeait probablement les plus mauvaises frites du monde. Le service était d'une lenteur exaspérante, mais Malko s'en moquait. Son « rendez-vous » avec Leïla Galata ne pouvait avoir lieu que beaucoup plus tard. Il essaya de s'intéresser à la conversation. Samia lui adressa un sourire ravageur.

— Vous devriez venir me voir travailler au studio. En ce moment, je fabrique un Frankenstein avec du plastique, de fausses blessures : c'est un très beau garçon que je défigure...

De l'autre côté, le colonel commençait à expliquer qu'il prenait sa retraite prochainement et qu'il allait se lancer dans l'élevage des porcs pour arrondir ses 240 levas mensuels. Pour acheter une simple Lada, comme celle de Malko, il en fallait 7 000 ! Samia Sidani semblait au mieux avec le régime, ce qui n'avait rien d'étonnant étant donné les activités de son mari.

Le repas traînait en longueur. Lorsque le café arriva, ils étaient tous à moitié endormis. Samia paya, sortant une énorme liasse de levas, à la grande honte de Malko.

— Voulez-vous faire un tour au casino ? proposa-t-il.

Samia Sidani eut un sourire désolé.

— Mes amis n'ont pas le droit d'y aller. C'est interdit aux Bulgares. Une autre fois, peut-être. Téléphonez-moi demain. Je vous donnerai des nouvelles de Samir.

La Bulgare aux seins libres embrassa Malko sur les deux joues, une fois, puis deux, puis trois, la dernière pratiquement sur la bouche, sous l'œil horrifié de sa matrone de mère, qui vouait sûrement Malko, dans sa tête, au Goulag.

Il entra tout seul au casino. C'était bourré. Du bar, Alois Kartner, la trogne plus enluminée que jamais, une main posée sur la cuisse de Maya Klokotnika, l'apostropha :

— Vous avez bouffé là-bas ? Il y a de quoi faire dégueuler un rat. Venez-vous laver l'estomac.

Malko en était à sa seconde vodka lorsque Leïla Galata fit son apparition, éblouissante dans un fourreau rouge discret comme une voiture de pompiers, échancré dans le dos jusqu'à la naissance des reins, ses immenses yeux bleus encore allongés par le khôl, distante et altière. Deux hommes l'escortaient, mal habillés, gris, communs, mais avec des yeux vifs sans cesse en mouvement ; des flics de la DS. Ils ouvrirent une place à une table de roulette et l'un d'eux arracha littéralement une chaise à un des joueurs pour l'offrir à Leïla Galata.

Malko, qui tenait à ce que la Turquie soit sûre de sa présence, abandonna Alois, changea deux cents dollars, obtint des jetons à la table où se trouvait Leïla Galata et se mit à jouer, évitant de croiser le

regard de la jeune femme.

* *

*

— Le « 7 » annonça le croupier.

Il rafla tous les jetons du tapis, laissant ceux misés sur le bon numéro, lançant un œil noir à Malko. La pile de jetons devant lui augmentait sans arrêt. Derrière les chaises, une foule avide se pressait pour observer le jeu.

Les tables étaient littéralement assiégées. Malko jouait systématique le 7 en plein avec les chevaux et les carrés. Il devait s'occuper l'esprit. Le petit croupier adipeux réussit à lui faire sauter deux numéros gagnants par « inadvertance », mais il ne protesta même pas...

Un groupe de Libyens boutonneux vint s'installer près de lui, jetant les billets de cent dollars sur le tapis vert avec des exclamations excitées. Si le colonel Kadhafi avait pu les voir... Malko rangea ses jetons. Derrière Leïla Galata, les deux policiers se tenaient raides comme des piquets, indifférents au brouhaha. Sans bouger, sans parler, sans fumer. Des automates. Parfois, le regard de l'un d'eux balayait rapidement la salle, puis revenait se poser sur le dos nu de la Turque.

Malko gagnait sans arrêt, ce qui plongeait le petit croupier libanais dans une fureur noire et muette. Par contre, Leïla Galata jouait machinalement, au hasard, toujours des numéros pleins et touchait rarement. Occupé à placer ses mises, Malko faillit ne pas la voir se lever et murmurer quelque chose à l'oreille d'un de ses gardes du corps, qui s'assit à sa place, ses mains protégeant le tas de jetons, tandis que son camarade escortait Leïla.

Malko jubilait : la Turquie tenait sa promesse. Elle réapparut quelques minutes plus tard et se remit à jouer. Elle épuisa ses jetons en une demi-heure et, cette fois, lorsqu'elle se leva, les deux policiers lui emboîtèrent le pas. Malko suivit des yeux sa silhouette somptueuse, qui se balançait harmonieusement. Becik Galata avait décidément eu très bon goût. C'était aussi une belle ordure de l'avoir froidement abandonnée aux mains des Bulgares. Malko se jura de tout faire pour la tirer de là. Il aurait sûrement une place pour elle dans le Volvo.

Malko joua la moitié de ce qu'il possédait sur le 29. Le 29 sortit. Le croupier manqua s'étrangler. Le coup suivant c'est tout juste s'il ne plaça pas lui-même la boule dans le 00, le numéro du casino. Malko ramassa ses jetons et se leva. Aussitôt, deux Turcs debout derrière lui se précipitèrent, se disputant la chaise. Dans la bousculade, il sentit

nettement, à la ceinture de l'un d'eux, la crosse d'un pistolet qu'il ne semblait pas cacher. En changeant ses jetons, il revit l'Arabe au crâne rasé, en blouson de cuir, changeant lui aussi des liasses de billets.

En sortant, au lieu d'aller vers les ascenseurs, il bifurqua à gauche. Personne devant les toilettes. Il entra dans celles des dames. Les deux cabines étaient vides, les portes ouvertes. Il commença par la gauche. Aussitôt enfermé, il passa une lime à ongle entre la cuvette et le mur, extirpant un papier blanc plié en quatre. Il l'empocha, ressortit comme s'il s'était trompé et entra chez les hommes. Il déplia le papier. Il n'y avait qu'une ligne écrite en capitales :

« DEMAINE NEUF HEURES, PARC SVOBODATA, ARRÊT TRAM 14. »

Malko déchira le papier et tira la chasse. En attendant l'ascenseur, il avait du mal à garder son calme. Ainsi, contre toute attente, le contact était établi avec le général soviétique. Il lui avait fallu deux jours. Il lui en restait cinq ou six pour mettre au point l'exfiltration du général. Pourvu que ce ne soit pas un piège. C'était sûrement sa mission la plus audacieuse : venir chercher un général du K.G.B. au nez et à la barbe des Bulgares.

Rentré dans sa chambre, il inspecta les tiroirs de sa commode et sa valise : les cheveux qu'il avait mis en place avant son départ n'avaient pas bougé. Personne n'avait fouillé. Jusque-là, il avait fait un parcours sans faute. Rien dans la conduite de ce chauffeur, se délassant quelques jours au Vitosha, ne pouvait inquiéter la Dajavna Sigounost.

* *

*

Malko avait regardé l'emplacement du rendez-vous sur le plan de Sofia. Non loin de la maison de Todor Vaslec, à la périphérie de la ville.

Il soufflait une bise glaciale et il dut chauffer la clé de la Lada avec des allumettes pour pouvoir l'introduire dans la serrure gelée. Ensuite, le vieux diesel mit plusieurs minutes à tousser avant d'émettre une fumée noire et il put sortir du parking du Vitosha. La longue chenille jaune des trams bondés occupait le centre de l'avenue Vitosha descendant vers la ville et une longue queue s'allongeait devant la station de taxis au coin d'Anton-Ivanov et Georgi-Trajkore. Malko continua tout droit sur Anton-Ivanov où il y avait moins de circulation. Il devait tourner place Velcova-Zavera pour revenir vers la ville. Il stoppa un moment à un feu rouge, celui-ci passa au vert. Malko allait démarrer quand un coup de sifflet strident le fit sursauter.

Un milicien descendu du trottoir, uniforme gris, casquette blanche à bande rouge, le visage sévère, brandissait son disque rouge devant le capot de la Lada, lui faisant signe de se garer.

CHAPITRE VIII

Malko eut l'impression que son corps se vidait de son sang. Pendant une fraction de seconde, il eut la tentation d'appuyer sur l'accélérateur, d'écraser le milicien et de foncer. Ce qui était une folie. Grâce au numéro de sa voiture, on le retrouverait facilement et c'était la fin du voyage.

La gorge nouée par l'angoisse, il se gara, surveillant dans son rétro le milicien qui s'approchait. Il lui restait un quart d'heure à peine avant le rendez-vous avec le général Fedor Storamov. Il baissa la glace jusqu'à ce que l'uniforme gris fer s'y encadre. Lentement, le milicien pointa le doigt sur la ceinture de sécurité fixée au montant de la voiture.

— Remengn(18) ! fit-il d'une voix sévère.

De soulagement, Malko faillit lui éclater de rire au nez. Il se contenta d'un large sourire et commença à boucler sa ceinture. Mais le milicien ne se limita pas à ce geste de bonne volonté. Il tendit une main gantée de cuir.

— Dokumenti(19) !

Malko se garda bien de montrer sa connaissance du bulgare. Il tendit les papiers de la voiture que le milicien se mit à éplucher méticuleusement. Puis, avec une lenteur exaspérante, il tourna autour du véhicule, comme pour s'assurer qu'il avait bien quatre roues. Enfin, il rendit les papiers à Malko d'un air méprisant et lui fit signe de partir.

* *

*

Malko, encore sous le coup de l'émotion, gara sa voiture à l'entrée de Dragan-Cankov, la grande avenue qui s'enfonçait dans l'immense parc Swobodata, des bois clairsemés qui s'étendaient au sud-est jusqu'à l'ambassade d'U.R.S.S. Il se hâta dans le froid piquant pour gagner une allée coupant Kirie-Vidinski. Bizarrement des rails de tram desservant les lignes 9, 14 et 19 serpentaient dans le parc, avant de rejoindre Mihailowski. Une halte se trouvait au milieu de l'allée. Malko sentait le sol gelé craquer sous ses pas. Bien entendu, les bois étaient déserts et il apercevait dans le lointain, vers le sud, la haute tour de la télévision.

Curieux endroit pour un rendez-vous... Ce bois glacial était sinistre.

L'arrêt du tram était signalé par un poteau de bois surmonté d'un

panneau vert portant les numéros 9, 14 et 19. Il s'arrêta. Personne en vue. Pourquoi avoir placé un arrêt de tram à cet endroit bizarre ? L'été il y avait probablement plus de monde. Un bruit métallique troubla le silence. Un double tram arrivait en brinquebalant. Le « 9 ». Malko ne broncha pas et le tram passa devant lui, bourré à craquer. À l'intérieur personne ne sembla s'étonner de sa présence.

Cinq minutes s'écoulèrent. Il grelottait.

Soudain, il aperçut une silhouette qui courait dans le bois, parallèlement à l'allée venant du sud. Quand elle se rapprocha, Malko distingua un homme en survêtement bleu, coudes au corps, en plein jogging. L'inconnu venait vers lui. Malko maudit la C.I.A. de n'avoir pu lui donner une photo du général Fedor Storamov. Il était dans le noir complet, exposé à toutes les manipulations. Le jogger s'arrêta à côté de lui, en soufflant comme un bœuf. Un homme corpulent d'une soixantaine d'années. Son crâne ovoïde aux rares cheveux, était rosi par le froid, il portait un protège-oreilles qui lui donnaient l'air d'un Mickey, son visage ovale et mou se prolongeait par plusieurs mentons. Seuls ses yeux gris-bleu à l'éclat dur laissant pressentir sa personnalité. Il se pencha pour faire une traction, souffla encore, balaya Malko de son regard et demanda :

— Vasche im(20) ?

Malko avait la gorge serrée par l'émotion. C'était incroyable. Il avait en face de lui un général du K.G.B. prêt à désertier. Malko répondit aussitôt :

— Klavedik Frost. Vy Fedor Ivanovitch Storamov ?

Le Soviétique lui jeta un coup d'œil surpris, probablement étonné par sa connaissance du russe.

— Da. Ne restons pas ici, ce peut être dangereux. Où pouvons-nous aller ?

Malko n'avait pas prévu cette complication. Très loin en contrebas, à travers les arbres dépouillés de leurs feuilles, il pouvait deviner l'isba de Todor Vaslec. C'était leur seule possibilité.

— Rue Cerkowski, dit-il, numéro 18. Elle donne dans Dragan Cankov, un petit pavillon.

Sans un mot, le général soviétique souffla et repartit au petit trot. Même si on le surveillait à la jumelle, on n'avait pu voir qu'un sportif faisant une pause de quelques secondes. Malko se hâta vers la rue Cerkowski, coupant à travers bois. Il sauta le dernier talus, traversa et frappa à la porte de l'isba.

La tête blonde de la femme de Todor Vasbec s'encadra dans la porte.

— Todor n'est pas là, fit-elle, sèchement.

— Ça ne fait rien, dit Malko, j'aurais besoin d'entrer un moment. Quelqu'un doit me rejoindre ici...

Le visage de la jeune femme se rembrunit.

— Ce n'est pas possible, j'attends un ami qui n'est pas sûr.

C'était la tuile horrible. Malko se retourna, aperçut une silhouette qui se rapprochait entre les arbres clairsemés du parc Swobodata. Le général Storamov allait être là d'une seconde à l'autre. Devant l'expression de Malko, Sylvia Vaslec dit brusquement :

— Si c'est très urgent, vous pouvez aller dans la caravane au garage, je vous donne la clef.

— Très bien, dit Malko.

Elle disparut et revint avec un trousseau de clefs, le chat se frottant contre ses jambes. Brusquement, Malko eut envie de se reposer un moment dans cet intérieur douillet auprès de cette jolie femme au visage lumineux. Mais il prit la clef et redescendit les marches de bois.

Il était à peine entré dans la petite caravane que le général soviétique arriva au petit trot, le long du parc. Malko ressortit sur le trottoir pour que Fedor Storamov le voie. Celui-ci ne changea pas d'allure mais, devant le garage bifurqua brutalement et d'un seul élan, bondit dans la caravane. Malko referma tandis que le général Storamov se laissait tomber sur une banquette. L'endroit était minuscule et les deux hommes se touchaient presque. Le Russe ôta son protège-oreilles et frotta son crâne garni de quelques rares cheveux gris. En dépit de son visage empâté, il se dégageait de lui une étonnante impression d'énergie.

— Vous avez une cigarette ?

— Non, dit Malko, je ne fume pas.

Le Soviétique ouvrit la glissière de sa tenue de jogging, révélant une poitrine pleine de taches de rousseur et de poils gris. C'était une force de la nature. Ils s'observèrent quelques instants, puis le Soviétique attaqua le débat, en russe :

— Je sais qui vous êtes et vous savez qui je suis, alors ne perdons pas de temps. D'abord, je fais de la course tous les matins, dans cet endroit et je ne suis pas suivi, je l'ai vérifié. Peut-être qu'on me surveille à la jumelle, mais je ne crois pas. De toute façon, ici, nous sommes en contrebas. Le reste du temps, il ne faut jamais chercher à m'atteindre, sans mon autorisation.

— D'accord, dit Malko.

Il y eut un bruit de pas sur le trottoir, et avec une rapidité inattendue, le général Storamov fit jaillir un gros automatique noir de sa ceinture, un Tokarev. Les pas s'éloignèrent et il reposa l'arme sur la table.

— Vous êtes prêt à passer à l'Ouest ? demanda Malko.

— Oui.

— Vous savez les risques que cela représente ?

— Vous avez entendu parler du Serbski Institute, à Moscou, dans la

rue Kropotki ?

— Non.

— C'est un tort. Il y a une aile réservée aux gens qui ne pensent pas bien. On leur remet le cerveau en place avec des traitements chimiques. (Il eut un rire amer.) Quand ils sortent de là, c'est comme si leur cervelle avait bouilli. Ils sont très sages. Bien entendu, tout cela est « sovershenno sekretnue(21) ». (Ses yeux bleus plongèrent dans ceux de Malko.) Grâce à un « stukachi(22) » de mes amis, j'ai appris qu'il y a une « chambre » réservée pour moi au Serbski Institute...

Il parlait d'une voix calme, contrôlée. Malko sentait un formidable instinct vital derrière son masque de bouddha enrobé de graisse.

— Vous êtes réellement prêt, demanda Malko, à dire tout ce que vous savez sur l'affaire du pape ?

— Je travaille au Département V depuis douze ans, dit simplement le Soviétique. C'est moi qui ai formé la plupart des « boyewaya(23) ». J'ai beaucoup de choses à dire, et pas seulement sur le pape. Mais il faudra me croire : je n'ai jamais reçu d'ordre écrit. Place Dzerzhinski, ils se sont toujours méfiés un peu de nous.

« Vous vous souvenez de ce que la presse occidentale a surnommé le parapluie bulgare ? C'était une idée à moi. La ricine, le poison, venait de Tchécoslovaquie, la sphère de platine qui la contenait a été fabriquée dans nos laboratoires, à Kuchino, les Bulgares ont seulement fourni le parapluie...

— Tout cela est passionnant, en effet, dit Malko. Vos amis risquent de vous en vouloir beaucoup.

— Ils feront tout pour me tuer, fit simplement le général. Mais je n'ai que soixante-deux ans et j'aime encore la vie.

Leurs respirations avaient réchauffé l'atmosphère de la petite caravane et il y faisait un peu meilleur. Fedor Storamov remarqua soudain :

— Vous parlez très bien russe.

— Merci.

Le Soviétique regarda sa montre.

— Dépêchons-nous. Qu'avez-vous prévu pour mon départ ?

— Un camion plombé, dit Malko. Avec une trappe d'accès secrète. Nous repartons par la frontière turque, en convoi avec d'autres camions.

— Qui conduira ?

— Moi. Je l'ai amené.

— Dobre(24), approuva le général. Je ne pars pas seul. Un Bulgare vient avec moi.

Malko s'en doutait, mais demanda quand même :

— Pourquoi ?

— Parce que sinon, il me dénonce. Il est dans la même situation

que moi. En ce moment, nous organisons la liquidation de tous ceux qui savent quelque chose. Il a son billet sur l'Aeroflot destination Moscou pour samedi prochain. Je sais qu'il ne prendra pas l'avion, il préférera me dénoncer, pour tenter de sauver sa peau. (Il soupira.) C'est idiot, ils le liquideront quand même, mais on ne peut pas raisonner avec quelqu'un qui a peur, sauf s'il est très intelligent. Quand partons-nous ?

— Je ne peux pas vous donner encore la date exacte. Dans moins de six jours.

— Il ne faut pas que cela dure plus. Tous les matins je passerai devant l'arrêt du tram, vers la même heure, mais il nous faut un dispositif de secours, un tainik(25).

— J'en ai un, dit Malko. Sous la cathédrale Alexandre-Nevski, il y a le musée des Icônes. Un peintre y travaille toute la journée. Vous pouvez lui laisser un message pour Klaus.

Le général Storamov fronça les sourcils, comme s'il réfléchissait, caressant machinalement la crosse de son Tokarev. Puis il dit brusquement :

— Je crois que je vous connais. Vous n'êtes pas le prince Malko Linge ?

C'eût été ridicule de nier. Malko avait la sensation de se sentir tout nu, en face de cet homme qui avait sûrement été un de ses plus redoutables adversaires.

— C'est exact, dit-il.

Fedor Storamov eut un sourire froid.

— Les gens pour qui vous travaillez prennent de gros risques... pour vous. Même avec une bonne couverture.

Malko ne put s'empêcher de dire :

— Ils m'ont pris une « assurance ».

Quand il eut expliqué au général soviétique le principe de son « assurance-vie », Fedor Storamov secoua la tête :

— Vos chefs font une grosse erreur, ils ne nous connaissent pas bien.

— Quelle erreur ?

— Jamais ils ne vous échangeraient contre ce colonel. Chez nous, un défecteur n'a plus aucune valeur, une fois qu'il est passé de l'autre côté. Tôt ou tard, nous finirons par le punir. Quant à ses révélations, il suffit d'en faire passer un faux qui dira le contraire... Le doute n'est jamais complètement levé et, dans nos métiers, il ne faut pas avoir des doutes.

Malko sentit une coulée glaciale s'infiltrer le long de sa colonne vertébrale. Donc, si le général disait vrai, il travaillait sans filet. Premier accroc dans le plan mirifique d'Allan Margdof. Le général soviétique dit d'une voix douce :

— Il faut s'habituer à la peur. Moi aussi, quelquefois, je me réveille la nuit et j'écoute battre mon cœur. Alors je mets de la musique et je rêve. Ma peur s'en va avec le jour. Vous jouez du piano ?

— Non.

— Vous devriez.

Il se leva, replaça son pistolet dans un étui invisible sous sa tenue et referma son blouson. Son visage couperosé, tremblait comme de la gélatine, mais sa poignée de main était pleine de vigueur.

Il ouvrit la porte et sauta hors de la caravane. Malko le regarda s'éloigner à travers le plexiglas du hublot. Partagé entre plusieurs sentiments. D'abord la joie d'avoir réussi un contact presque impossible. Puis une sorte de crainte superstitieuse lui soufflant que c'était trop facile, qu'il allait se passer quelque chose. Une angoisse diffuse lui serrait la poitrine.

Il quitta à son tour la caravane et se dirigea vers le perron de bois ; Sylvana Vaslec lui ouvrit, l'air inquiet.

— Ça s'est bien passé ?

— Très bien.

— Vous voulez un thé ou une vodka ?

— Avec plaisir.

Il entra dans l'isba et, aussitôt, le chat se frotta contre ses jambes.

* *

*

Sylvana observait Malko, assise sur un pouf très bas. Ses grands yeux bleus lumineux étaient pleins de tristesse. Au bout d'un moment, elle dit à voix basse :

— Ne faites pas de mal à Todor, il est très vulnérable. Je ne sais pas le but de votre présence à Sofia, mais je sens que c'est dangereux. Notre vie est difficile, mais on s'en sort, il ne faudrait pas que tout cela soit balayé. Nous avons déjà tellement souffert. En septembre 45, les communistes ont fusillé toute ma famille, y compris mon frère qui avait onze ans. En trois jours, il y a eu dix mille morts. Pour faire place nette aux Soviétiques. Depuis, bien sûr, il n'y a jamais eu de contestation. Les Bulgares, d'ailleurs, aiment les Russes. Ceux qui ne les aimaient pas, ont été liquidés.

Malko avait la gorge nouée, au rappel de ce passé qui le touchait de près.

— Je vous jure que je fais très attention, dit-il, et que je tenterai tout pour vous faire sortir.

— Oh, ce serait merveilleux, mais nous n'en demandons pas tant, fit la jeune femme d'un ton résigné.

Malko se sentait maintenant des ailes. Ce court moment avait

chassé sa crise d'angoisse. Il embrassa Sylvana sur les deux joues et regagna sa voiture à grands pas. Décidé à emmener tout le monde. Le général, le Bulgare qui risquait de le dénoncer, Emil Borovo, Leïla Galata et les Vaslec. Il était encore euphorique lorsque le concierge du Vitosha lui tendit un message avec sa clef. Samia Sidani avait appelé. Elle demandait qu'il la rappelle.

Il se dirigea vers une des cabines du hall. Elle ne fonctionnait pas. Il fallait remonter dans sa chambre. Pourvu que ce ne soit pas une mauvaise nouvelle.

CHAPITRE IX

Malko dut s'y reprendre à trois fois avant d'obtenir le numéro de Samia Sidani. La voix exubérante de la jeune femme le calma immédiatement.

— Je voulais vous inviter à prendre le thé, annonça-t-elle. J'ai une surprise pour vous.

— Bonne ?

Elle rit.

— J'espère. Vous pouvez venir ? Vous trouverez le chemin ?

— Je crois bien, dit Malko. À tout de suite.

L'avenue Balgaria, imposante avec ses deux voies désertes, semblait étrangement déplacée, après le magma du centre. Il est vrai qu'elle menait à la Résidence du Secrétaire Général du Parti communiste bulgare. Tout autour, ce n'était que villas somptueuses, entourées de grands jardins. Malko retrouva facilement le gros chalet des Sidani. Une Volga noire équipée du téléphone était garée à côté de la Mercedes grise. À qui pouvait-elle appartenir ?

Samia lui ouvrit la porte avant même qu'il ait sonné. Il entra dans le living-room et s'arrêta net. Vassilia, la fille du colonel, était installée sur le grand canapé. Ses seins gonflés tremblaient sous un chemisier tendu jusqu'à la transparence. Une minijupe de cuir noir découvrant la moitié de ses cuisses. Elle leva la tête avec un sourire humide. Ses yeux étaient dissimulés derrière de grosses lunettes noires.

— Vassilia avait envie de vous revoir, expliqua Samia d'une voix espiègle. Malheureusement, elle ne parle que le bulgare. J'espère que vous vous comprendrez quand même. Excusez-moi, je dois me préparer pour sortir.

Elle s'éclipsa dans le dressing-room voisin où Malko l'entendit s'affairer. Vassilia ôta ses lunettes et le fixa. Ses seins lourds semblaient tirer son buste en avant, vers lui. Il vint s'asseoir en face d'elle, et ils s'observèrent en silence quelques instants. Malko pouvait voir dans ses yeux qu'elle savait ce qui allait arriver et qu'elle l'avait voulu. D'un geste très doux, elle plaqua ses mains contre les tempes de Malko, attirant sa tête vers elle. Ses lèvres s'étaient entrouvertes. Une langue pointue darda entre ses dents, mais elle ne l'embrassa pas tout de suite, savourant pleinement cet instant.

Puis, elle se déchaîna d'un coup, goulûment, à pleine bouche, ondulante, avançant son corps impérieusement, comme si elle voulait s'incruster à lui. Le bruit de leurs respirations devait parfaitement s'entendre du dressing-room où Samia Sidani ne semblait guère s'inquiéter de leur sort. Les bras verrouillés autour du cou de Malko,

Vassilia maintenant sa bouche contre la sienne. Puis, avec précaution, elle avança la main s'insinuant entre leurs deux corps, le caressant maladroitement, fougueusement, le tordant avec passion, le dénudant ensuite pour le serrer comme le cou d'un poulet qu'on veut étrangler. Malko n'en revenait pas de cette violence muette. Samia chantonait dans le dressing. Elle cria, avec une pointe d'ironie :

— Vous ne vous ennuyez pas ?

Malko n'en pouvait plus. Soudain, la bouche de Vassilia se détacha de la sienne, glissa et l'emprisonna doucement, avec une maladresse touchante, agitant la tête avec ardeur. Malko se sentit défaillir. Il y eut un bruit de hauts talons claquant sur le dallage et Vassilia se redressa brusquement, écarlate, ébouriffée, se collant contre Malko pour dissimuler l'objet de sa fougue. Samia leur jeta un coup d'œil amusé et complice.

— À tout à l'heure. Je vais à l'entrepôt. Samir doit téléphoner là-bas.

— À qui est la Volga noire ? demanda Malko.

— À son père le colonel, fit Samia en fermant la porte.

Vassilia, en un clin d'œil, se dépouilla comme un lapin, ne gardant qu'un soutien-gorge d'une blancheur de nacre. Le soutien-gorge sembla sauter sous la pression de ses seins. Elle avait un corps enveloppé, sain, avec cette extraordinaire poitrine, lourde, pleine, ferme comme elle peut l'être à vingt ans. La jeune Bulgare se mit à la frotter lentement, d'abord contre le ventre de Malko, puis plus bas, en un contact électrique soyeux et tiède. Puis, Vassilia reprit ce qu'elle avait interrompu à cause de Samia, presque timidement. Quand les mains de Malko s'égarèrent sur les mamelons roses, elle bredouilla :

— Da ! Da ! Dobre ! Dobre !

Il continua, de plus en plus fort et vit son regard chavirer : elle se contorsionnait avec des à-coups d'épileptique, jusqu'à ce qu'elle attire Malko sur elle. D'une seule plongée, tant elle était onctueuse, il la cloua aux coussins. Vassilia reprit sa bouche, grogna, prononça des mots incompréhensibles, secoua sa tête à gauche, à droite, râla.

Malko, lorsqu'il s'immobilisa, foudroyé, ignorait combien de temps s'était écoulé. Ils demeurèrent enlacés. Puis, peu à peu, Vassilia recommença à vivre, insatiable, rampant sur lui, à la façon d'une tortue sur le sable d'une plage. Avec patience, elle entreprit de le ranimer, l'enserrant entre ses seins magnifiques, jusqu'à ce que, sans un mot, elle se tourne, lui offrant sa croupe incendiaire, en un appel muet. Cambrée comme une chatte, elle le reçut, les doigts crispés dans la soie des coussins et cria, quand Malko lui prit les seins à pleines mains, à lui faire mal, tandis qu'il la maintenait sous lui, à grands coups de reins.

Ils avaient à peine terminé ce second round, lorsqu'il entendit un

bruit de voiture dans le jardin.

Vassilia sauta sur ses vêtements, s'enfuit dans le dressing, et s'y enferma. Malko était encore dans une tenue moins que décente lorsque Samia fit son entrée. Il lut tout de suite la contrariété dans ses yeux verts. Il s'imagina tout d'abord qu'il s'agissait de son intermède avec Vassilia, pourtant favorisé par son hôtesse. Puis, la jeune Bulgare jeta son sac dans un fauteuil et annonça :

— Klaus, il y a un problème.

Instantanément, Malko sentit son sang se figer dans ses veines. Il réussit quand même à demander d'une voix calme :

— Que se passe-t-il ?

— J'ai eu Samir, dit-elle. Votre camion a eu un accident près de Izmir. Il est inutilisable.

* *

*

Malko acheva machinalement de boutonner sa chemise, évaluant les conséquences de ce que venait de dire la jeune femme. Plus de camion, cela signifiait, plus aucun moyen de faire sortir de Bulgarie le général Fedor Storamov. Sans parler des autres.

— On ne peut pas faire venir un autre camion ? demanda-t-il.

Elle s'assit en face de lui, alluma une cigarette et souffla pensivement la fumée.

— Non. Ils ont tous leur chauffeur attitré.

— Que va-t-il se passer, alors ?

— Les Bulgares vont vous donner un billet d'avion pour repartir à Zurich ou à Vienne.

— Quand ?

— Je ne sais pas, ils ne sont pas encore prévenus officiellement. Samir m'a dit de vous parler d'abord.

— Ils ne vous ont pas écoutés ?

— Nous parlions arabe.

— Quand revient-il ?

— Je ne sais pas, il est en Turquie, retenu par cette affaire.

Le cerveau de Malko tourna à vide, répétant « pas de camion, pas de camion ». Il entendit comme dans un rêve la voix de Samia Sidani interroger :

— C'est grave ?

— Très.

La porte du dressing s'ouvrit sur Vassilia, un peu moins rouge, les seins plus volumineux que jamais, le regard dissimulé derrière ses lunettes carrées. Elle adressa un petit signe tendre à Malko, embrassa Samia et sortit. Ils entendirent la Volga démarrer. Curieux intermède.

Samia regardait Malko.

— Est-ce que je peux vous aider ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Il faut que je fasse le point.

— Que faites-vous ici, exactement ? ajouta-t-elle. Vous pouvez me faire confiance.

Malko lui sourit gentiment.

— Non, justement, je ne peux pas vous faire confiance. Je ne peux faire confiance à personne. Mais je vous demanderai peut-être quelque chose. Pour l'instant la seule façon de m'aider, c'est de ne rien dire aux Bulgares, que je puisse rester au Vitosha.

— D'accord.

Il lui baisa la main et elle l'accompagna sur le perron.

Il dévala comme un fou l'avenue Bulgaria. Remuant dans sa tête les éléments de la situation. Il avait moins de cinq jours pour trouver une solution de rechange. Sinon, le général Fedor Storamov se retrouverait à l'Institut Serbski de Moscou pour un lavage de cerveau définitif.

CHAPITRE X

Kurt Morell fit pénétrer Malko dans la pièce du chiffre dont il était responsable à l'ambassade de la République Fédérale allemande et referma la porte derrière lui, enclenchant le signal rouge indiquant une transmission en cours. À part les appareils radio, télex, codeurs et deux armoires métalliques, la petite pièce sans fenêtre ne comportait qu'une table en bois et deux chaises. L'Allemand en avança une pour Malko et s'assit en face de lui.

— Si vous venez me voir, commença-t-il, c'est qu'il y a un pépin.

— Exact, fit Malko. Un gros pépin.

Tout le temps de son récit, Kurt Morell l'écouta en passant parfois machinalement la main dans ses cheveux. Bien que bavarois, il ressemblait à un méridional avec sa lourde crinière noire et son air bon vivant.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-il lorsque Malko eut terminé.

— Il me faudrait trois passeports turcs avec des cachets d'entrée en Bulgarie, en blanc, prêts à être remplis. Moi, je repartirai avec le mien.

Kurt Morell le fixait, visiblement soucieux.

— Le général Storamov ne doit pas passer inaperçu...

— J'ai une idée pour résoudre ce problème, fit Malko. Si tout va bien, quand pourrais-je avoir les passeports ?

— La valise diplomatique arrive après-demain. Je vais envoyer un télex tout de suite à Pullach(26). J'espère qu'ils se remueront. Mais faites très attention. Vous n'avez pas été suivi ?

Contrairement à la plupart des ambassades qui se trouvaient autour de la rue Obiriste, celle d'Allemagne Fédérale était au diable, dans la rue Anri-Barbjus, près de l'avenue Lénine.

— Je suis venu à pied depuis l'avenue Lénine.

— Bien, je dois vous quitter, j'ai des télex à expédier.

Dans l'entrée de l'ambassade, Kurt Morell s'arrêta soudain près d'une fenêtre. Une Lada noire était garée juste sous les fenêtres de l'ambassade, avec deux civils à l'intérieur. L'un d'eux tenait sur ses genoux une grosse boîte en métal gris.

— Vous voyez, expliqua Morell, ce sont des gens de la DS. Ils savent que ce matin, notre ambassadeur reçoit son collègue américain. Alors, ils sont venus avec un micro directionnel volant. Ils ne se gênent pas. Chez moi, j'ai repéré et neutralisé dix-huit micros depuis mon arrivée. Ce sont des maniaques des écoutes.

Encourageant... Malko descendit le perron de l'ambassade avec un petit pincement de cœur et s'éloigna, tournant le dos à la voiture espion.

Il avait encore beaucoup à faire. Même avec un passeport, le général soviétique ne pouvait pas sortir de Bulgarie sous son apparence habituelle.

* *

*

Il fallut à Malko presque une heure pour retraverser toute la banlieue de Sofia et gagner la maison de Samia Sidani. Moins que jamais, il voulait se servir du téléphone. Même s'il devait faire un voyage pour rien.

L'aide de Kurt Morell et du B.N.D. lui offrait une faible chance de sauver sa mission, à condition de résoudre certains problèmes... La Mercedes grise était là. Malko se trouva face à une Samia Sidani au regard moqueur qui le fit entrer dans le living-room et l'installa sur les coussins où il avait pris Vassilia un peu plus tôt dans l'après-midi.

— Je crains que votre visite ne soit intéressée, dit la jeune femme.

Malko plongea ses yeux dorés dans les siens, irrité par cette hypocrisie.

— Votre surprise en était vraiment une, fit-il remarquer.

Samia eut un haussement d'épaules amusé.

— Ces jeunes filles sont d'une impatience ! Vassilia est une bonne copine, je ne pouvais pas lui refuser un caprice. Je crois qu'elle a eu un gros coup de cœur pour vous.

Il aurait mieux valu parler d'un coup de muqueuses, mais Malko ne releva pas.

— Je ne le regrette pas, répliqua-t-il. Je voudrais vous poser une question. Vous m'avez dit que vous étiez maquilleuse. Pourriez-vous transformer totalement quelqu'un ?

Elle rit.

— En quoi ?

— Je ne veux pas créer un monstre, mais modifier l'apparence physique de quelqu'un de façon à le rendre méconnaissable.

Elle lui jeta un regard curieux.

— Un homme ou une femme ?

— Un homme. Combien de temps faudrait-il ?

— Cela dépend de ce que vous voulez. Une transformation complète avec une perruque, et des ajouts de plastique sur le visage prend plusieurs heures. Il me faudrait la photo de la personne, que je puisse étudier les modifications. Ensuite, il y a des éléments à préparer d'avance. Il faut bien compter une semaine, surtout si je dois le faire chez moi, car je suis obligée d'utiliser certains produits qui ne se trouvent qu'au studio.

— Il faudrait le faire plus vite. Cette transformation tiendra le coup

combien de temps ?

— Par temps froid, comme en ce moment, toute une journée.

— Et, vraiment, on est méconnaissable ?

Samia sourit fièrement.

— Je peux faire des miracles. J'ai eu un prix au Canada...

— Eh bien, je crois que vous allez être obligée d'en faire, dit Malko, je ne peux pas avoir de photo de cette personne, mais je vais vous la décrire.

— Attendez, dit Samia, je vais faire un croquis, pendant que vous parlez.

Elle disparut et revint avec un grand cahier à dessin. Malko lui décrivit Fedor Storamov le plus minutieusement possible. Au fur et à mesure, elle croquait, gommait, recommençait. Finalement, elle tendit son œuvre à Malko.

— C'est ça ?

— Stupéfiant !

Malko n'en revenait pas : il avait devant lui un portrait du Soviétique.

— Cela vous suffit ? demanda-t-il. C'est exactement ça. Il a la peau couperosée, le teint presque rose, des taches de rousseur.

— Je vais me mettre au travail dans ma tête, dit-elle. Demain, je vous dirai ce que je peux faire. Maintenant, je dois aller au studio.

Elle le raccompagna. Soudain, sur le pas de la porte, sa bouche s'avança vers lui et elle l'embrassa longuement, violemment, son corps rivé au sien. Puis, elle recula avec un sourire trouble.

— Cette petite salope m'a excitée, fit-elle à voix basse.

* *

*

La voix pâteuse, Alois Kartner, appuyé au bar du casino, énumérait les diverses techniques des putes du Vitosha qu'il semblait avoir toutes essayées. Malko, l'esprit ailleurs, ne l'écoutait guère, comptant les heures. Cherchant à savoir comment allait réagir le B.N.D. Il était entièrement entre les mains de Kurt Morell. Le brouhaha des joueurs le berçait, l'anesthésiait encore plus que le ronron du gros Autrichien.

À l'habitude, les tables de roulette étaient assiégées. Soudain, il aperçut Leïla Galata, en robe verte, escortée de ses deux malédictions. Il y avait tellement de monde aux deux premières tables qu'elle se dirigea vers la troisième, au fond, passant pour cela devant le bar. Les deux agents de la D.S. la précédaient, pour lui obtenir une place. Elle tourna la tête vers le bar, vit Malko et lui adressa un sourire bref, chaleureux, confiant.

Il en fut malade ! Si elle savait. Déjà, on l'installait et il ne voyait

plus que son dos. Alors Kartner lui tapa sur les omoplates.

— Ça n'a pas l'air d'aller. Vous devriez vous offrir un petit cataplasme de peau de vingt ans. Il n'y a rien de meilleur.

Il était carrément obsédé.

— Je crois que je vais me coucher, fit Malko.

Ils avaient dîné ensemble, mais Malko était trop angoissé pour supporter longtemps la compagnie du gros Autrichien. Redescendu dans sa chambre, il lui fut impossible de s'endormir. Il ne serait tranquilisé qu'avec l'arrivée des trois passeports. Le lendemain, sa première visite serait pour Kurt Morell.

* *

*

Comme la veille, Kurt Morell ferma soigneusement la porte derrière lui avant d'affronter le regard de Malko. Ce dernier avait exécuté un parcours compliqué afin de semer une filature éventuelle.

— Les nouvelles ne sont pas bonnes, annonça d'emblée l'Allemand. Ils ne veulent envoyer qu'un seul passeport.

— Pourquoi ?

— Ils n'ont pas donné d'explication. Vous les connaissez, à Pullach.

C'était la catastrophe. Le Bavarois tapotait nerveusement sur la table en bois. Désolé. Évidemment, au départ il n'était question que du général soviétique. Le temps de remuer le B.N.D. via la C.I.A., alors que les communications étaient délicates, ce serait trop tard.

— Envoyez un second télex, réclama Malko sans grand espoir. Il m'en faut au moins un autre.

Adieu Leïla Galata. Sans parler de Todor et Sylvana Vaslec. Il n'osait pas penser à la jeune Turquie. Comment l'abandonner au Vitosha, sachant le sort qui l'attendait ? L'Allemand le contemplait en silence.

— Vous avez trouvé un moyen pour compléter le passeport ?

— Je crois. Quand l'aurons-nous ?

— Demain. Par la valise diplomatique. Il est vierge, il suffit d'ajouter une photo, le nom et les cachets. L'antenne des Services turcs à Bonn a collaboré. J'ai tout ce qu'il faut ici. Y compris des tampons d'entrée en Bulgarie. Cela peut se faire sans problème. D'autant que le passeport sera vrai... Ils peuvent vérifier le numéro. Dès que j'aurai le nom que vous y mettez, je le communique à Bonn et il passe dans l'ordinateur.

— Bien, dit Malko, j'aurai besoin d'une arme.

Il n'avait pas amené son pistolet extra-plat à cause des fouilles possibles.

— Je peux vous donner ça, dit Kurt Morell. Maintenant si vous

voulez, mais l'arme se trouve chez moi. Vous avez un moment ?

Ils descendirent le perron de l'ambassade. Les voitures des diplomates étaient garées dans la cour de l'ambassade. Kurt Morell s'approcha d'une BMW grise garée devant une Mercedes 500 SL et jura :

— Zut ! L'ambassadeur me bloque et son chauffeur est sorti. On peut prendre la vôtre ?

— Pas de problème, dit Malko, je suis sur le trottoir.

Il fit demi-tour. Kurt Morell le guidait. Ils traversèrent l'avenue Lénine continuant vers le sud dans une zone en construction, coupée de terrains vagues et d'entrepôts, rejoignant enfin l'une des grandes voies filant vers le sud-est, Zeljo Vojvoda.

— Ralentissez, c'est un peu plus loin, à droite, fit Kurt Morell.

En contrebas de l'avenue se trouvait une vaste zone où se dressaient quelques tours d'habitation. Concentré sur l'embranchement à ne pas manquer, Malko ne vit pas surgir d'un entrepôt un camion qui lui coupa la route. Il écrasa le frein et le klaxon, tandis que l'énorme engin, un Molotova, passait à quelques centimètres de sa calandre. Son réflexe instantané les sauva. L'engin disparut dans un grondement de moteur, sans même ralentir. Malko échangea un regard avec Morell. L'Allemand avait pâli.

— Le con ! fit-il. Il a failli nous réduire en bouillie...

Troublé, il repartit, tourna enfin, doublant une longue file de voitures qui faisaient la queue devant un poste d'essence. Et si c'était une tentative d'élimination ? De nouveau, il voulut klaxonner pour avertir une voiture qui surgissait de la station-service, mais aucun son ne sortit. Kurt Morell fronça les sourcils.

— Tiens, votre klaxon ne marche pas...

— Il marchait tout à l'heure. Ce doit être un court-circuit.

Trois grandes tours réservées aux diplomates s'élevaient de part et d'autre de l'avenue dans un cloaque d'isbas et de terrains vagues. Kurt Morell guida Malko jusqu'à une des tours. En face du building gisait une Mercedes rouge dépiautée de tous ses accessoires, les quatre roues à plat.

— Regardez, fit Morell, dès qu'on laisse sa voiture dehors longtemps, et qu'on n'a pas une « bonne » plaque.

— Qu'est-ce que c'est une bonne plaque ?

— Les diplomates étrangers ont trois séries de numéros : 0 à 1 000 pour les Occidentaux, 1 000 à 2 000 les pays du tiers monde, et 2 000 à 3 000 pour les pays socialistes. Ceux-là on ne touche jamais à leur voiture.

Le malheureux propriétaire de la Mercedes avait 1548...

Ils montèrent jusqu'au seizième étage. C'était sinistre et il pleuvait dans l'ascenseur, des infiltrations venues on ne sait d'où. Au rez-de-

chaussée, une gardienne leur avait jeté un regard méfiant. L'œil de la Milice. L'appartement de Kurt Morell, petit et clair, donnait sur la tour TV. Près de l'entrée, un empilement impressionnant d'amplificateurs, de tuners, de lecteurs de cassettes, plus un magnétoscope Akai, occupaient tout un pan de mur. Kurt Morell était visiblement un dingue de hi-fi.

— Regardez, fit-il fièrement, j'ai pris ce qu'il y a de mieux chez Akai. Ampli AMV 141, platine APQ 310, tuner ATS 210 lecteur de cassettes GXS 31...

Il était comme un enfant devant ses jouets chromés.

Il disparut dans la pièce voisine et Malko l'entendit jurer. Il revint, s'essuyant le visage avec une serviette.

— Venez voir !

Malko le suivit jusqu'à la salle de bains. Un mince jet d'eau, comme une douche anémique, filtrait du plafond !

— Ça fait huit jours que je demande un plombier, dit-il. Dès que j'ouvre un robinet, je suis arrosé. C'est la plomberie « socialiste ».

Il sortit de son bureau un Walther P 38 auquel était attaché un chargeur de rechange et le tendit à Malko.

— Les numéros ont été brûlés à l'acide. Intraçable. J'espère que vous n'en aurez pas besoin. Si vous revenez me voir, parlez allemand à la milicienne, en bas. Tous les Bulgares qui entrent dans cet immeuble doivent inscrire leur nom sur un registre. Chaque semaine, le registre est porté à la Milice.

Malko empocha l'arme. Kurt Morell sortit de son fatras hi-fi une trousse noire et dit en souriant :

— Je voudrais vérifier quelque chose dans votre voiture.

Ils redescendirent et dans la Lada de Malko, l'Allemand ouvrit sa trousse. Elle contenait différents instruments de contrôle électronique et des outils. Il activa un de ses instruments et aussitôt, un léger sifflement se fit entendre.

— Tiens ! Tiens ! fit-il.

D'un coup de tournevis, il fit sauter la calotte d'ébonite au centre du volant, découvrant un enchevêtrement de fils électriques. Il se mit à trifouiller dedans. Trente secondes plus tard, il exhuma un petit cube relié à un fil multicolore.

— Voilà votre court-circuit ! Un micro mal branché. Ils travaillent comme des cochons.

Il tira d'un coup sec et le micro s'arracha. Il remit les fils en place puis la calotte d'ébonite. Cette fois, le klaxon marcha... Malko était atterré. Dans la voiture qu'il avait louée ! Il chercha à se souvenir s'il y avait tenu des conversations compromettantes, mais son cerveau refusait de fonctionner. L'Allemand l'observait presque avec amusement.

— C'est de la routine ! La moitié des voitures que Balkan loue sont équipées ainsi. Prenez plutôt un Budget. À moins qu'on vous l'ait rajouté hier au parking de l'hôtel. J'ai pu le localiser parce qu'il était relié à la batterie, enregistrant même quand le moteur ne tournait pas, mais méfiez-vous, il peut y en avoir d'autres, activés par le moteur, et il est impossible de démonter toute la voiture.

— Vous ne pensez pas que je suis visé ?

— Pas obligatoirement. En tout cas, soyez prudent. J'irai récupérer votre passeport demain. Venez à l'ambassade en fin de journée.

Il ne restait plus qu'à annoncer la bonne nouvelle au général soviétique, et à changer de voiture. Revenu à l'hôtel il obtint de Budget une Lada neuve pour le même prix que son épave. Presque garantie sans micros.

* *

*

Deux trams 14 étaient déjà passés dans leur bruit de ferraille habituel et Malko commençait à désespérer lorsqu'il vit surgir une silhouette entre les arbres dénudés. Le général Fedor Storamov en train de faire son jogging. Le Soviétique courait parallèlement à la voie du tram. Il modifia sa course, de façon à passer tout près de Malko.

Il ralentit progressivement, fit quelques mouvements respiratoires, puis s'arrêta comme pour une pause bien méritée. Le froid remplissait ses yeux de larmes.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Un problème, dit Malko.

Rapidement, il expliqua la modification et son idée. Impassible, respirant profondément, le général écoutait, comme si cela ne l'avait pas concerné.

— C'est beaucoup plus dangereux, remarqua-t-il.

Malko demeura silencieux. Difficile de soutenir le contraire. Mais c'était ça ou rien.

Le général fit encore quelques mouvements d'assouplissement, surveillant du coin de l'œil un tram qui arrivait. Malko demanda :

— Que faisons-nous pour votre... ami ?

La voix du Soviétique claqua comme un coup de fouet.

— Rien. Surtout rien. Il faut qu'il croie jusqu'à la dernière seconde qu'il part aussi. Dépêchez-vous de mettre au point votre plan de secours.

Il redémarra sans même dire au revoir. Malko redescendit lentement vers sa voiture. Il se moquait du policier bulgare, mais qu'allait-il faire pour Leïla Galata ? Il ne pouvait pas l'abandonner à la

vengeance des Bulgares. Pourtant, il ne voyait pas d'autre solution. À la rigueur, le BND lui donnerait un second passeport, pas un troisième.

* *

*

La voix avinée et chaleureuse d'Alois Kartner éclata dans le récepteur :

— Je suis là, venez boire un verre.

Malko avait passé la journée à tourner en rond au Vitosha, puis à se promener en ville, pour revenir regarder la télévision bulgare. Le hall était envahi par des meutes de Grecs skieurs, bruyants et laids et cela avait accentué sa déprime. Il n'osait pas recontacter Samia Sidani, pour ne pas risquer d'attirer l'attention. Il fallait tuer le temps. S'abrutir. Surtout, garder un profil bas... Malgré son ennui, il faillit refuser l'invitation d'Alois. Le gros Autrichien était supportable seulement à petites doses.

— Allez, venez, insista Alois Kartner, vous ne le regretterez pas.

Derrière son ton enjoué, Malko eut l'impression de saisir un appel pressant.

— OK, je viens.

— Au bar du rez-de-chaussée, fit Alois Kartner. On peut y flirter tranquille.

De fait, le bar aux murs recouverts de boiseries presque noires, était si sombre que Malko eut du mal à repérer Alois Kartner. Il était seul, devant son inévitable « sirop d'Écosse ». Pas la moindre pute. Donc c'était un rendez-vous d'affaires.

— J'ai un message, annonça-t-il tout de suite. Todor Vaslec est passé à l'agence. Quelqu'un lui a remis un mot pour vous. On vous attend ce soir à huit heures, rue Baço Kiro, au numéro 27.

— Où est cette rue ?

— Dans le centre.

— Il n'y a pas d'autre précision ? Pas d'étage, de nom ?

— Rien.

— Qui était l'homme qui a déposé le message ?

— Il l'a à peine vu. La cinquantaine, brun, costaud, un visage banal. Il n'a pas dit un mot.

La seule personne qui connaissait ce relais était le général Storamov. Mais Malko l'avait vu le matin même et c'est lui qui devait le recontacter. Donc, il avait mis quelqu'un dans la confidence.

Malko n'aimait pas cela du tout. Il bénit le Walther P 38. Alois Kartner l'observait.

— Vous voulez que je vienne avec vous ?

— Non, merci, dit Malko. Je suis intrigué, c'est tout.

Quelle nouvelle tuile cachait ce mystérieux rendez-vous ? Et pourquoi le général soviétique avait-il éprouvé un besoin urgent de le joindre, en mettant un tiers dans le coup ? Il restait à Malko exactement soixante minutes pour le découvrir. Le temps de remonter prendre son pistolet et de s'y rendre.

CHAPITRE XI

Des cantonniers travaillant de nuit avaient allumé un feu à même le trottoir de la rue Baço Kiro. Ses flammes éclairaient de vieux immeubles délabrés, lépreux, avec quelques boutiques microscopiques. Ce quartier-là avait encore échappé à la rénovation. Malko qui avait garé sa voiture plus loin chercha le numéro 27. Deux cariatides de pierre soutenaient un long balcon effrité, rappel d'une splendeur passée dont il ne restait que des volets de bois clos, certains arrachés. L'immeuble semblait abandonné, sans une lumière.

Malko passa trois fois devant sans se décider à entrer dans le couloir sombre qui s'ouvrait entre les deux statues. Ce rendez-vous ne lui disait rien qui vaille. Finalement, il entra, après avoir fait passer le Walther dans la poche extérieure de son manteau. Il eut à peine le temps de faire trois pas dans le couloir qu'une lumière violente l'éblouit. Le faisceau d'une torche électrique.

— Avancez par ici, fit une voix en bulgare.

Malko fit encore deux pas. Le faisceau éclaira une porte entrebâillée.

— Entrez là !

Il obéit, le faisceau maintenant dans son dos. Celui qui tenait la torche entra à son tour, ferma la porte et la lampe s'éteignit au moment où jaillissait la lueur jaunâtre d'une ampoule suspendue au plafond. Malko se retourna pour se trouver nez à nez avec un homme sanglé dans un manteau de cuir, les cheveux noirs coupés court, presque en brosse, de petits yeux perçants émergeant d'un visage rougeaud où on ne voyait qu'une énorme verrue à la base du nez.

Le papier en loques pendait des murs dans une aigre odeur de mois. Des taches suspectes maculaient le carrelage.

L'inconnu, adossé à la porte, braquait sur Malko un gros pistolet automatique noir, prolongé par un silencieux ventru, certainement très efficace.

— Je peux vous tuer ici, dit-il en russe, et personne ne découvrira votre corps avant des semaines.

Curieuse entrée en matière.

Malko scruta le visage impassible de l'homme, essayant de comprendre cette attitude pour le moins inamicale.

— Pourquoi me tueriez-vous ? demanda-t-il en russe également.

L'autre eut un mince sourire qui n'atteignit pas ses yeux.

— Cela dépend de vous, camarade.

Silence pesant. Malko n'osait pas bouger, ne sachant ce que voulait cet étrange personnage, vraisemblablement le complice bulgare du

général Fedor Storamov.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Je m'appelle Emil Borovo, dit l'inconnu d'une voix douce. J'ai travaillé avec le général Storamov sur un projet que vous connaissez bien. Et vous, vous êtes Klaus Frost.

Apparemment, il ne connaissait pas son véritable nom Malko éprouvait une excitation mêlée d'angoisse. Il avait devant lui l'agent des Services bulgares qui avait organisé l'assassinat du pape. Celui qui devait choisir la liberté.

— Si vous connaissez mon nom, remarqua Malko, vous devez savoir que je n'ai pas de mauvaises intentions à votre égard.

Le sourire ironique s'élargit sous la verrue.

— À son égard, non, mais au mien...

Malko essaya de prendre un air innocent.

— Que voulez-vous dire ?

Une lueur mauvaise passa dans les yeux d'Emil Borovo.

— Que vous êtes en train d'organiser le passage à l'Ouest du général Storamov, pas le mien.

— Inexact, corrigea Malko. Au départ, il n'était pas question de vous, mais Fedor Storamov m'a expliqué la situation. Je lui ai dit que vous partiriez donc avec lui et une troisième personne, cachés dans le camion que je conduis. Il m'a promis de vous mettre au courant.

Emil Borovo fit un pas en avant. Avant que Malko puisse réagir, d'un geste brutal et sec, il le frappa à la tempe avec le canon de son arme. Étourdi, Malko fit un pas de côté. Il songea à saisir son pistolet, mais préféra garder cet atout pour un cas plus grave.

— menteur ! fit Borovo. Il n'y a plus de camion. Vous vous préparez à faire partir le général avec un passeport et vous n'en avez qu'un seul. Pour lui.

Malko en demeura muet de surprise. Comment savait-il ? Emil Borovo marcha sur lui et appuya l'extrémité du silencieux contre sa poitrine, visiblement fou de colère.

— Vous mentez ! répéta-t-il d'une voix âcre. Vous mentez tous les deux. Depuis qu'il m'a donné votre nom, je vous fais surveiller. Vous ne le savez pas, mais je suis encore pour quelques jours le responsable de la surveillance de tous les étrangers de Sofia. Je dispose de puissants moyens. Il y a longtemps que nous avons déchiffré le code de l'ambassade d'Allemagne. Alors, vous ne pouvez pas me tromper.

« Bien sûr, je ne transmets pas à mes supérieurs ce que je découvre en ce moment, mais je le pourrais.

Donc, ce n'était pas le général qui avait trahi Malko. Ce rendez-vous était dû à une initiative du Bulgare à qui le général avait communiqué l'existence de la « boîte aux lettres ». Ce dernier recula un peu. Malko en profita pour contre-attaquer.

— Au poste où vous vous trouvez, vous ne pouvez pas fabriquer un faux passeport ?

— Non, c'est un autre service. Pour certaines choses, je suis déjà marqué. Je dois partir pour Moscou dans quelques jours. Définitivement.

Il avait scandé les dernières syllabes. Le silence retomba. Une voiture klaxonna dans la rue et le Bulgare sursauta légèrement.

— Que voulez-vous ? demanda Malko.

Emil Borovo eut un sourire sans joie.

— C'est simple : partir à l'Ouest. Si vous n'avez qu'un passeport, il me servira à moi.

— Le général est au courant de votre démarche ?

— Ce cochon n'en sait rien, fit le Bulgare. Il est prêt à me marcher sur le corps, mais je ne me laisserai pas faire.

Le général soviétique non plus ne semblait pas décidé à se laisser faire. Malko était pris entre deux feux. Sa mission était de ramener Fedor Storamov, pas Emil Borovo. Ce dernier glissa son arme dans la poche de son manteau.

— Écoutez, dit-il, je vous donne rendez-vous ici demain soir à la même heure. Vous m'apporterez le passeport que vous aura remis votre ami Kurt Morell. Sinon, après-demain, je vous fais arrêter. Bien sûr, je ne partirai pas, mais le général non plus et vous encore moins.

Il plongea la main gauche dans sa poche et en retira une clé qu'il jeta par terre devant Malko.

— C'est la clé d'ici, annonça-t-il. Ce local était utilisé par une section de la DS. Il est désaffecté depuis quelques semaines. C'est un endroit sûr, le reste de l'immeuble est inoccupé. Si je suis en retard, entrez et attendez-moi.

Il sortit à reculons et ferma la porte. Malko, immobile, entendit ses pas décroître dans le couloir. Après son départ, il inspecta l'appartement, hâtivement démenagé. Il restait quelques lampes, un réfrigérateur, une radio et de vieux journaux. Plus, dans la cuisine, des anneaux et des chaînes scellés au mur. Une salle d'interrogatoire... Il sortit à son tour et essaya la clé. Elle marchait.

Dans l'ombre de la rue Baço Kiro, les grandes cariatides noires semblaient le menacer. Il s'éloigna à pied, perdu dans de sombres pensées. Le piège bulgare se refermait sur lui d'une façon complètement inattendue. Il était à la merci d'Emil Borovo qui n'hésiterait pas à le dénoncer par vengeance s'il se voyait perdu... Le tuer était peut-être la solution la plus dangereuse, le délai était extrêmement court. Seul le général Fedor Storamov pouvait l'aider à dénouer cette situation cornélienne sans déclencher une catastrophe. La lutte entre les deux hommes était sans pitié : ils jouaient tous les deux leur vie.

Cette fois, extraordinaire hasard, une autre personne attendait le tram, au milieu des bois. Une grosse femme, difforme sous un épais manteau, une chapka enfoncée jusqu'aux oreilles. Malko bâilla, il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, n'arrivant pas à trouver de solution satisfaisante à son dilemme.

Du coin de l'œil, il guettait les bois. Qui allait arriver le premier : le tram ou le général soviétique ?

Ce fut le général, toujours sur le même parcours. Malko s'éloigna de sa voisine de quelques mètres afin de le rassurer. Le Soviétique se rapprochait sans paraître ralentir. Malko dut se déplacer et carrément lui barrer la route. Fedor Storamov consentit enfin à souffler, effectuant ses mouvements de gymnastique.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il entre ses dents. Vous êtes fou ?

— J'ai vu Borovo hier soir, dit Malko. Il veut votre passeport. Il faut que je vous parle. C'est urgent.

Le général Storamov se pencha jusqu'au sol, expirant bruyamment, surveillant la grosse femme mais elle leur tournait le dos. Quand il se redressa, il lâcha rapidement :

— À une heure au restaurant Krim, près de l'hôtel Sofia. Vous me parlerez après le repas quand je cesserai de lire mon journal.

Il était déjà reparti. Une minute plus tard, le tram 9 arrivait et la grosse femme y monta. Malko le regarda s'éloigner dans les bois, la gorge nouée par l'angoisse. Chaque heure apportait un problème supplémentaire. Le général avait disparu dans le parc, Malko ne voulait pas se risquer au rendez-vous avec Fedor Storamov sans savoir où il mettait les pieds. Alois Kartner pourrait peut-être l'aider.

Le gros Autrichien avait, pour changer, une bouteille de Gaston de Lagrange sur son bureau, fraîchement entamée. À dix heures du matin. Il adressa à Malko un regard tendre et dit d'une voix émue :

— Vous avez vu ce qu'on m'envoie de Paris...

Malko lui expliqua le nouveau développement tandis que son vis-à-vis réchauffait son verre entre ses grosses mains.

— Je connais le Krim, dit-il, on l'appelle aussi le Club Russe. Je peux vous accompagner, j'ai l'habitude d'y aller, on vous remarquera moins. Au cas où il y aurait un problème, je dirai que je vous y ai emmené. Ensuite, je vous lâche pour aller accueillir des touristes.

— À propos, dit Malko, savez-vous quels jours il y a des vols non-stop à destination d'un pays non-communiste ?

Le gros homme réfléchit rapidement, puis vérifia sur un horaire :

— Le vendredi pour Vienne. Direct. Air France s'arrête toujours à Budapest ou Bucarest. Balkan aussi.

— Je veux une compagnie étrangère, pas bulgare.
— Alors, c'est nous, le vendredi à 17 h 40.
— Vous pourriez me bloquer deux ou trois places sur ce vol, sous de faux noms, de façon à ce que la DS puisse interroger votre ordinateur sans risque ?
— Pas de problème.
— Très bien, dit Malko, je vous confirmerai le nombre de places demain matin.

* *

*

Un immense tableau, représentant des partisans russes de la Seconde Guerre mondiale en train de se réchauffer autour d'un feu de bois au sein d'une forêt glacée, dominait toute la salle de restaurant. Les boiseries sombres et les chaises Art Déco lui donnaient un petit air d'avant-guerre. Il y avait peu de monde. Malko commençait son bortsch lorsqu'il vit la silhouette épaisse de Fedor Storamov s'encadrer dans la porte, engoncé dans une lourde pelisse, une chapka d'astrakan protégeant son crâne chauve. C'était la première fois que Malko le voyait habillé normalement. Avec ses lunettes style Rayban, son costume rayé mal coupé, il ressemblait à un businessman américain. Le Soviétique était seul. Un garçon à la veste douteuse se précipita avec toutes les marques du respect le plus exubérant et l'installa non loin de Malko et d'Alois Kartner. Immédiatement, il déploya la Pravda et se plongea dedans.

Le déjeuner passa lentement. Fedor Storamov, le nez dans son journal, semblait ne faire attention à personne. Son regard n'avait pas croisé une seule fois celui de Malko. Il termina avant eux et alla s'asseoir dans un salon séparé du restaurant par une cloison à mi-hauteur, dont il était le seul occupant et continua à lire sa Pravda. Malko et Alois se firent servir un café infâme. Les derniers clients du restaurant s'en allaient. Cela ressemblait d'ailleurs plus à une sorte de club. Alois Kartner consulta sa montre.

— Je vais être obligé d'y aller. Bonne chance.

Resté seul, Malko se plongea dans la contemplation du grand tableau, tout en surveillant Fedor Storamov qui, après d'interminables minutes, replia enfin sa Pravda et alluma un cigare. Malko régla et, sans se presser, alla s'installer dans le salon, tournant le dos au général mais de façon à ce que leurs sièges se touchent presque et que leurs têtes soient très rapprochées l'une de l'autre. Fedor Storamov rejeta la tête en arrière, exhalant la fumée de son havane.

— Alors ?

Il avait à peine bougé les lèvres.

— J'ai vu Borovo hier soir. Dans une maison de la rue Baço Kiro. Il sait que je reçois un passeport pour vous aujourd'hui. Il le veut. Sinon, il nous dénonce demain matin.

Un garçon s'approcha pour demander à Malko s'il voulait un alcool. En même temps le général lui tendit sa Pravda avec le sourire. Malko le remercia, puis le garçon s'étant éloigné, il demanda :

— Vous le saviez ?

— Niet !

Aussi impassible qu'un joueur d'échecs. Il continuait à fumer, tirant sur son cigare à petites bouffées, le regard sur le vieux lustre de cristal poussiéreux. Enfin, il demanda :

— Où lui donnez-vous le passeport ?

— Là où je l'ai retrouvé hier soir, à huit heures.

Nouvelle bouffée de fumée bleue.

— Très bien, allez-y.

Malko n'eut pas le temps d'en savoir plus, Fedor Storamov s'était levé et marchait vers un homme plus corpulent qui venait d'entrer. Ils s'étreignirent et s'embrassèrent à plusieurs reprises, puis allèrent s'installer loin de Malko. Ce dernier quitta le Club Russe, perplexe. Pourquoi le général lui avait-il dit de remettre le passeport à Emil Borovo ? Il semblait connaître la maison de Baço Kiro puisqu'il n'avait posé aucune question à son sujet. Et il n'avait sûrement pas l'intention de laisser le Bulgare partir à sa place. Donc, il devait avoir échafaudé un plan dont Malko pouvait imaginer la simplicité sinistre. Il ne serait pas seul au rendez-vous de la rue Baço Kiro.

Il reprit la direction du Vitosha, n'ayant pas grand-chose à faire jusqu'au moment où il devait récupérer le passeport.

* *

*

De l'une des rares cabines du hall qui fonctionnaient, Malko appela l'ambassade d'Allemagne. On lui passa aussitôt Kurt Morell. Le Bavaïrois semblait d'excellente humeur.

— Je vais chercher vos chocolats à l'aéroport, annonça-t-il. Le vol vient d'arriver. Ensuite, je dois faire une course, puis repasser chez moi.

— Voulez-vous que je vienne ?

— Non, vous risquez de ne pas trouver, la nuit. Je passerai prendre un verre au Vitosha. Au bar du dix-neuvième étage, vers sept heures.

— Parfait, dit Malko.

Cela lui laissait une heure avant le rendez-vous avec Emil Borovo. Il avait bien l'intention de s'y rendre, mais sans le passeport. Celui-ci serait avantageusement remplacé par le Walther P 38. Revenu dans sa

chambre, il démontra le pistolet automatique, vérifia son fonctionnement et les cartouches.

Le rendez-vous de la rue Baço Kiro risquait de ne pas se passer dans la joie avec deux hommes comme Emil Borovo et Fedor Storamov.

CHAPITRE XII

Malko tournait la tête chaque fois que le vieux préposé au vestiaire déverrouillait la porte pour laisser entrer au compte-gouttes quelques nouveaux arrivants. Le bar du Vitosha étant le seul endroit gai de Sofia. Dès six heures, on faisait la queue pour s'installer dans la pénombre d'un des boxes entourant le bar, en surélévation. Quelques putes en avance sur l'horaire broyaient du noir devant leur mastica et des amoureux profitaient du manque presque total de lumière pour flirter outrageusement. Comble d'horreur, au lieu d'une vodka russe on avait apporté à Malko une Smirnoff, vodka made in U.S.A., et le tonic, dans des verres séparés, à la manière russe.

Sept heures et demie et Kurt Morell n'était toujours pas là.

Il avait appelé l'ambassade et le domicile de l'Allemand. Aucun des deux numéros ne répondait. Pour se distraire, il essaya de regarder le paysage. La nuit était tombée depuis cinq heures et on n'apercevait pas grand-chose à travers les glaces panoramiques du bar.

Malko consulta sa Seiko-quartz pour la centième fois. Si à huit heures moins le quart, Kurt Morell n'était pas là, il allait chez lui. L'autre pouvait avoir eu un empêchement, une panne de voiture et ne pas pouvoir le joindre. Le standard du Vitosha était très fantaisiste. Dans moins d'une demi-heure, il avait rendez-vous rue Baço Kiro avec Emil Borovo. Théoriquement pour lui remettre le passeport.

À moins le quart pile, il se leva, but son tonic et fila dans sa chambre récupérer son manteau et le Walther. Il avait étudié le plan de Sofia et savait n'avoir aucune difficulté à retrouver l'immeuble où vivait Kurt Morell. Que pouvait-il être arrivé ?

* *

*

De nuit, la Tour des Diplomates, isolée au milieu de terrains vagues, semblait particulièrement sinistre. La carcasse de la Mercedes aux pneus crevés était toujours là. Malko pénétra dans le hall, fut stoppé par la milicienne rogomme qui lui demanda où il allait. Devant sa qualité évidente d'étranger, elle le laissa passer. Il pleuvait toujours dans l'ascenseur ! On aurait dit une H.L.M. pour travailleurs immigrés... Les couloirs étaient éclairés par des lumignons jaunâtres, la peinture lépreuse s'écaillait partout.

Le couloir du seizième étage était sombre comme un coupe-gorge. Une musique pop assourdissante faisait trembler les murs. En arrivant

devant la porte de l'Allemand, Malko constata que la musique venait de là.

Il sonna, puis frappa à la porte plusieurs fois. La musique ne s'arrêta pas et personne ne lui ouvrit. Il ignorait si l'Allemand vivait seul. Il avait peut-être oublié d'éteindre sa radio. En tout cas, il n'était pas là. Peut-être s'étaient-ils croisés et l'attendait-il au Vitosha... Il redescendit et la matrone leva à peine les yeux de son journal. Il remonta en voiture, mit en marche, alluma les phares et s'arrêta. Il fallait quand même vérifier quelque chose. Tournant autour du building, il trouva sur le côté l'entrée du garage en sous-sol. Toutes les voitures portaient des plaques jaunes de diplomates. Chacune sur un emplacement numéroté. L'allée réservée au seizième étage était au fond. Trois voitures y stationnaient, dont une sur l'emplacement 1604. Une BMW comme celle de l'Allemand immatriculée XXX 835. Cela correspondait. De 0 à 1000, c'étaient les Occidentaux. Les deux autres véhicules garés dans cette travée avaient les numéros 1765 et 1264.

Il descendit de voiture et s'approcha. La BMW était fermée à clé. Il toucha le capot. Froid. Kurt Morell était rentré depuis longtemps. Bizarre.

Fermant sa voiture, il sortit son Walther, fit monter une balle dans le canon et le remit dans sa poche extérieure, avant de chercher l'ascenseur.

Le couloir du seizième était toujours aussi bruyant. En plus, de la musique arabe, venant d'un autre appartement, ajoutait à la cacophonie. Il frappa de nouveau à la porte de Kurt Morell. De plus en plus fort. Sans plus de résultats. Il ne pouvait quand même pas enfoncer la porte.

Il était en train de chercher une solution lorsque celle de l'appartement voisin s'entrouvrit sur la tête ébouriffée d'une ravissante brune, à la silhouette hélas épaisse, enveloppée dans un peignoir à fleurs.

— Vous cherchez Mr Morell ? demanda-t-elle en anglais.

— Oui, dit Malko. J'avais rendez-vous avec lui, je suis un de ses amis. Je ne comprends pas, il y a de la musique chez lui, et sa voiture est en bas.

Elle sourit.

— Ah, je vois ! Il doit être en train d'écouter de la musique et n'entend rien, cela lui arrive souvent. J'ai une clé, je vais vous ouvrir. Il me l'a laissée parce qu'on devait venir réparer son lavabo. Moi, je suis toujours ici, mon mari travaille à l'ambassade de Syrie. Bien entendu, ils ne sont pas venus.

Elle rentra, puis revint aussitôt et passa devant Malko, ondulant d'une façon provocante. Kurt Morell devait sûrement lui demander plus que de garder une clé. Elle ouvrit la porte, puis s'effaça pour

laisser passer Malko.

— Dites-lui qu'ils ne sont pas venus. Je me sauve, sinon ça va brûler.

Il pénétra dans l'appartement, assourdi par la musique. Tout de suite, l'odeur aigre du vomi frappa ses narines, lui donnant la nausée. Il fit quelques pas dans le living-room et s'arrêta net. Le siège devant l'échafaudage des appareils Akai hi-fi était vide. Son regard parcourut la pièce et il eut l'impression de recevoir un coup de poing dans le ventre. Kurt Morell gisait sur le tapis, torse nu, la tête baignant dans une mare de sang.

Malko s'agenouilla près de l'Allemand. Sa poitrine se soulevait faiblement. Il vivait encore, mais ses yeux étaient vitreux. En le retournant avec précaution, Malko vit que ses poignets étaient liés derrière son dos avec un fil si fin qu'il disparaissait dans les chairs. Ses chevilles étaient également entravées. Un cendrier posé par terre contenait les débris d'un mégot de cigare. Avec horreur, Malko aperçut sur le torse de Kurt Morell des taches noirâtres rondes, cerclées de rose : on avait essayé de le faire parler.

Le pantalon dégrafé à la ceinture était baissé jusqu'à mi-cuisse découvrant le sexe recroquevillé, marqué lui aussi des horribles stigmates de la torture. Il examina le corps de plus près. Kurt Morell semblait avoir été frappé à la tête avec une crosse de pistolet, ce qui avait provoqué les vomissements. Le sang continuait à suinter de ses oreilles et il avait vraisemblablement une fracture du crâne. Malko plaça un coussin sous sa tête, mais le blessé n'ouvrit pas les yeux. Il semblait déjà dans le coma.

— Kurt ! appela Malko, Kurt, qu'est-ce qui s'est passé ?

Aucune réponse. Le pouls, sous ses doigts, était de plus en plus irrégulier et faible. Il fallait un médecin de toute urgence. Il se rua sur le téléphone, réalisa qu'il ignorait qui appeler. Il bondit vers la porte : la voisine devait savoir. Au moment où il l'atteignait, il entendit une sorte de hoquet derrière lui. Il se retourna.

Kurt Morell avait ouvert les yeux. Il semblait tousser, mais c'était de la bile qui sortait de sa bouche. Puis, il retomba lourdement sur le côté, la bouche ouverte. Malko se précipita sur lui. Son immobilité ne trompait pas. Il venait de mourir. Il lui ferma les yeux. L'odeur fade du sang se mélangeant à celle, âcre, du vomi devenait insoutenable. L'Allemand avait été sauvagement torturé après avoir été assommé à coup de crosse. Derrière son oreille gauche, apparaissait nettement l'enfoncement de la boîte crânienne. Malko se redressa et s'intéressa à l'appartement. Il semblait avoir été dévasté par une tornade. Les tiroirs ouverts, les disques éparpillés sur le parquet, des piles d'assiettes brisées, jetées hors du bahut. Il pénétra dans la chambre : c'était pire. Le matelas avait été éventré à coups de couteau, lacéré,

l'armoire vidée, une bibliothèque, balayée comme par un typhon.

Pas besoin de se demander ce que cherchait le meurtrier : le passeport destiné au général Storamov.

Ce ne pouvait être qu'Emil Borovo. Grâce à ses écoutes, il avait compris le message sibyllin de l'Allemand concernant les « chocolats » et réagi sauvagement, peu confiant dans la bonne volonté de Malko. Une fois de plus, il vérifiait que dans ce métier les plus petites imprudences pouvaient déclencher des catastrophes.

Celui-ci regarda autour de lui. Kurt Morell ne s'était pas laissé faire. Sinon, il n'y aurait pas ce désordre et il n'aurait pas été torturé. La question était : avait-il parlé ? Celui qui l'avait torturé avait-il trouvé le passeport ou non ?

Si le Bulgare l'avait récupéré. Malko était parti pour de sérieux problèmes... Borovo allait s'en servir, les dénoncer et planter là le général soviétique... Malko se dirigea vers la porte. Moins il resterait dans cet appartement, mieux cela vaudrait... Il pensa soudain à la voisine. Que faire ? S'il ne se manifestait pas, elle le dénoncerait. Après tout, elle n'avait pas vu Kurt Morell quand il était rentré... Mais la mettre dans la confiance était horriblement dangereux. Il ignorait tout d'elle.

Choissant le moindre mal, il sonna à la porte voisine.

Elle s'ouvrit au premier coup de sonnette sur son minois surpris. Le sourire interrogateur s'effaça devant l'expression de Malko.

— Pouvez-vous venir une minute ?

Elle le suivit, et il la fit entrer chez Kurt Morell. La vue du cadavre la frappa comme un coup de poing. Elle se tourna vers Malko, le teint soudain crayeux.

— Qu'est-ce que... ?

— Je ne sais pas, il était mourant quand je suis entré. Quelqu'un l'a assassiné. Peut-être pour le voler. Je ne voulais pas que vous me preniez pour le coupable.

Elle scruta Malko, les coins de la bouche baissés, ouvrit les lèvres pour dire quelque chose, puis murmura d'une voix sans timbre :

— Je comprends, je... je ne dirai rien, je vous promets, je ne veux pas de problèmes. Mon Dieu, c'est horrible.

Elle fit demi-tour, la porte claqua sur elle. Malko prit l'ascenseur directement jusqu'au sous-sol où il récupéra sa voiture. Tandis qu'il zigzaguait au milieu des terrains vagues avant d'émerger sur le boulevard Zelio Vojvoda, son esprit était focalisé sur une seule question. « Le passeport ? Où était le passeport ? »

Sa Seiko-quartz indiquait huit heures trente. Il y avait un moyen simple de savoir si Emil Borovo avait récupéré le passeport. Si c'était le cas il n'avait aucune raison de se rendre au rendez-vous. Grâce à sa position, il n'avait plus besoin de personne pour quitter la Bulgarie.

Une rage froide balaya les interrogations que Malko se posait. Il avait hâte de se retrouver en face du Bulgare.

Le corps torturé de l'Allemand flottait devant ses yeux tandis qu'il fonçait vers le centre de Sofia. Souhaitant de tout son cœur qu'Emil Borovo se trouve au rendez-vous de la rue Baço Kiro. Ce qui signifierait que son meurtre avait été inutile. Mais dans ce cas, où se trouvait le passeport ?

* *

*

Dès qu'il fut dans le couloir, Malko sortit le Walther de sa poche. La maison était absolument silencieuse. Il était neuf heures moins le quart. Il écouta, immobile, dans le noir, n'entendant que le bruit de sa respiration. Tout doucement, il essaya d'ouvrir la porte de l'appartement. Fermée. Il tira la clé de sa poche, la mit dans la serrure et tourna, le battant pivota silencieusement. Il entra sans allumer. Il n'y avait personne dans la pièce. Ou Emil Borovo n'était pas venu parce qu'il avait le passeport, ou il était déjà reparti, pensant que Malko ne viendrait pas.

Ce dernier alluma, dans l'espoir de trouver une trace du passage du Bulgare. Brusquement, derrière lui, un des carreaux de la fenêtre vola en éclats. Il se retourna en un éclair, vit un gros pistolet tenu par une main gantée de noir, braqué sur lui. Pendant une fraction de seconde, il sentit le vent de la mort. Puis le pistolet s'abaissa et disparut. Malko n'était pas encore revenu de sa surprise quand des pas lourds ébranlèrent le couloir et le général Storamov fit son apparition, son pistolet toujours au poing. Malko le toisa :

— Depuis combien de temps êtes-vous là ?

Le Soviétique rentra son pistolet.

— Sept heures et demie. J'étais dans le jardin, il y a une petite cabane. Il n'est pas venu. Vous avez le passeport ?

— Non, fit Malko, et il y a de fortes chances pour que ce soit lui qui l'ait...

Il raconta au général soviétique le meurtre sauvage de Kurt Morell. Fedor Storamov eut un sifflement agacé.

— Il a voulu jouer au plus malin. Il a compris que vous me préviendriez.

Ils se regardèrent. Malko était atterré. Tout son plan s'écroulait. Il perçut vaguement un glissement dans le couloir, puis la voix froide d'Emil Borovo claqua dans leur dos :

— Ne bougez pas !

Ils se retournèrent. Le Bulgare, sanglé dans son manteau de cuir, les menaçait de la porte, son pistolet, équipé d'un silencieux, au poing.

Ses yeux luisaient de haine. Il referma la porte d'un coup de pied et braqua son arme sur le général Storamov.

— Alors, Fedor Ivanovitch, tu voulais, me tirer une balle dans le dos ?

— C'est vous qui avez assassiné Kurt Morell, coupa Malko.

Emil Borovo se tourna lentement vers lui. Ses lèvres n'étaient plus qu'un trait.

— Oui, c'est moi. Et je suis prêt à vous tuer tous les deux s'il le faut. Je veux ce passeport. Il me le faut.

Donc, il ne l'avait pas découvert chez l'Allemand. Où pouvait-il se trouver ?

— Imbécile ! explosa le général. Vous risquez d'attirer l'attention avec ce meurtre.

Le Bulgare semblait ne pas l'entendre. Son regard ne lâchait pas Malko. Il tendit le bras prolongé par l'arme, visant le centre de son corps.

— Qu'aviez-vous convenu avec Kurt Morell ? Où l'a-t-il caché ?

— Si je le savais, je ne vous le dirais pas, dit Malko. Mais je l'ignore.

— Je vous ai déjà dit que j'avais des moyens puissants, martela le Bulgare, je sais tout ce que vous faites.

— Puisque vous m'écoutez, dit Malko, vous savez que je devais retrouver Kurt Morell au Vitosha, afin qu'il me remette le passeport. Vous l'avez tué avant.

Le Bulgare ne répondit pas. Le général Storamov semblait transformé en statue, les bras le long du corps, les traits calmes, le regard vide. Emil Borovo regarda alternativement les deux hommes. Malko crut qu'il allait tirer une balle dans la tête du général soviétique, tant il le fixait avec haine. Pourtant, Fedor Storamov ne semblait pas avoir peur. Le silence se prolongeait, pesant, insupportable. Malko sentait Emil Borovo perdre pied, en dépit du pistolet qu'il braquait sur eux. S'il tuait Malko, il se suicidait.

— Klaus ! dit-il d'un ton cinglant, je vous donne une journée de plus pour retrouver ce passeport. Si demain soir, je ne l'ai pas, je transmets à mes supérieurs le compte rendu de nos écoutes. Je vous attends ici demain soir à huit heures.

Il marcha à reculons vers la porte et l'ouvrit sans les quitter des yeux. Puis, il se fondit dans l'obscurité. Le général Storamov sembla revenir à la vie.

— Où est ce passeport ?

— Je n'en sais rien.

— Comment ! Il faut partir demain. Sinon, cet imbécile peut devenir dangereux.

— Pourquoi ne vous a-t-il pas tué ?

Le général soviétique eut un mince sourire.

— Parce que je suis un général du K.G.B. Ma mort déclencherait une procédure dans laquelle il serait broyé et il le sait. Il ne peut rien contre moi directement. Mais il fera tout pour récupérer ce passeport. Il est regrettable que je ne l'aie pas tué ce soir.

Malko réfléchissait. Kurt Morell s'était débarrassé du passeport entre l'aéroport et son domicile. Pourquoi ? Et à qui avait-il pu le donner ? Soudain, il se souvint qu'Alois Kartner aussi s'était rendu à l'aéroport. Morell savait qu'il travaillait avec Malko. Il fallait le retrouver.

— J'ai une idée, dit-il.

— Faites vite, fit le général. Laissez un message à votre ami de la crypte Alexandre-Nevski. Je passerai dans l'après-midi. Il ne faut pas trop nous voir. Ne craignez rien, nous éliminerons ce salaud.

Les deux hommes sortirent dans le couloir. Le général fila ensuite vers le jardin. Malko, lui, se hâta dans la rue déserte vers sa voiture. Alois Kartner devait se trouver au Vitosha, comme tous les soirs.

* *

*

Alois Kartner n'était pas dans sa chambre et n'avait pas laissé de message à Malko. Personne ne l'avait vu au restaurant japonais, ni à celui du 19^e étage. Malko avait parcouru le Vitosha du bowling désert au bar où il avait attendu Kurt Morell sans résultat. Il poussa même la conscience jusqu'à inspecter la galerie marchande et les salons du premier ! Pourtant, Alois Kartner aurait dû être à l'hôtel. Sofia n'avait pas tellement de distractions extérieures. Malko pensa soudain au petit bar où ils allaient quelquefois derrière l'hôtel Balkan. Il n'avait plus qu'à redescendre en ville.

C'était bourré et une fumée épaisse empêchait de bien distinguer les couples enlacés dans les boxes. Une fille seule barra le chemin de Malko, lui demandant en anglais s'il avait un peu de temps libre. Il alla droit au barman et demanda en russe :

— Vous n'avez pas vu mon ami autrichien ? Le gros avec le nez rouge.

— Non, pas ce soir...

Il ressortit dans le vent glacial. Retour au Vitosha. De nouveau, inspection générale, y compris le casino qui venait d'ouvrir. Pas d'Alois. Malko fit une halte au bar et commanda une vodka. Un des croupiers lui sourit, ce qui lui donna une idée. Malko glissa jusqu'à lui.

— Vous connaissez une fille qui s'appelle Maya ? Une grande blonde avec de gros seins.

Le Libanais lui répondit d'un sourire huileux, complice et salace.

— Bien sûr. Pourquoi ?

— Je m'ennuie, dit Malko, je boirais bien un verre avec elle ce soir.
Le Libanais glissa de son tabouret et prit le bras de Malko, de plus en plus sirupeux.

— C'est une bonne idée. Tenez, jouez un peu, je vais essayer de vous la trouver.

Il ne perdait pas le sens des affaires ! Malko dut changer sous ses yeux deux cents dollars en jetons avant qu'il ne consente à disparaître. Il se mit à jouer à la roulette, l'esprit ailleurs, plaçant ses jetons n'importe comment. Miracle, sur six coups, il toucha trois numéros pleins. Le croupier commençait à faire la gueule. Si le casino ne faisait pas ses soixante mille dollars de profit par jour, les camarades bulgares allaient montrer les dents. Heureusement, Malko se mit à perdre avec une régularité émouvante et le croupier retrouva son bon sourire mielleux. Il ne lui restait plus que trois jetons quand le Libanais réapparut. Seul. Il vint se pencher sur l'épaule de Malko après avoir discrètement vérifié qu'il perdait.

— Allez au bar du restaurant. On vous attend. Bonne soirée.

Malko plaça les trois jetons sur le 7 et quitta la table avant même que la boule ait été lancée.

Le bar panoramique était sombre comme un four. Il ne vit aucune chevelure blonde, mais une fille brune de dos. Quand il arriva devant elle, il la reconnut : c'était la copine de Maya, Koscina, la fille aux bottes noires et à la guêpière. Cachant sa déception, Malko lui sourit :

— Bonsoir. Vous n'êtes pas avec votre amie Maya...

— Non, fit-elle, Maya est prise ce soir. Mais j'ai tout le temps.

Déjà sa cuisse s'appuyait contre celle de Malko, et ses yeux noirs lui envoyaient des œillades prometteuses. Elle rejeta le torse en arrière pour faire saillir ses seins ronds et pleins. Malko cherchait une façon diplomatique de ne pas se la mettre à dos.

— Vous n'avez pas vu mon ami Alois ?

— Il a bu un verre avec Maya. Je les ai vus en bas. Puis il est parti.

— Où ?

La fille se pencha sur lui et posa la main sur sa cuisse.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Nous pouvons passer une bonne soirée, tous les deux.

— Certainement, dit Malko, mais je dois voir Alois. Maya sait sûrement où il se trouve. Ensuite, nous aurons toute la nuit.

Koscina lui jeta un regard méfiant.

— C'est sûr ?

— Promis. Mais retrouvez-moi Maya d'abord.

La Bulgare vida son verre d'un coup et se leva :

— D'accord, fit-elle. Suivez-moi.

Elle avait un drôle de sourire et Malko se demanda où elle

l'emmenait. Il devait coûte que coûte retrouver Alois Kartner. Le seul qui puisse l'éclairer sur le sort du passeport.

Koscina arrêta l'ascenseur au seizième étage et prit le couloir qui menait à une des suites situées à l'extrémité du bâtiment. Celle-ci ne portait aucun nom. Elle frappa. D'abord une fois, puis trois. La porte s'entrouvrit, retenue par une chaîne, à l'intérieur. Il y eut un bref conciliabule avant que le battant ne s'écarte pour de bon. Ils pénétrèrent dans une grande pièce noyée de fumée et de musique pop. Des hommes et des femmes étaient vautrés dans de profonds fauteuils ou sur des canapés, leur visage dissimulé par la pénombre. Des tables basses croulaient sous les bouteilles et les verres. Soudain, une longue fille brune émergea de la fumée, vêtue d'un chemisier rouge et d'un porte-jarretelles noir retenant des bas de même couleur. Elle s'arrêta devant Malko et bomba le torse pour que ses gros seins jaillissent sous ses yeux.

— Bonsoir, dit-elle.

— Il veut voir Maya, annonça Koscina avec un curieux sourire.

La brune en porte-jarretelles tendit la paume de sa main droite à Malko d'un geste gracieux.

— Cent dollars.

Bizarre. Mais ce n'était pas le moment de poser des questions. Des soupirs, des bruits humides, des froissements d'étoffes s'élevaient de tous les coins d'ombre. Une fille cria. La brune plia le billet donné par Malko et pivota, exposant des reins cambrés.

— Venez.

Malko pénétra dans la pièce voisine. D'abord, il ne vit qu'une table vide au milieu, recouverte d'une sorte d'édredon rouge. Une vingtaine d'hommes se tenaient debout, dans l'ombre, tout autour. Puis, il aperçut Maya. La jeune Bulgare émergea de l'ombre entièrement nue, et s'étendit lentement sur la table, repliant ses jambes pour planter les hauts talons de ses escarpins dans l'édredon rouge. Puis, elle commença à faire rouler son bassin au rythme d'une musique brésilienne sortant de haut-parleurs invisibles. Autour d'elle, les hommes étaient d'une immobilité de glace.

Soudain, une silhouette rompit le cercle : l'Arabe au crâne rasé et en blouson de cuir que Malko avait déjà croisé plusieurs fois. Il s'approcha de la table, jeta sur le corps étendu un billet vert et saisit Maya par les chevilles, la tirant vers lui.

La lumière crue découvrit son sexe un court instant, puis il s'enfonça brutalement dans le ventre de Maya. Ce fut le signal de l'orgie. Plusieurs hommes se précipitèrent, chacun jetant d'abord un billet sur le corps offert. Un empoigna les seins gonflés dont les

pointes se mirent à saillir aussitôt. Un autre bouscula son voisin, s'approcha de la tête de Maya et réussit à faire pénétrer son membre dans sa bouche. D'autres encore, frottaient leur virilité aux flancs de la jeune femme, le regard fou. Maya ne restait pas inactive. Ses mains battaient l'air, trouvaient des membres érigés, les masturbaient avec violence, tout en continuant à accueillir celui qui avait envahi ses lèvres.

Et pendant ce temps, l'Arabe au crâne rasé la besognait avec une force mécanique, implacable, collé à son ventre lui ayant fait lever les jambes à la verticale. L'espace qui apparaissait régulièrement entre leurs deux corps donnait la mesure de sa puissance.

Un de ceux qui se frottait contre elle l'inonda brusquement en poussant un cri rauque. Malko sentit les doigts de Koscina ramper sur lui, comme pour se rendre compte de son excitation.

— Cela vous plaît ? demanda-t-elle. C'est comme cela une fois par semaine. Elle gagne beaucoup d'argent et elle adore.

Malko était troublé. L'Arabe au crâne rasé donna un violent coup de boutoir. Le visage couvert de sueur, assouvi, il se retira, aussitôt remplacé par un géant à la grosse moustache noire, au membre encore plus épais. Un Turc. Maya se mit à crier à chaque coup de reins de son nouvel agresseur. Malko avait la gorge sèche. Les visages bestiaux des hommes autour de la table lui donnaient un malaise, mais en même temps la fureur sexuelle exprimée par Maya lui mettait le ventre en feu. Avec des gestes doux, Koscina le repoussa vers le mur et se laissa glisser devant lui. Il sentit une langue aiguë l'effleurer, puis une bouche l'engloutit frénétiquement. Il perdit la notion du temps, le tempo de la musique brésilienne lui vidant la tête. Une décharge électrique le parcourut quand il se répandit dans la bouche complaisante. Il ferma les yeux, les rouvrit pour voir le Turc arc-bouté contre la croupe de Maya la dévaster d'un puissant jaillissement. Ils hurlèrent tous les deux. La musique s'arrêta, Maya retomba, inerte, le corps souillé de traînées blanches, sa volumineuse poitrine se soulevant par saccades, les yeux clos. Les participants à cette étrange orgie semblaient se dissoudre dans l'obscurité, quittant la pièce en silence, comme à la fin d'un enterrement. Bientôt, Maya fut seule. Immobile comme une morte.

Redescendu sur terre, Malko souffla à Koscina :

— Il faut que je lui parle.

— Allez-y.

Il s'approcha de la table et, sentant une présence, elle ouvrit les yeux, lui sourit :

— Vous étiez là...

— Maya, dit-il, savez-vous où se trouve Alois Kartner ? J'ai un message urgent pour lui.

Son front se plissa, elle réfléchit quelques secondes, puis dit :

— Alois... Oui, je sais, il a été accompagner des touristes, dans un restaurant folklorique, dans la montagne. Koscina connaît.

Elle referma les yeux. Malko s'éloigna sur la pointe des pieds. Ils sortirent de la pièce. Quelques couples flirtaient encore dans la pénombre. L'odeur âcre du sexe et de la fumée prenait à la gorge.

Ils se retrouvèrent dans le couloir. Koscina adressa à Malko un regard interrogateur.

— Vous voulez aller là-bas ? C'est vachement loin.

— Oui. Que fait Maya ?

— Elle va se reposer, probablement chez Alois. Elle utilise souvent sa chambre. On ferait mieux de rester ici avec elle.

— Non, dit Malko, allons-y.

Le regard de Koscina semblait douter de son équilibre mental. Devant sa détermination, elle soupira :

— Bon, si vous voulez. Il faut prendre un taxi, autrement nous allons nous perdre.

Ils descendirent palabrer pour obtenir un taxi. Malko entendit Koscina exiger du chauffeur sa dîme sur le prix de la course et lui recommander de se faire payer en dollars. Puis, il s'entassèrent dans une vieille Volga rescapée de la retraite de Russie. Le diesel toussa et en route. Retour de tendresse. Koscina, la tête sur l'épaule de Malko, profitait du noir pour lui donner un échantillon de sa dextérité manuelle. Le chauffeur lui lança en bulgare :

— Tu ne peux pas baiser à l'hôtel ?

— Ce con aime le folklore !

— T'as qu'à te peindre la chatte, ricana le Bulgare.

Impassible, Malko réfléchissait à se faire péter le cerveau. Seul, Alois Kartner pourrait le renseigner... La route montait au milieu de sapins, ils étaient en pleine montagne. Soudain, quelques flocons de neige frappèrent le pare-brise. Cinq minutes plus tard, c'était un véritable mur blanc... Trois virages de plus et la Volga, sur un coup de frein modeste, se mit en travers de la route ! Le chauffeur jura et se retourna.

— No go, fit-il, impossible.

À Koscina, il ajouta en bulgare :

— On n'y arrivera pas ! Je n'ai pas de chaînes et si je casse ma voiture, j'aurais des problèmes.

Lentement, il commença à redescendre en marche arrière, zigzaguant maladroitement entre les sapins et le précipice. C'était une vraie tempête de neige.

Malko bouillait de rage. Emil Borovo risquait de faire le même raisonnement que lui. Donc, Alois Kartner pouvait subir le même sort que Kurt Morell. Il fallait coûte que coûte le retrouver. Avant le

Bulgare. Koscina se pencha tendrement sur lui.

— Tu vas voir, on va bien s’amuser au Vitosha.

Le chauffeur avait entamé un demi-tour difficile. Soudain, des phares apparurent derrière eux. Il dut stopper. Une Volga noire s’arrêta. Malko vit qu’elle arborait une plaque « C ». Les phares du taxi éclairaient son pare-brise. Il y avait un seul homme à l’intérieur et il lui sembla bien que c’était Emil Borovo.

Malko plongea la main dans sa poche, en ressortit un billet de cinquante dollars – une somme colossale en lévas – et le brandit sous le nez du chauffeur.

— You go ! dit-il simplement.

Le Bulgare n’hésita que quelques secondes.

Tant pis si Koscina se posait des questions sur l’étrange acharnement de Malko à retrouver Alois Kartner.

C’était devenu les Taxis de la Marne. En crabe, dans un rugissement de moteur, la vieille Volga repartit tant bien que mal, suivie par l’autre véhicule. Ils continuèrent dans la tornade, à dix à l’heure, dérapant, reculant, biaisant, dans un silence de mort. Derrière, les phares blancs de l’autre Volga les marquaient implacablement. La route était trop étroite pour pouvoir doubler.

Un car qui descendait manqua les expédier dans le ravin. Enfin apparut dans les flocons, un gros chalet autour duquel stationnaient plusieurs cars de tourisme.

— C’est ici, annonça Koscina.

Ils pataugèrent dans la neige profonde pour atteindre l’entrée. Une musique tonitruante s’échappait du chalet, rythmant les évolutions d’un groupe folklorique mixte. La chaleur était étouffante et la salle pleine à craquer. Malko se mit à la recherche d’Alois et le repéra assez vite à une table cernée par deux immenses tablées de touristes bruyants. Le vin blanc et le mastica coulaient à flots. C’était une atmosphère de kermesse bon enfant... Alois Kartner agita joyeusement la main et vint au-devant de Malko, hilare, rougeoyant comme un phare :

— Quelle bonne surprise !

— On avait envie de sortir un peu du Vitosha, dit Malko d’un ton dégagé.

Profitant d’un moment où Koscina se débarrassait de son manteau, Alois Kartner dit à voix basse à Malko :

— Il faut que je vous parle.

On leur apporta les inévitables assiettes de charcuterie et le blanc sec. Soudain, Malko distingua un homme debout derrière les danseurs. Cette fois, il n’y avait plus de doute : c’était Emil Borovo. Puis, la foule le cacha. Les ballets se terminèrent, laissant la piste aux danseurs. Koscina tréignait : elle voulait danser. Alois Kartner se refusant à

bougier de sa chaise, Malko se laissa entraîner sur la piste.

Elle dansait souplement, très près de Malko. Ce dernier demanda :

— Qui organise la soirée à laquelle nous avons été ?

— C'est une idée de Maya. Elle s'arrange avec l'hôtel qui lui loue une suite pour cinq cents dollars. Le reste est pour elle et les autres filles. Elle a beaucoup de succès. Si tu restes un peu ici, tu pourras revenir la semaine prochaine.

Koscina se mit à se trémousser d'une façon carrément obscène, cherchant visiblement à recruter des clients potentiels parmi les spectateurs. Le slow, peu à peu, se transformait en quelque chose d'informe qui oscillait du paso doble à la valse avec des touches de cha-cha-cha. Pour finalement basculer dans la farandole... Malko sauta sur l'occasion.

— Je vous laisse vous amuser, dit-il, ce n'est plus de mon âge.

Il fonça à la table où Alois Kartner était en passe de gagner son combat contre la quatrième bouteille de vin blanc : Malko se demanda si ses yeux striés de rouge n'allaient pas exploser comme des feux de Bengale.

— Qu'aviez-vous à me dire ?

Alois Kartner acheva son vin et annonça :

— J'ai vu Kurt Morell à l'aéroport et il m'a donné quelque chose pour vous !

Malko sentit sa poitrine se dilater de joie. Donc, Emil Borovo avait tué l'Allemand pour rien.

— Le passeport ?

— Oui. Nous nous sommes vus dans la salle où on dédouane la valise diplomatique. Kurt Morell avait l'air très nerveux. Il m'a dit qu'un type le suivait depuis l'ambassade, un flic de la DS. Il avait peur. Il venait de récupérer le passeport. Il m'a demandé si je pouvais le prendre et vous le remettre. Nous ne sommes restés que quelques secondes ensemble. Nous étions seuls, le douanier était sorti faire signer des papiers. J'ai pris le passeport et j'ai attendu que Morell parte avec son mec au cul. Ensuite, je suis rentré au Vitosha.

— Kurt Morell a été assassiné ! fit Malko, criant pour couvrir le charivari de la farandole. Chez lui. Torturé avant. Ils cherchaient le passeport. Celui qui l'a tué est ici. Arrivé derrière moi.

Alois Kartner reposa son verre brusquement.

— Merde !

— Où est ce passeport ? Vous l'avez avec vous ?

— Non, fit l'Autrichien rapidement. Je...

Koscina se laissa tomber à côté d'eux, épuisée et riante. Malko n'avait plus du tout envie de folklore. Le gros Autrichien appela le garçon. Malko inspecta la salle du regard : Emil Borovo était invisible.

— Finalement, on s'amuse bien, fit Koscina. On devrait rester

encore. J'en ai marre du Vitosha.

— S'il continue à neiger, on ne pourra plus passer, remarqua Alois Kartner.

Malko bouillait intérieurement. Où était le passeport ? Impossible d'aborder le sujet devant Koscina.

Ils coururent dans la neige fraîche. Les bus réingurgitaient des troupes de touristes ravis... Malko chercha la Volga d'Emil Borovo sans la trouver.

— À tout à l'heure ! cria Alois Kartner, montant dans sa voiture. Rendez-vous dans le hall.

Le chauffeur de Malko attendait en battant la semelle. Il s'engagea dans la descente avec une sage lenteur et très vite, ils perdirent de vue les feux rouges d'Alois Kartner. Beaucoup plus bas, un tram, glissant silencieusement sur ses rails enneigés, manqua les couper en deux. Koscina, de plus en plus tendre, s'enroulait autour de Malko. Enfin, la haute tour blanche du Vitosha apparut dans les flocons. Le hall était désert, pas d'Alois Kartner. Sa chambre ne répondait pas non plus.

Koscina pouffa méchamment :

— Saoul comme il l'était, il a dû se planter. Il doit ronfler dans un fossé.

Malko essayait d'écarter de son esprit une autre hypothèse. Emil Borovo n'avait pas suivi Alois Kartner pour rien.

Koscina pesait de plus en plus lourdement à son bras. L'absence d'Alois Kartner obsédait Malko. Il ne pouvait pas penser à autre chose. Déjà dans l'ascenseur, Koscina commença à manifester sa tendresse. Arrivée dans la chambre, se dépouillant de ce qu'elle avait, elle apparut moulée dans une guêpière mauve assortie à ses bas mauves eux aussi, avec le porte-jarretelles de même couleur.

— C'est un ami allemand qui m'a offert ça, dit-elle. Tu aimes ?

En d'autres circonstances, Malko aurait sûrement apprécié cette poitrine aiguë et cette croupe incendiaire dans un pareil emballage, mais il n'avait vraiment pas l'esprit à la bagatelle.

— C'est superbe, dit-il.

Koscina leva un regard interrogateur sur lui.

— Je ne te plais pas ? Tu regrettes Maya.

— Tu crois vraiment qu'il est tombé en panne ? demanda Malko, sautant sur l'occasion.

— J'en sais rien, fit Koscina, et je m'en fous.

Malko n'était pas plus avancé. Un quart d'heure plus tard, ils en étaient au même point. Pour ne pas vexer Koscina, il lui proposa gentiment :

— Allons boire un verre, je ne suis pas en forme ce soir. Ce doit être le vin blanc.

Vexée, la jeune pute commença à se rhabiller sans un mot. Cette

atteinte à sa conscience professionnelle semblait la mettre dans une rage noire. Elle réenfilait son pull quand on frappa un coup discret à la porte. Malko ne fit qu'un bond pour ouvrir à la grande fureur de Koscina.

C'était Maya.

— Alois n'est pas avec vous ? demanda-t-elle.

Malko vit soudain Koscina, le visage fermé, mettre son manteau. Elle tendit une main impérieuse.

— Tu m'as fait perdre ma soirée, c'est deux cents dollars !

Il s'exécuta sans un mot et elle sortit en claquant la porte.

— Qu'est-ce qui lui prend ? demanda Maya.

— Elle est furieuse, dit Malko, parce que je n'étais pas très en forme, et que je l'ai entraînée dans la montagne. Alois devait nous retrouver ici, mais il a disparu entre le restaurant et le Vitosha. Il doit être tombé en panne.

Maya arborait une expression bizarre, le regard fuyant. Malko lui demanda brusquement :

— Vous savez quelque chose ?

— Oui, fit-elle dans un souffle. Je dormais chez Alois quand quelqu'un est entré dans la chambre. J'ai allumé et j'ai vu un type brun avec des cheveux courts et un manteau de cuir. Il n'a même pas eu à me montrer sa carte pour que je sache que c'était un flic. Il m'a demandé qui j'étais, ce que je faisais, des tas de questions. Puis, il m'a dit que Alois avait été arrêté, soupçonné de trafic de devises, qu'il devait fouiller la chambre, que je foute le camp. C'est pour ça que je suis venue ici... Je ne voulais pas en parler devant Koscina.

Malko avait la poitrine écrasée d'un poids énorme, exaspéré de son impuissance. Comment venir en aide à Alois Kartner, broyé à son tour par le système inhumain ? Et comment récupérer le passeport ? La chambre d'Alois était pour l'instant interdite. Celui qui la fouillait pouvait s'y trouver encore.

Maya demanda timidement :

— Je peux dormir ici ? J'ai peur de retourner chez Alois.

— Bien sûr, dit Malko.

C'était tout ce qu'il souhaitait. Maya se déshabilla et se glissa dans le lit voisin, comme une sage pensionnaire. Il éteignit, mais ne s'endormit pas. Par contre, très vite, la jeune femme se mit à ronfler légèrement. Au bout d'un moment, Malko se leva doucement, s'habilla et sortit sur la pointe des pieds. Une heure dix. Il lui fallait un alibi au cas où Maya se réveillerait. Il monta au dix-neuvième. Le casino était encore assez animé. Le croupier qui lui avait procuré Koscina lui adressa un sourire ravi.

— Bonne soirée ?

— Excellente, dit Malko. Je vais essayer de regagner mes deux

cents dollars.

Il en perdit cent de plus, compensés par une vodka-tonic offerte par la maison dans un geste de générosité inouïe, et partit aussitôt. Utilisant le taxiphone de l'étage, il appela la chambre d'Alois Kartner. Pas de réponse. Ce qui ne voulait pas dire qu'on ne le guettait pas. Il prit quand même l'ascenseur jusqu'au septième et monta un étage à pied.

Arrivé devant la porte d'Alois Kartner, il écouta, puis enfonça le passe dans la serrure, serrant le pistolet automatique de la main droite. Décidé à ne pas subir le sort de Kurt Morell... La chambre était plongée dans l'obscurité. Il referma et alluma. Le spectacle était le même que chez Kurt Morell. Les tiroirs arrachés, la penderie dévastée, tous les costumes aux poches retournées, les cartons de J & B épars. Là aussi, on avait cherché le passeport. Il s'assit sur le lit. Emil Borovo l'avait-il trouvé ?

Alois Kartner pouvait être détenu plusieurs jours et finir par avouer si on le torturait. Si ce passeport était encore dans cette chambre, il fallait le découvrir. Mais s'il y était, comment celui qui l'avait fouillée ne l'avait-il pas trouvé ?

Malko commença par ignorer les endroits déjà fouillés et pénétra dans la salle de bains. Là aussi, la trousse de toilette avait été vidée, un flacon gisait, brisé, à terre. Malko revint dans la chambre, essaya la moquette, le plafond, les gaines d'aération, l'extérieur de la fenêtre, les sommiers. Il n'y avait pas beaucoup de possibilités dans une chambre d'hôtel. Au bout d'une demi-heure, il s'assit, découragé. Il allait repartir quand il repensa à un objet aperçu dans la salle de bains.

Il y retourna. Sur la tablette, au milieu des brosses à dents, des lotions, des after-shave, il y avait un gros container de mousse à raser. Brusquement, Malko revit Alois Kartner, le jour de leur première rencontre, l'accueillir, un rasoir électrique à la main. Il regarda tout autour. Pas de trace d'un rasoir à main.

Il prit le container, le secoua et pressa l'embout. Il en sortit un peu de mousse. Longuement, il le soupesa, entre ses doigts, l'examinant sous toutes les coutures. Enfin, il essaya de le démonter. D'abord le haut qui tint bon. Puis le bas. Pesant de toutes ses forces, il sentit soudain le socle bouger. Encore une pression, et il commença à se dévisser. Le fond se détacha enfin, révélant un cylindre entièrement vide ! Seul le haut du container était plein de mousse à raser.

Malko envoya les doigts à l'intérieur et sentit quelque chose de dur. Quelques secondes plus tard, il retirait un passeport bleu, un turc, roulé dans le container. Il l'ouvrit : le document était vierge.

C'était pour lui que Kurt Morell avait été assassiné !

Il le remit aussitôt dans sa cachette et emporta le container qu'il

dissimula dans une poche de son pantalon. Le cœur battant, il regagna sa chambre où Maya dormait toujours à poings fermés. Il plaça le container dans sa salle de bains et prit sa propre crème à raser. Nouveau voyage dans les couloirs déserts, jusqu'à la chambre d'Alois Kartner. Il disposa sa crème à raser à la place de l'autre. Même si on refouillait la chambre, personne ne s'apercevrait de la substitution...

Enfin, il put se coucher et laisser sa respiration se calmer. Les yeux ouverts dans le noir, il fit le point. Il avait récupéré le précieux passeport, mais à quel prix !

Maintenant, il restait le principal. Il avait un passeport pour trois. Plus un homme à ses trousses, décidé à tout pour le récupérer. Comment allait-il manœuvrer entre le général soviétique, « légitime » destinataire du passeport, et Emil Borovo, l'assassin de Kurt Morell, prêt à tout, lui aussi, pour sortir de Bulgarie ?

Le troisième tram passa en brinquebalant, laissant Malko transi. Neuf heures vingt-cinq. Le général Fedor Storamov n'avait pas fait de jogging. Qu'est-ce que cela signifiait ? Il repartit vers sa voiture, courant presque pour se réchauffer. Alois Kartner n'avait pas encore reparu. L'absence du général soviétique était troublante. D'autant que Malko avait une bonne nouvelle à lui annoncer. Même si Emil Borovo était toujours aussi dangereux. La pensée du Bulgare le ramena à Alois Kartner. Il ne pouvait pas le laisser tomber. Son bureau aurait peut-être de ses nouvelles.

Il prit soin de se garer loin de la rue Stanbuliski et gagna le bureau de tourisme autrichien à pied. Il s'arrêta, interdit, à la porte du bureau du gros Autrichien. Alois Kartner était à son bureau, impavide, un verre de J & B devant lui, mais pas rasé. Il se leva et serra vigoureusement la main de Malko.

— Venez, on va se réveiller, fit-il avec le clin d'œil habituel aux micros du plafond.

Dans le petit bar à putes, Alois Kartner laissa libre cours à sa fureur.

— Les fumiers ! explosa-t-il. J'ai eu vraiment peur. On m'a relâché ce matin seulement, juste avant l'ouverture du bureau. Il faut que je vous dise où j'ai planqué le passeport.

— Je l'ai ! dit Malko.

Il raconta à Alois Kartner son expédition nocturne. Le gros Autrichien était ravi.

— Le type m'attendait hier. C'est sûrement Borovo, celui dont vous m'avez parlé, parce qu'à l'Intérieur, ils ont mis deux bureaux à sa disposition. Il a prétendu que j'avais été dénoncé pour un trafic de faux passeports, afin d'aider des opposants à quitter le pays. Un conte de fées. D'ailleurs personne n'a pris de compte rendu de mon interrogatoire.

— Votre container se trouve dans ma salle de bains. Il faut que vous le sachiez au cas où il m'arriverait quelque chose.

— Ne parlez pas de malheur... Et maintenant ?

— Si tout se passe bien, je pars demain.

— Attention aux filatures.

— C'est prévu.

L'Autrichien but une large rasade de J & B et fit claquer sa langue.

— Il ne reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance. Vous devriez emmener Maya, elle rêve de faire la pute à l'Ouest.

Il y aurait encore de nombreux obstacles avant de se trouver dans

l'avion pour Vienne. Malko pensa soudain à quelque chose.

— S'ils s'aperçoivent de la faute du général Storamov, ils ne risquent pas de faire atterrir le DC 9 dans un pays communiste ?

Alois Kartner eut une moue dubitative.

— Possible, mais peu probable. Cela ferait un énorme scandale diplomatique. Dans un cas semblable, le commandant de bord prévient les autorités du pays de destination pour qu'elles s'assurent de la personne recherchée, mais il ne modifiera pas son plan de vol sur l'ordre d'un pays étranger. Par contre...

Il s'arrêta, frottant sa joue rugueuse.

— Quoi ?

— Eh bien, ce serait tentant de lâcher un ou deux Migs à la poursuite du DC9, tirer « accidentellement » un missile et abattre l'appareil. Quitte à faire de plates excuses par la suite et d'envoyer une belle couronne. Cependant, ils ne peuvent pas s'amuser à cela s'ils lui donnent d'abord l'ordre d'atterrir. Ce serait de la piraterie aérienne. Même avec la lâcheté occidentale, cela passerait difficilement...

Malko savait à quoi s'en tenir. À partir du moment où il décollait, c'était quitte ou double.

— Nous n'en sommes pas encore là, dit-il. Le général Storamov déjeune tous les jours au Krim...

Alois Kartner jouait avec son verre provisoirement vide.

— Vous êtes sûr que ce n'est pas une manœuvre tordue du K.G.B. ? Un coup tortueux pour mettre sur orbite un nouveau « Fedora(27) » Dont vous vous feriez le complice involontaire.

— Tout est possible, dit Malko, mais je suis obligé d'écarter cette hypothèse pour le moment.

Si le général Storamov ne faisait que se construire une « légende », on ne le saurait que beaucoup d'années plus tard. Ou jamais. Cette hypothèse expliquerait la relative facilité avec laquelle il agissait.

En attendant, il fallait verrouiller le départ du général. Samia Sidani détenait un des éléments essentiels. Maintenant il ne pouvait tenter de contacter le Soviétique qu'au déjeuner.

* *

*

Samia Sidani tendit à Malko trois feuilles de papier à dessin. L'une représentait le visage de Fedor Storamov tel qu'elle l'avait croqué, les deux autres étaient des tentatives de transformation. Malko choisit celui de gauche.

— Vous pouvez vraiment faire ça ?

C'était un travail fantastique. La forme du crâne était totalement changée par une perruque brune coiffée à la sud-américaine, le nez

élargi, presque épaté, le côté « Bugs Bunny » effacé par une courte barbe bien taillée et une épaisse moustache agrandissait la bouche.

— Si on lui met des lunettes d'écaille, cela sera encore mieux, remarqua Samia, mais je ne sais pas si je pourrai me les procurer. On ne trouve rien ici. Il faudrait que je fasse des tests pour la couleur de la peau, les réactions à la teinture.

— Cela ne sera pas possible, remarqua Malko, je ne peux voir cette personne que très difficilement...

La jeune Bulgare reposa ses projets et fixa Malko.

— C'est dangereux, n'est-ce pas, ce que vous me demandez de faire ?

— Vous avez un Polaroid ? demanda Malko, sans répondre à sa question.

— Oui. Pourquoi ?

— Il faudra faire une photo d'identité tout de suite après.

— C'est quelqu'un de très connu ?

— Je ne pense pas, dit Malko, mais il doit être rendu méconnaissable pour d'autres raisons.

Ils semblaient être seuls dans la grande maison à flanc de montagne. Samia Sidani portait un jean très serré et un pull noir en V qui découvrait une bonne partie de sa poitrine laiteuse. Elle s'appuya aux coussins, regardant Malko en souriant.

— Combien allez-vous me payer pour tout cela ?

— Ce que vous estimez, dit-il.

— En dollars ou en monnaie locale ?

— Je crois que les dollars...

— Je veux autre chose, dit-elle.

— Quoi ?

— Vous revoir un jour, quand je le désirerai. Et quand j'en aurai très envie.

Étrange proposition. Malko chercha le regard de la jeune femme. C'eût été facile de satisfaire son envie sur-le-champ. Elle eut un rire léger.

— Voyez-vous, je ne suis pas une garce. Cela ne va pas très bien avec mon mari en ce moment, mais il est loin. Peut-être ne vous appellerai-je jamais. Peut-être très vite. Mais quand je le ferai, ce sera en plein accord avec moi-même. Vous comprenez ?

— Je comprends, dit Malko.

— J'aime vos yeux, fit-elle rêveusement. On dirait de l'or en fusion, chaud, lourd et rassurant à la fois.

— Samia, dit Malko, votre mari travaille avec nous, mais pour vous ce n'est pas la même chose. Vous devez être consciente que vous prenez un gros risque. Si votre rôle est découvert, vous ne pourrez plus jamais revenir ici.

Elle eut un geste fataliste.

— Tant pis.

— Il faut que vous opériez demain. C'est possible ?

— C'est possible.

— Autre chose. Savez-vous où on peut trouver de faux passeports à Sofia ?

— Non. Pourquoi ?

— En plus de cet homme, j'ai quelqu'un à faire sortir. Une femme.

Elle sourit.

— Amoureux ?

— Non. Business.

— Elle est comment ?

— Belle, type arabe, grande brune aux yeux bleus.

— Elle parle arabe ?

— Je crois.

Samia Sidani fit une drôle de petite grimace.

— Je vais vraiment devenir indispensable. J'ai deux passeports. Un bulgare et un syrien. Je peux donner le syrien. Il est au nom de Sidani que personne ne connaît ici. Seulement, je ne sais pas si la photo collera. Il faudrait peut-être la changer.

— Il est en règle ?

— Absolument. Je m'en suis même servi pour entrer la dernière fois.

— Vous n'avez pas peur d'avoir des problèmes ?

— Je dirai que je l'ai perdu... À propos, je dois aller récupérer le vôtre à l'entrepôt, aujourd'hui. Vous devez partir avant la fin de la semaine.

— Cela tombe très bien, dit Malko.

Il se leva, intérieurement fou de joie. Samia l'accompagna à la porte. Il lui prit la main et la baisa, tandis qu'ils échangeaient un long regard.

— Je vais apporter la bonne nouvelle, dit-il.

En redescendant vers la ville, peu à peu, sa joie s'évanouit. C'était trop facile, tout tombait en place exactement. Et si Samia jouait le double jeu ? Elle le tenait entièrement entre ses mains. Il suffisait d'un coup de fil à la police de l'aéroport pour coffrer Leïla Galata et le général Storamov. Il avait déjà été traversé par ce doute. Samia pouvait être la contrepartie de Samir Sidani. De toute façon, Kurt Morell mort, il n'avait pas tellement le choix des alliés.

Il restait à remettre la main sur le général Storamov, à régler le problème d'Emil Borovo et à trouver un moyen de faire sortir Leïla Galata du Vitosha.

Malko s'attaqua à son sauté d'agneau avec un appétit nouveau. Fedor Storamov picorait de la charcuterie à l'autre bout du Club Russe. Lisse comme une icône. Malko trépigna intérieurement jusqu'à ce que le Soviétique s'installe dans un fauteuil avec son cigare. Encore quelques minutes de patience et il posa sa Pravda. Même les garçons avaient déserté le restaurant, totalement vide.

— J'ai retrouvé le passeport, annonça Malko.

Il lui sembla que le corps épais du Soviétique se dilatait.

— Borovo le sait ?

— Je ne crois pas. Je dois le rencontrer ce soir, sinon...

— Allez-y et promettez-lui n'importe quoi. Il ne sera plus dangereux dès demain.

— Comment ?

— J'ai obtenu que les plans soient changés en ce qui le concerne. C'est pourquoi je n'étais pas au bois ce matin. Il va être arrêté et mis au secret dès l'aube. Il sera jugé et fusillé. Tout le dossier est prêt.

— Mais s'il parle ?

— Personne ne l'écouterait avant plusieurs jours. Quand partons-nous ?

— Demain.

— Quelle heure ?

— Dix-sept heures cinquante, mais il faut vous maquiller avant. Cela va prendre du temps. Pouvez-vous me retrouver à midi, là où nous nous sommes vus pour la première fois ? Dans la caravane garée dans le garage de la maison de mes amis ?

— Non, je préfère à l'arrêt du tram. Occupez-vous de Borovo ce soir. Rassurez-le. À demain.

Il se leva et alla prendre son manteau. Malko demeura au Club Russe quelques minutes, méditant. Pour la première fois depuis que son plan initial était tombé à l'eau, il entrevoyait une possibilité de succès. En théorie, il avait résolu la quadrature du cercle : faire sortir de Bulgarie le général soviétique sans Emil Borovo, mais avec Leïla Galata. Évidemment, il y avait encore pas mal d'obstacles avant qu'ils se retrouvent tous les trois dans l'avion. Il sortit à son tour et remonta vers la place Narodno Sabranie où il avait laissé sa voiture en face de l'hôtel Sofia, au pied du monument aux Libérateurs. Une bise glaciale s'engouffrant par l'avenue Ruski semblait s'acharner à déraciner le milicien occupé à filtrer les véhicules arrivant de la place Nevski.

Malko se demanda comment il allait rassurer Emil Borovo. Il avait intérêt à être vraiment convaincant, sinon, le Bulgare risquait de réagir très mal.

Or, c'était lui qui pouvait, dans l'état actuel des choses, menacer le

plus leur départ. Bien sûr, il ne savait pas tout, et surtout pas leur date et leur lieu d'évasion, mais s'il ne lâchait pas Malko d'une semelle, ce dernier risquait d'être amené à neutraliser le Bulgare. Étant donné la personnalité de ce dernier, ce ne pouvait être qu'une neutralisation physique et définitive, éventualité qui répugnait Malko.

Il était en train de descendre l'avenue Marsal Tolbuhin lorsqu'il trouva soudain la solution à son problème. Il restait à « vendre » cette idée à Emil Borovo.

* *

*

La place Lénine grouillait de monde. Malko venait d'en effectuer trois fois le tour, cherchant une place pour sa voiture. À pied, la rue Baço Kiro n'était qu'à quelques minutes. Il allait renoncer lorsqu'il aperçut une vieille Trabant libérant un emplacement en face de l'hôtel Balkan. Il y glissa la Lada et se dirigea vers l'avenue Georgi Dimitrov. Il n'avait pas parcouru trois mètres qu'il entendit des vociférations derrière lui. Il se retourna : un milicien lui adressait des signes furieux désignant le panneau de stationnement interdit au-dessous duquel il avait parké sa voiture.

Agacé, Malko revint sur ses pas. Inutile de discuter. Les autres véhicules garés là arboraient tous la plaque « C ». Il allait se glisser dans sa Lada lorsque son regard tomba sur un taxi qui venait de s'arrêter à proximité. Une grosse femme était en train de s'extraire avec difficulté. Soudain, Malko n'entendit plus les remontrances du milicien. Sa mémoire ne pouvait pas le tromper : c'était la grosse femme qui attendait le tram à côté de lui, le second matin où il avait « intercepté » le général Storamov durant son jogging !

Il récapitula mentalement tout ce qu'il avait fait depuis cette seconde rencontre avec Fedor Storamov. C'était paniquant. Si sa suiveuse travaillait pour la DS, les Services bulgares connaissaient tous les tenants et aboutissants de sa mission et attendaient simplement le moment où il serait mûr pour le cueillir.

L'estomac noué, il s'assit au volant. La grosse femme l'avait vu. Elle traversa en se dandinant les rails de tram, battant en retraite vers les petits kiosques à journaux et à pâtisseries érigés sur la place, à côté de l'église Sainte-Dimarche.

Feignant de ne pas comprendre la demande de papiers du milicien, Malko s'excusa en allemand, adressa son plus beau sourire au milicien, effectua une marche arrière et démarra en direction de l'avenue Georgi Dimitrov. Dans son rétroviseur, il aperçut la grosse femme se précipiter vers un taxi qui arrivait et, comme il ne s'arrêtait pas, vers le milicien. Vraisemblablement afin qu'il lui en réquisitionne un !

Qui que soit cette femme, il devait coûte que coûte la semer. Or, l'avenue Georgi Dimitrov, séparée en deux par une batterie de rails de trams, n'offrait aucune possibilité de tourner à gauche ou à droite sur plus d'un kilomètre. Si la femme trouvait rapidement un taxi, elle allait immanquablement rattraper Malko. Il passa en trombe devant le ZUM. Catastrophe : le feu venait de virer au rouge au carrefour suivant. Un tramway arrivait en face de lui, roulant au milieu de l'avenue. Malko braqua brutalement à gauche, escaladant le terre-plein supportant les rails, passa sous le nez du tram jaune qui le salua d'un coup de timbre furieux et reprit l'avenue Georgi Dimitrov en sens inverse, ce qui allait le ramener place Lénine. Mais il tourna aussitôt à droite, en face du monument de Lénine dans la rue Najco Canov, pourtant en sens interdit.

Aucun véhicule ne venait. Il y eut quelques secondes délicates, puis, il retomba dans l'avenue Kristo Botev, parallèle à Georgi Dimitrov et fila vers le nord. Même si sa suiveuse avait trouvé un taxi, elle était semée. Malko effectua encore un grand détour avant de garer sa voiture sur l'avenue Volgograd et de partir à pied vers la rue Baço Kiro. Tenaillé par une nouvelle angoisse. Qui le faisait filer ? Sans le milicien, il ne s'en serait pas aperçu et aurait emmené la grosse femme directement à son rendez-vous avec Emil Borovo. Il en avait froid dans le dos.

La petite rue était déserte. Il pénétra dans le couloir du numéro 27, sa main droite cherchant au fond de sa poche la crosse de son Walther.

* *

*

Une odeur curieuse flottait dans le petit couloir sombre. Le moisi et autre chose : du tabac. Donc, Malko n'était pas seul. Il fit tourner la clef dans la serrure de la pièce où devait l'attendre le Bulgare, plongé dans l'obscurité. Aussitôt, une voix ordonna, basse et impérieuse :

— Ne bougez pas.

Malko s'immobilisa. Il y eut un frôlement en face de lui. L'obscurité n'était pas totale et il distinguait vaguement la silhouette d'Emil Borovo. Celui-ci s'approcha, une arme braquée.

— Vous avez mon passeport ?

— Non, dit Malko, j'ai mieux.

Aussitôt, le canon d'un pistolet s'enfonça avec violence dans son estomac et la voix d'Emil Borovo claqua comme un coup de fouet.

— Imbécile ! Vous voulez jouer au plus fin. Je vais vous tuer.

Malko sentait une rage froide et désespérée dans la voix du Bulgare. Sous le coup de la colère, il était capable de mettre sa menace

à exécution. Il y eut un cliquetis sec qui lui envoya une décharge d'adrénaline dans les artères : le Bulgare venait de relever le chien de son arme. Il suffisait d'une petite pression de son doigt sur la détente pour expédier dans le foie de Malko un projectile de neuf millimètres qui y ferait des dégâts irrémédiables.

— Attendez, dit Malko, j'ai trouvé une solution. Sans passeport.

Silence, le canon du pistolet était toujours enfoncé dans son flanc. Il sentait contre son visage la respiration du Bulgare. Ce dernier demanda enfin, d'une voix méfiante :

— Ça veut dire quoi ?

— Il va y avoir un nouveau camion, annonça Malko. J'en ai eu la confirmation ce matin, par la personne qui m'a fait entrer ici. Vous partirez tous les deux comme c'était prévu, cachés dans la cargaison. Je viens de l'apprendre. Mais il faut attendre encore deux ou trois jours.

De nouveau le silence : Emil Borovo était en train d'évaluer la crédibilité de la proposition de Malko. Celui-ci compléta aussitôt :

— C'est la même filière. Le camion vient de Zurich. Il a fallu le temps de le préparer et de régler les problèmes avec la Kintex. De cette façon, vous ne courrez aucun risque. Nous passerons en Turquie où on nous attend.

Lentement, très lentement, le pistolet quitta son flanc et s'abaissa. Emil Borovo recula et alluma. L'ampoule pendue au plafond diffusait une lumière jaunâtre, sinistre.

— Si vous me mentez, fit le Bulgare, je vous tuerai sans avertissement cette fois. Je vous le jure.

Le pistolet à bout de bras, il fixait Malko, le visage fermé. Cependant, il avait perdu beaucoup de sa superbe et son regard était moins dur. Malko décida d'apporter une touche finale à son intox.

— Il y a une condition, annonça-t-il. Je veux que vous trouviez un moyen de faire échapper Leïla Galata à la garde dont elle est l'objet, le moment venu. De façon à ce qu'elle parte avec nous.

Emil Borovo venait de rentrer son pistolet. Il commença à le ressortir.

— Pas de conditions, gronda-t-il.

— Qu'est-ce que la DS va faire d'elle ? Ils vont la supprimer.

Emil Borovo eut un geste excédé.

— Mais non, on peut avoir besoin de la montrer à la presse étrangère.

— Et ensuite ? insista Malko.

— Je n'en sais rien. Elle ira dans un camp probablement ou... Quelle importance ?

— Pour moi, cela en a, fit Malko. Elle doit partir avec nous. Il y a de la place dans le camion... Alors... ?

— Bien, bien, fit le Bulgare, je m'en occuperai.

Il avait cédé trop rapidement pour qu'il y ait une once de sincérité dans sa promesse. Malko s'en moquait. C'était à celui qui mentirait le mieux. Et il y avait un problème plus important à débattre.

Un problème vital.

— Bien, dit Malko. Il y a autre chose. Aujourd'hui, j'étais suivi. Par une femme. Je m'en suis aperçu par hasard, sinon, je l'aurais amenée jusqu'ici...

— Suivi, fit pensivement Emil Borovo. À quoi ressemblait-elle ?

Malko la lui décrivit. Le Bulgare eut un sourire suffisant.

— Je vous ai dit que je savais tout ce que vous faisiez. Si vous me mentez maintenant, je le découvrirai très vite. Vous risquez de le regretter.

Malgré tout Malko fut soulagé. Une créature à la solde d'Emil Borovo c'était ennuyeux, mais pas la fin de sa mission. Simplement une difficulté supplémentaire. Un homme prévenu en vaut deux. Hélas sa suiveuse ne devait pas être seule. Il fallait coûte que coûte qu'il identifie les autres.

— Bien, fit le Bulgare. Demain je veux le numéro d'immatriculation de ce camion. S'il doit être ici dans quelques jours, le poste-frontière est déjà prévenu. Je vous attends ici, à la même heure.

— D'accord, dit Malko.

Le lendemain, à l'heure du rendez-vous, il volerait au-dessus de la Hongrie. Il se glissa de nouveau dans le couloir, puis dans la rue. Sa tension était telle qu'il en avait les mains moites. S'il voulait partir le lendemain, il restait à prévenir Leïla Galata et surtout à résoudre un problème qui semblait insoluble. Comment allait-elle fausser compagnie à ses gardes du corps ?

Leïla Galata fit son apparition vers minuit, comme Cendrillon, encadrée de ses deux gorilles bulgares, altière dans une robe mauve décolletée jusqu'au nombril. Durant quelques instants le cliquetis des jetons diminua d'intensité et les croupiers du black-jack en profitèrent pour rafler quelques mises.

La jeune Turque suivit le chemin dégagé par ses gardes du corps et s'installa à la table de roulette où se trouvait Malko, saluée d'un sourire sirupeux à souhait par le petit croupier chauve. Avec ce qu'elle avait déjà laissé au casino, on aurait pu la décorer de l'Ordre de Lénine. Un des gorilles se plaça à gauche, l'autre derrière, maintenant un espace vide entre la jeune femme et les autres joueurs. Malko était déjà installé à la roulette. Cette fois, il chercha délibérément le regard de la jeune femme. Celle-ci le soutint, aussi longtemps qu'elle le put sans attirer l'attention. Il espérait qu'elle avait compris. Il n'avait plus de temps pour deux rendez-vous. Aussi, c'est lui qui avait disposé un mot dans les toilettes là où elle avait mis son premier message : « Départ demain. Il faudra vous rendre libre. Je viens plus tard. »

Même si quelqu'un découvrait le message, sibyllin, ce ne serait pas une catastrophe.

Un peu plus tard, il la vit se lever et partir vers les toilettes. Escortée par un des gardes. Lorsqu'elle revint, à son regard, il comprit qu'elle avait trouvé le message. Il ne restait plus qu'à tuer le temps en engraisant le casino. Malko songea que si le ciel était avec lui, c'était sa dernière soirée à Sofia.

* *

*

Leïla Galata, le regard troublé, ne voyait même plus les numéros de la roulette, se répétant intérieurement le contenu du message de Malko. Elle se retourna et croisa le regard d'un de ses gardes, un certain Gregori Vartanian, qui passait son temps à la dévorer des yeux. Volontairement, elle soutint son regard avec un sourire presque encourageant.

Une demi-heure plus tard, elle se leva et quitta le casino avec son escorte. Au moment de pénétrer dans sa suite, elle se tourna vers Gregori Vartanian et demanda d'une voix douce :

— Gregori, j'ai une ampoule qui ne marche plus, vous pourriez venir voir ?

Le gorille n'hésita qu'une seconde. Son copain avait hâte d'aller se coucher.

— Je te rejoins en bas, fit-il et il pénétra dans la suite avec la Turque.

Celle-ci alluma et dit :

— C'est dans la salle de bains.

Elle le précéda, pointa le doigt vers une applique près du lavabo.

— C'est là.

Il se mit sur la pointe des pieds. Leïla s'était rapprochée, ils se touchaient presque. Il revissa l'ampoule et elle s'alluma.

— Oh merci, fit Leïla.

Elle n'eut à avancer que de quelques centimètres pour que leurs corps se frôlent. Gregori Vartanian sentit son ventre s'embraser d'un coup. Les yeux troubles, la grande bouche entrouverte de Leïla lui apparaissaient dans un brouillard. Automatiquement, ses mains remontèrent, emprisonnèrent la lourde poitrine, à travers la soie. Aussitôt, Leïla lui darda une langue chaude dans sa bouche, poussant son pubis contre lui, avec un gémissement.

Comme un fou, il releva la robe mauve le long de ses hanches, toucha la chair nue, essaya de faire glisser le slip. Leïla le sentait trembler contre elle, souffler comme un phoque. Sournoisement, elle s'empara de lui et presque aussitôt, il explosa avec de brèves saccades. Elle demeura contre lui, murmura dans son cou :

— J'ai tellement envie de faire l'amour ! Demain, on pourrait ? Je dois faire des courses, essayez de venir seul. Nous irons déjeuner en ville et ensuite, vous connaissez bien un endroit...

Gregori Vartanian, les jambes coupées, s'ébroua, n'en revenant pas de sa chance.

— Je ferai ce que je pourrai.

Leïla Galata le raccompagna, chastement à cause des caméras, puis le regarda s'éloigner dans le couloir. Certaine qu'il se débrouillerait pour larguer son alter ego.

* *

*

Malko traversa le couloir en quelques secondes, enfonça le « passe » dans la serrure de la suite Serdika et entra. Comme il s'y attendait, elle était plongée dans l'obscurité. Maintenant qu'il connaissait un peu mieux les lieux, il se dirigea facilement vers le lit.

Il était vide ! Un bruit d'eau lui expliqua pourquoi. Un rai de lumière filtrait de la porte de la salle de bains.

Il l'ouvrit doucement et se glissa à l'intérieur. Les caméras n'avaient pas eu le temps d'être activées. Comme lors de sa première visite, il y

régnait une chaleur étouffante et humide. Leïla Galata le contemplait en souriant, allongée dans sa baignoire, les seins affleurant la surface. Sans un mot, elle émergea, pleine de mousse, révélant son corps entier et s'approcha de lui. Délicatement, du bout des doigts, elle lui ôta sa veste, puis conseilla d'une voix suave et basse :

— Enlevez tout, sinon, vous serez mouillé en partant.

Ses yeux souriaient avec une provocation tranquille pendant que Malko se déshabillait.

L'eau continuait à couler bruyamment dans la baignoire. Leïla s'y laissa glisser, y entraînant Malko. Puis, elle se mit à l'embrasser sur tout le corps, s'attardant longuement à son sexe. Ensuite, elle se redressa et lui demanda à l'oreille de la prendre debout, appuyant son dos à la céramique. Quand il la pénétra, il crut qu'elle allait défaillir. Les mains nouées sur ses reins, le bassin cambré, les yeux révoltés de plaisir, elle tremblait de tout son corps. Jusqu'à ce qu'un orgasme violent lui arrache un véritable hurlement qu'elle étouffa en se mordant la main.

Puis ils retombèrent dans la baignoire, essoufflés. À l'oreille de Malko, Leïla murmura :

— Il y avait si longtemps que je n'avais pas fait l'amour. J'avais presque oublié à quel point c'était bon. Maintenant, parlez-moi.

— J'ai trouvé un passeport pour vous. Vous parlez arabe ?

— Oui.

— Vous avez une photo d'identité ?

— Oui, plusieurs.

— Vous allez m'en donner une. Maintenant, le problème principal : je vais essayer de vous faire partir demain, avec moi. Vers le début de l'après-midi. Comment pourrez-vous sortir d'ici ?

— Je crois que j'y arriverai, dit la Turque. Un de mes gardes est amoureux de moi. Je le neutraliserai en ville. Il est d'accord pour m'emmener faire des courses. Et ensuite...

— Il donnera l'alerte tout de suite.

Elle ferma les yeux un bref instant.

— Je m'arrangerai pour qu'il ne puisse pas. Où vais-je vous retrouver ?

— Au coin des avenues Lenine et Sitjacovo, il y a un arrêt de bus, expliqua Malko. Soyez là, à quatre heures. Nous irons directement à l'aéroport. Ne soyez pas en retard, je ne pourrais pas vous attendre.

Leïla le regardait avec des yeux extasiés.

— C'est vrai ? Je vais partir. Quitter cet horrible hôtel. Retrouver la vie. C'est merveilleux !

— Attendez pour vous réjouir d'être à Vienne, dit Malko, ce genre d'opération n'est jamais sûr à cent pour cent. Beaucoup repose sur vous. Il faut vous débarrasser de vos gardiens, sinon, rien n'est

possible. Et même ainsi, il y a un risque à l'aéroport.

La joie s'éteignit un peu dans les yeux de Leïla Galata, mais elle étreignit Malko de toutes ses forces.

— Cela ne fait rien, c'est merveilleux quand même. Je vais aller chercher une photo, sans allumer.

* *

*

Malko avait l'impression d'avoir séjourné dans un hammam tout babillé. Ses vêtements lui collaient à la peau, imprégnés de l'humidité de la salle de bains. Il se retourna vers la porte de la suite Serdika qui venait de se refermer sur lui. Il avait dans sa poche une photo de Leïla Galata. Il ne la reverrait qu'au rendez-vous. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sans bruit. De nouveau, la chance semblait avec lui. Il avait encore dans la bouche le goût des baisers de la Turquie. Il se coucha, ne parvenant pas à dormir, tant il était énervé. Il arrivait dans la dernière ligne droite. Le lendemain serait le jour le plus long de son séjour à Sofia. Il se repassa mentalement tous les éléments du problème. Il avait une chance que cela marche, mais c'était presque aussi complexe que le départ d'une fusée vers la lune. Tout devait fonctionner à la seconde près. Au moindre impondérable, c'était le désastre.

Il bascula dans le sommeil, hanté par la verrue d'Emil Borovo. Pourvu que le général Storamov ait vraiment réussi à le neutraliser. Dans le cas contraire, il allait avoir affaire à un fauve ivre de carnage.

CHAPITRE XVI

Malko regarda le temps par la fenêtre : gris, couvert, quelques flocons de neige. Premier signe du destin. Le décollage n'était pas compromis. Il se sentait étrangement excité et en même temps parfaitement lucide. Il restait moins de dix heures avant son départ de Sofia et le succès ou l'échec de sa mission. Il savait que la matinée allait passer très lentement. Tout ce qu'il avait à faire, c'était de rendre visite à Samia Sidani pour reprendre son passeport et celui qui allait servir à Leïla Galata. Ensuite, il retrouverait Fedor Storamov au Krim et l'emmènerait chez Tudor Vaslec, où Samia les rejoindrait. Maquillage, départ pour l'aéroport, avec récupération en route de la jeune Turque.

Il acheva de se raser, avec une bombe achetée dans la galerie marchande. Le passeport vierge du général se trouvait toujours dans sa cachette. Habillé, il boucla sa valise. Peu à peu, sa sérénité s'ébréçait, et pensant à tout ce qui pouvait se mettre en travers de ses plans. Il avait le cœur battant lorsqu'il descendit dans le hall de marbre. Il avait l'impression que tout le monde le regardait. En ce moment, Leïla Galata devait se réveiller, pour la journée la plus importante de sa vie. Il avait dans son portefeuille la photo qu'elle lui avait confiée et leur brève étreinte lui avait laissé un goût de miel. Il se dirigea vers sa Lada. Le compte à rebours était commencé.

* *

*

Samia Sidani observait Malko qui décollait sa photo de son passeport à l'aide d'une lame de rasoir, pour la remplacer par celle de Leïla Galata. Vingt minutes intenses d'un travail délicat. Enfin, Malko remit tout en place, lissa la page et l'examina. La taille, la description physique correspondaient. Il feuilleta le passeport et fixa la jeune femme.

— Vous êtes certaine de ne rien regretter ?

— Oui.

Pourtant, elle avala nerveusement sa salive. Elle détourna les yeux et Malko y vit des larmes. Il ne comprit pas pourquoi elle pleurait. Il était fou de joie de pouvoir sauver Leïla Galata.

— Vous avez réuni tout le matériel pour le maquillage ?

— J'aurai les derniers éléments tout à l'heure.

— Je viendrai vous chercher à une heure, dit-il. Avez-vous la

possibilité de quitter la Bulgarie ensuite ? Je n'aimerais pas que vous soyez là lorsqu'ils s'apercevront de la fuite de Leïla Galata.

— Non, dit-elle, je vais rester. C'est trop dangereux de me faire remarquer. Je vous l'ai dit, nous nous verrons un jour à Vienne, ou à Paris.

Malko empocha le passeport. Le puzzle se mettait en place. Mais il avait du mal à faire fondre la boule qui lui obstruait le gosier.

— Voici votre passeport, dit Samia, j'ai dit à nos partenaires que nous prenions votre voyage de retour à notre charge et que vous désiriez vous rendre en Autriche. Ils n'ont fait aucun commentaire.

— Ils ne soupçonnent rien ?

Elle sourit.

— Chaque semaine, il y a des dizaines de chauffeurs en transit. Le Vitosha en est plein. Pour eux, vous n'êtes qu'un parmi les autres. À tout à l'heure.

Ils se regardèrent longuement. Finalement, Samia avait un sacré courage.

Malko redescendit sans se presser. Il avait plus de trois heures à tuer. Une petite pensée désagréable le taraudait. Emil Borovo était-il vraiment hors circuit, comme le général l'avait affirmé ? Malko se rassura en se persuadant que, dans le cas contraire, il se serait déjà manifesté. Quoi qu'il en soit, il était obligé de faire l'impasse sur le Bulgare. Il n'avait rigoureusement aucun moyen de le contrer si le plan du général Storamov avait échoué. Il n'avait plus qu'à croire en son étoile.

* *

*

Installé à la cafétéria devant un Perrier, Malko essayait de s'intéresser à une partie de bowling. Trois filles jeunes et superbes jouaient dans l'ammoniac de la piscine, observées par un paquet d'Arabes, les yeux hors de la tête. Il aperçut Maya, dans un bikini rose à la limite de l'attentat à la pudeur.

Il repartit vers l'entrée, décidé à aller faire un tour en ville. Il traversait le hall lorsqu'il s'arrêta net. Un homme venait de franchir d'un pas rapide la porte tournante du Vitosha, une chapka de fourrure noire enfoncée jusqu'aux yeux, enveloppé dans une pelisse, les mains dans les poches.

Le général Fedor Storamov.

Malko en fut tétanisé. Que venait faire le général soviétique au Vitosha ?

Fedor Storamov ôta sa chapka. Il n'avait pas encore vu Malko. Celui-ci allait se précipiter à sa rencontre lorsque la porte tournante

pivota de nouveau : machinalement, Malko regarda la personne qui entra. Une grosse femme emmitouflée dans un manteau gris, se dandinant comme un ours. Elle se dirigea vers les ascenseurs. Son visage était familier à Malko. C'était la femme qui attendait le tramway à côté de lui, la dernière fois qu'il avait rencontré le général à son jogging et celle qui l'avait suivi la veille !

Le général balaya le hall d'un regard circulaire, sans apercevoir Malko, dissimulé par un groupe de Grecs. Il se dirigea vers les ascenseurs. Le temps que Malko se fraie un passage dans la foule, le Soviétique venait d'entrer dans une cabine. La grosse femme qui s'était assise sur un banc à côté des ascenseurs se leva et le suivit ! Malko se mit à courir et, au moment où les portes coulissantes allaient se refermer, il parvint à se glisser entre elles.

Il se trouva nez à nez avec la grosse femme. Leurs regards se croisèrent et elle vit dans les yeux de Malko qu'il l'avait reconnue. Au même moment, le général Storamov poussa une brève exclamation.

— Ah, vous êtes là !

Il n'en dit pas plus. Malko l'avait averti d'un coup d'œil éloquent. Tout se passa ensuite très vite. La grosse femme appuya sur le bouton du quatrième. On ne voyait presque pas ses yeux, noyés dans la graisse. Quelques secondes plus tard, l'ascenseur s'arrêta. La grosse femme se précipita à l'extérieur avec une hâte suspecte.

En un éclair, Malko sut qu'elle allait les dénoncer.

De justesse, il la rattrapa par le col de son manteau, la rejetant à l'intérieur de la cabine. Elle couina. Heureusement, il n'y avait personne sur le palier. Tout en luttant avec elle, pour la maîtriser, Malko jeta au Soviétique :

— Elle nous surveillait déjà l'autre jour, au tram ! Elle me suit sans arrêt.

Instantanément, le général soviétique appuya sur un bouton et les portes se refermèrent.

— Lâchez-moi ! glapit la bonne femme. Je suis de... Sans un mot, le général se rua sur elle, serrant son cou à deux mains. Malko reçut un coup de pied, puis la femme pivota, essayant de saisir les poignets du Soviétique en train de l'étrangler, le couvrant d'injures en russe.

Avec une petite secousse, l'ascenseur s'arrêta et les portes s'ouvrirent. Glacé d'horreur, Malko s'apprêta à faire face à la foule habituelle du hall, mais devant lui, il ne vit qu'un trou noir !

D'une poussée violente, le général projeta la femme vers le trou noir qui les avala tous les deux. Malko les suivit, réalisant qu'ils avaient atterri au sous-sol.

Un bruit de lutte confuse montait de l'obscurité. Les portes de l'ascenseur s'étaient refermées et la cabine était repartie. Cette zone de l'hôtel semblait totalement déserte. Il y eut un cri étranglé dans le

noir, puis le bruit d'une masse lourde tombant à terre.

Presque aussitôt la voix calme du général retentit dans l'obscurité :

— Vite, aidez-moi.

La flamme d'un briquet s'éleva, tenu par le Soviétique et Malko aperçut la grosse femme couchée sur le dos, sa robe relevée sur des jambes monstrueuses, les vêtements en désordre.

— Vous l'avez...

— Non, fit Fedor Storamov, elle est seulement évanouie, je lui ai comprimé les carotides. Il faut l'emmener. L'hiver, personne ne vient jamais par ici, mais nous ne pouvons pas l'interroger ici.

— L'emmener !

Malko se voyait mal traverser le hall grouillant du Vitosha, le corps inerte de la femme sur son épaule. D'une voix agacée, le général précisa :

— Il y a une porte, à dix mètres d'ici, au fond du couloir. Elle donne sur l'arrière de l'hôtel où il n'y a jamais personne. Surveillez-la, je vais chercher ma voiture. Si elle crie, occupez-vous d'elle...

Il allait partir quand Malko demanda :

— Mais pourquoi êtes-vous venu ?

— Emil Borovo a échappé à ceux qui venaient l'arrêter ! jeta le général. Il faut que vous quittiez le Vitosha tout de suite.

Ses pas se perdirent dans l'épaisse moquette. Malko resta figé au-dessus du corps inerte de la grosse femme. En quelques minutes, il avait basculé dans l'horreur. Ils étaient suivis et Borovo était quelque part dans Sofia, prêt à se venger.

* *

*

Malko avait à peine eu à serrer les carotides de la grosse femme. Elle gémissait comme une baleine échouée, remuant faiblement. Il y eut un glissement dans l'obscurité et la voix du général Storamov dit :

— Ça y est, emmenons-la.

La flamme du briquet éclaira son visage congestionné. Il avait dû courir. À deux, ils prirent la grosse femme sous les aisselles et la traînèrent le long du couloir, jusqu'à une porte en fer. Le général la poussa d'un coup d'épaule et la lumière entra à flots. Malko distingua l'arrière d'une Volga noire, le coffre ouvert. De l'autre côté du chemin, il y avait un terrain nu. Pas un chat en vue. Le général sortit, inspecta les abords et revint.

— Vite.

Ils l'empoignèrent. Elle était si lourde qu'ils faillirent ne pas pouvoir la hisser jusqu'au coffre. Enfin, celui-ci claqua et le général soviétique essuya son front couvert de sueur.

— Allez prendre votre valise, dit-il. Vous quittez l'hôtel. Je vous attends en face de la station de taxis, au coin de l'avenue Vitosha.

Malko refit le même chemin en sens inverse, attendit un ascenseur d'interminables minutes, gagna sa chambre et repartit avec sa valise. La traversée du hall fut une dure épreuve. À chaque seconde, il s'attendait à être intercepté. Il reprit sa Lada et ne souffla un peu qu'en retrouvant la Volga noire du général. Ce dernier lui adressa un petit signe et s'engagea dans Vitosha vers le sud. Malko, derrière lui, remarqua que la Volga du général arborait la plaque « C » gouvernementale.

Ils remontèrent Georgi Twajkov sur un kilomètre, sortant de la ville, puis le général tourna à droite dans une route enneigée longeant une voie de chemin de fer. On était en pleine campagne et pourtant les rails d'un tram continuaient. Ils les menèrent jusqu'à une sorte d'entrepôt entouré de palissades de bois. Le portail était ouvert. La Volga s'y engouffra et s'immobilisa sous un hangar où s'alignaient plusieurs rames de tramways jaunes. Malko se gara un peu plus loin et rejoignit le général, descendu de sa voiture.

— Ici, nous serons tranquilles, expliqua le Soviétique. Ces rames ne servent qu'aux heures de pointe, en fin de journée.

Le froid était beaucoup plus vif que dans la cuvette de Sofia. Le général ouvrit son coffre et, aussitôt, la grosse femme essaya d'en sortir. Le Soviétique s'empressa de l'aider. À peine à terre, le visage écarlate, elle se mit à hurler.

— Tu peux crier, grosse cochonne ! fit le général. Ici, personne ne t'entendra.

Soudain, la femme voulut lui échapper. D'un croc en jambe, il la fit tomber dans la neige boueuse et se mit à la tirer vers les rames immobiles.

— Aidez-moi, demanda-t-il à Malko.

— Que voulez-vous faire ?

— Elle doit parler. Dire s'il y en a d'autres. Et si elle ne trahit pas Borovo.

— Comment ?

— Vous allez voir.

Malko se plaça entre la femme et le général.

— Dites-moi ce que vous voulez faire !

La main du Soviétique plongea dans sa veste et ressortit, braquant un Tokarev sur Malko.

— Cessez de faire l'imbécile, fit-il sèchement. Sinon, je vous abats. Nous sommes tous les deux en danger de mort... Alors, pas de sensiblerie stupide.

D'un coup violent sur la tempe, il étourdit la grosse femme.

Puis, sans l'aide de Malko, tous ses traits crispés par l'effort, il la

traîna jusqu'aux rails, l'y plaçant à quelques mètres de la motrice, le cou appuyé à l'acier des rails.

— Vous n'allez pas la...

— Non, fit le général, je vais lui faire peur. Allez voir si personne n'arrive. Ce ne serait pas le moment.

Malko s'exécuta de mauvaise grâce, gagnant un endroit d'où il pouvait surveiller le portail. La campagne était vide. Du coin de l'œil, il vit le général courir jusqu'à la motrice, monter dedans, et se pencher sur le poste de pilotage. Très vite, il y eut un ronflement, et, avec une lenteur extrême, la lourde rame s'ébranla en direction de la grosse femme.

Le général avait déjà sauté à terre. Il vint s'agenouiller près de sa prisonnière. La prenant par les cheveux, il la gifla jusqu'à ce qu'elle ouvre les yeux. Voyant la grosse motrice avancer vers elle à une allure d'escargot, elle poussa un cri étranglé. Le général se pencha et dit :

— Dépêche-toi. Qui sont les autres ? À qui fais-tu ton rapport ?

La femme secoua la tête, essayant de se dégager, jurant, suppliant, l'injuriant. Implacablement, la motrice se rapprochait. À cheval sur le corps de sa victime, Fedor Storamov cria :

— Parle, grosse truie !

Encore deux mètres, cinq ou six secondes. La masse de la rame cacha la scène à Malko. Il entendit la femme hurler.

— Pour le camarade Borovo, c'est lui qui m'a dit de te suivre, tu lui demanderas, camarade général !

— Tu es seule ? insista le Soviétique.

— Oui, oui, je le jure, laisse-moi, lais...

Il y eut un cri atroce, puis un bruit mou comme une machine à couper le jambon et la motrice parut avancer par à-coups.

Malko vit Fedor Storamov reculer précipitamment tandis que la rame s'immobilisait contre un butoir. Il courut vers le général. Celui-ci se relevait, frottant ses mains pleines de neige. Malko aperçut le corps perpendiculaire aux rails. On ne voyait pas sa tête qui avait roulé sous la motrice. Celle-ci bloquée contre le butoir, continuait à ronfler furieusement. Sans un mot, le général marcha jusqu'à la motrice, y monta et aussitôt le ronflement cessa. Il revint alors vers Malko.

— Si vous tentez quelque chose, dit-il d'une voix égale, je vous tue.

— Vous l'avez assassinée, vous le vouliez dès le début, dit Malko.

Le général Storamov sortit un étui à cigarettes en or massif et alluma calmement une cigarette.

— Bien sûr. Il n'était pas question de la laisser partir. C'est eux ou nous. Vous êtes bien naïf... Mais je crois qu'elle a dit la vérité. Borovo a agi pour lui-même. Maintenant il est traqué, mais il a dû donner ses ordres hier. (Il tira sur sa cigarette et ajouta :) Il y a longtemps que je n'avais pas interrogé quelqu'un ainsi. Nous faisons cela en Ukraine,

pendant la guerre, avec les partisans ralliés aux Allemands... On les alignait la tête sur la voie, une douzaine. Eh bien, devinez lequel parlait ?

— Je n'en sais rien, fit Malko.

— Le huitième ! fit d'un ton pensif le général Storamov. Toujours le huitième, on fusillait les autres ensuite, mais c'était le huitième qui ne voulait pas mourir... Enfin ! Nitchevo, quand l'heure est là, il faut faire face.

Malko regarda le cadavre. Une traînée de sang jailli des carotides de la prisonnière avait giclé sur le tram jaune et le froid était en train de la solidifier. Le général avait repris une respiration normale. Il fouilla rapidement le sac de la femme, puis le jeta près du corps et consulta sa montre.

— Dix heures et demie, fit-il. Il ne faudrait pas trop nous promener en ville. Pouvons-nous aller maintenant chez votre ami ? Je voudrais me reposer.

— Où est Emil Borovo ?

Le Soviétique secoua la tête.

— Je n'en sais rien, avoua-t-il. Je ne crois pas qu'il puisse nous dénoncer. Il est traqué par la DS. Il a dû chercher à quitter Sofia. Je sais, c'est dangereux de ne pas le contrôler, mais nous n'y pouvons rien. Sait-il à quelle heure nous partons ?

— Non.

Le général eut un geste fataliste.

— Alors, nitchevo !

— Que s'est-il passé ?

— Il a de l'instinct. On l'avait convoqué, il n'est pas venu. Il a été prévenu, je crois. Vous allez garer votre voiture en ville, mettez vos affaires dans mon coffre. La mienne se remarque moins.

— On ne s'étonnera pas de votre absence ?

— Non, pas jusqu'à ce soir. Et là... Il ne termina pas sa phrase.

Malko fit le transfert de sa valise, glacé physiquement et moralement. La férocité froide du général soviétique l'horrifiait. Et il savait que si la DS se déchaînait, ils n'auraient pas beaucoup de chances de fuir la Bulgarie. Ils se trouvaient comme un sous-marin dans une nasse hérissée de mines. S'ils touchaient, c'était fini. Il suivit la Volga du général et le dépôt de trams disparut dans le virage suivant. Ils franchirent une petite rivière gelée et redescendirent vers le centre. Lorsqu'il dut doubler un tram jaune dans la côte avant le trou du métro, Malko, éprouva une drôle d'impression. Le long de Patriarh Evumij, le général s'arrêta et lui fit signe de se garer. Malko abandonna sa belle Lada toute neuve et le rejoignit dans la Volga. Il téléphonerait à Budget de l'aéroport. Au bout d'un long silence, Malko ne put retenir la question qu'il avait sur les lèvres :

— Vous croyez qu'elle a dit la vérité ?

— Oui. J'ai l'habitude des menteurs. Et puis si elle avait été en mission officielle, elle n'aurait pas été seule.

Pourvu que Fedor Storamov ait raison.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas essayé de partir directement de Russie, quand vous avez su que vous étiez menacé ? demanda Malko. À votre poste, vous aviez des facilités.

Fedor Storamov secoua la gélatine de ses mentons avec ironie.

— Vous ne connaissez pas notre système. À Moscou, j'étais très surveillé. On ne peut partir que par avion. Il aurait fallu mettre trop de gens dans le coup. Lorsqu'on m'a appris que j'étais désigné pour venir faire le ménage en Bulgarie, j'ai pensé que j'avais une chance. Mais il me fallait une aide extérieure. Imaginez, pendant la dernière guerre un officier SS demandant asile à des Juifs. Des gens comme vos amis m'auraient fermé leur porte au nez, me prenant pour un provocateur.

Tout à coup, il bâilla et sembla se voûter. Ils étaient presque arrivés.

— J'ai envie d'un bon bortsch bien chaud, dit soudain Storamov. Et de me reposer quelques heures. Il faisait un froid du diable dans ce dépôt de trams. À propos, est-ce qu'on trouve du bon bortsch dans vos pays capitalistes ?

Malko ne répondit pas, pensant à l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête. Il ne partageait pas l'optimisme du général, persuadé qu'Emil Borovo n'avait plus qu'une idée, même s'il devait y laisser sa peau : les empêcher de quitter Sofia.

* *

*

Perdu dans la circulation du boulevard périphérique Volgograd, Emil Borovo jurait tout seul, les traits déformés par la rage. Il était en fuite dans sa propre ville, lui, un des membres les plus puissants de la Dajnavna Sigounost ! Son pistolet, une balle dans le canon, posé sur la banquette à côté de lui, il s'attendait à voir surgir à chaque seconde une Lada bleue et jaune de la Milice.

Sans un vieux copain qui avait partagé pas mal de ses coups tordus, il serait dans une cellule, au secret. Le nouveau patron de la DS nommé depuis deux mois, ne le connaissait pas et ne le protégerait pas. Maintenant, tout le système travaillait contre lui. Aucun de ses anciens agents ne l'aiderait. On ne contrait pas la raison d'État. Il enrageait, ne pouvait même pas téléphoner d'une cabine publique pour prévenir que le général Storamov s'apprêtait à fuir. Il n'avait aucune précision, on ne le croirait pas. C'était un pestiféré. Il s'arrêta

dans un grand parking de camions et alla prendre un tarator(28), un peu de charcuterie et un café dans une isba-taverne. Là, il ne risquait pas d'être reconnu. Mais le Vitosha lui était interdit.

Il ne pourrait pas tourner indéfiniment autour de Sofia. Le numéro de sa voiture avait dû être diffusé. Il cracha intérieurement de haine en pensant à la promesse du passeport. Il était certain que c'était Storamov qui avait tout manigancé. Il ne pouvait supporter l'idée que le Soviétique s'en tire et que lui finisse avec une balle dans la tête. Il avait envie de vivre. Il but son café brûlant et en commanda un autre. Il fallait qu'il trouve quelque chose. Sa seule chance de survie était de quitter Sofia pour l'Ouest le jour même. Donc, il fallait remettre la main sur ceux qui s'apprêtaient à le faire. Il était maintenant certain que leur départ était imminent et que Klaus ne viendrait pas au rendez-vous.

Lui, Emil Borovo, pourrait se montrer féroce. Il n'avait plus rien à perdre.

CHAPITRE XVII

Todor Vaslec entrouvrit sa porte avec précaution, puis, toute grande, lorsqu'il reconnut Malko. Son regard s'arrêta sur le général Storamov impassible, les mains dans les poches de sa pelisse, interrogateur. Il était onze heures et le ciel venait de s'éclaircir.

— Nous pouvons entrer ?

Le général se débarrassa de sa pelisse en pénétrant dans la pièce aux pianos, caressa le chat au passage et s'assit sur un tabouret, regardant autour de lui. Sylvana, la femme de Vaslec, avait surgi du premier étage, l'air angoissé à son habitude. Todor lui demanda de préparer du thé.

— Que se passe-t-il ? interrogea-t-il, je ne vous attendais que cet après-midi.

— Nous avons été obligés de modifier notre emploi du temps, dit Malko. Voici l'ami qui doit partir. Peut-il rester chez vous ? Il préfère ne pas reparaître à son hôtel.

Todor Vaslec enveloppa le général d'un long regard d'envie et s'assit sur une pile de livres en face de lui.

— Vous êtes chez vous, dit-il.

— Spasiba valchoye za vasche gosteprimstvo(29), dit Storamov.

Le sourire de Todor Vaslec se figea.

— Vous êtes russe ?

— Da.

Le jeune Bulgare échangea un regard avec Malko. Celui-ci se hâta de préciser :

— Mon ami Fedor est un haut fonctionnaire soviétique qui a décidé de passer à l'Ouest.

Pas question de parler du KGB. Sylvana avait apporté le thé très fort. Todor Vaslec était si perturbé qu'il renversa le sien sur le tapis usé jusqu'à la corde. Héberger un Soviétique !

Malko se tourna vers lui.

— Vous sortez ?

— Oui. Je vais au musée des Icônes, comme tous les jours, mais ma femme reste ici.

— Je vais ressortir, j'ai quelqu'un à voir.

Il devait récupérer les billets d'avion chez Alois Kartner. Sans un mot, le général fouilla dans sa poche et lui tendit la clé de sa Volga. Il était gris de fatigue, les traits tirés, et ses mains tremblaient légèrement. La réaction. Todor Vaslec avait repris son air doux. Il se leva, embrassa sa femme, salua d'un sourire et disparut.

Le général, muet, lissait ses rares cheveux d'une main distraite.

Impénétrable. Jamais on n'aurait dit qu'il avait tué une femme une heure plus tôt. Il se mit à parler bulgare avec la femme de Todor, gaiement, comme si de rien n'était. Malko en profita pour s'éclipser et courir jusqu'à la Volga noire. Elle marchait presque aussi mal que sa première Lada, mais la plaque « C » le mettait à l'abri de la curiosité des miliciens.

Il regarda autour de lui. Tout semblait parfaitement calme. Il se demanda ce qu'il ferait s'il se trouvait en face d'Emil Borovo. Dans sa poche, le Walther P 38 pesait d'un poids rassurant. Le passeport vierge destiné au général Storamov se trouvait dans la poche intérieure de sa veste.

* *

*

Alois Kartner était en train d'achever son cinquième verre de « sirop d'Écosse » retranché dans son bureau, quand sa secrétaire lui annonça un visiteur. Il n'eut pas le temps de lui dire d'entrer. Une silhouette en manteau de cuir s'encadra dans la porte. L'homme qui l'avait arrêtée l'avant-veille après la soirée folklorique. Les yeux rouges, l'air menaçant, les traits tirés. Il resta debout et lui dit sèchement :

— Venez avec moi, j'ai à vous parler.

Le gros Alois sentit son cœur s'accélérer. Mauvais signe. On pouvait disparaître pour des semaines, voire des mois, quand ça débutait ainsi.

— J'ai beaucoup de travail, commença-t-il.

Le policier balaya l'objection.

— Rien n'est plus important que la sécurité de l'État. Je vous ordonne de me suivre !

Alois Kartner, les jambes flageolantes, lapa ce qui restait de whisky dans son verre, enfila son manteau et cria à sa secrétaire :

— Je sors un moment.

Son visiteur remonta lentement la rue Stambuliski. Il semblait nerveux, inquiet. Alois Kartner se demandait où il l'emmenait. Le ministère de l'Intérieur était dans la direction opposée. Brusquement l'autre se tourna vers lui.

— Y a-t-il un endroit où nous pouvons parler ?

Le gros Autrichien, surpris, pensa aussitôt à son bar habituel. Que lui voulait l'assassin de Kurt Morell ? Agissait-il pour son compte ou pour celui de la DS ? Ils n'échangèrent pas un mot avant d'être installés dans le box sombre. Alors le policier pencha un visage tendu vers Alois Kartner.

— Où est le général Storamov ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? fit le gros homme. Je ne

connais personne de ce nom.

— Et Klaus Frost, vous le connaissez ? Où est-il ?

Il avait presque crié. Alois recula, effrayé.

— Mais je ne sais pas ! Il loge au Vitosha... Je le connais très peu...

La main droite d'Emil Borovo s'empara du petit doigt d'Alois Kartner et commença à le retourner, lui causant une douleur intolérable. Il poussa un cri et le barman se retourna. Aussitôt, le Bulgare le lâcha et souffla :

— menteur ! C'est vous qui avez transmis le passeport pour le général. Je sais tout.

Alois Kartner eut l'impression que son cœur allait éclater. Ce policier le terrorisait.

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez, balbutia-t-il. Je ne fais rien d'illégal.

Borovo n'écoutait pas.

— Vous allez trouver Klaus ! ordonna-t-il. Je veux le voir. Dites-lui que s'il n'est pas à l'endroit habituel dans une heure, je vais à l'aéroport et je l'attends là-bas.

— Mais je ne sais pas où il est, protesta l'Autrichien, de plus en plus terrifié.

Emil Borovo se leva. Son œil droit clignait nerveusement.

— Faites ce que je vous dis.

Il partit sans avoir touché à la mastica commandée par Alois Kartner. Celui-ci but les deux verres pour se remonter le moral, essayant de calmer le tremblement de ses mains. Il mourait d'envie de filer à l'aéroport et de monter dans le premier avion pour l'Ouest. Il se dit qu'il ne pouvait pas faire cela à Malko qui devait passer prendre ses billets. Il fallait le prévenir des menaces d'Emil Borovo.

* *

*

Sylvana Vaslec prit tout doucement le manteau de son hôte pour le pendre. Le Soviétique, installé sur des coussins placés à même le sol, s'était endormi d'un coup, aussitôt son thé avalé, sous le coup d'une brusque fatigue. Le manteau lui sembla étrangement lourd. Machinalement, elle tâta le tissu et sentit les contours d'une arme. Intriguée, elle plongea la main dans la poche et sortit par la crosse un lourd Tokarev automatique. Elle l'y remit vivement, effrayée. Ce faisant, le manteau glissa, un portefeuille s'en échappa et s'ouvrit. Sylvana demeura figée devant la carte plastifiée découverte, frappée d'une étoile rouge. Les caractères cyrilliques dansaient devant ses yeux : elle lut : lieutenant-général Fedor Leonid Ivanovitch Storamov, sous une en-tête de trois mots : KOMITET GOSUDARSTVENNOE

BEZOPASNOSTI. Le KGB !

Ses mains tremblaient lorsqu'elle remit la carte et le portefeuille en place, le cerveau en ébullition. Toutes les réticences qu'elle avait éprouvées depuis qu'Alois Kartner avait amené son ami Klaus explosaient. Elle n'avait jamais « senti » cette histoire. Mais c'était au-delà de tout ce qu'elle avait pu imaginer. Elle eut un regard de dégoût pour l'homme endormi et s'enfuit dans la cuisine.

Elle abritait un officier de l'organisation la plus haïe des résistants au régime communiste.

Pour retrouver son calme, elle se versa un grand verre de mastica pure. L'alcool se mit à taper dans ses tempes et elle en éprouva une sorte de vertige, mais elle n'arrivait pas à oublier le Soviétique dans la pièce voisine. Peu à peu, une pensée obsédante lui vida le cerveau. Jamais elle ne retrouverait une occasion semblable de venger sa famille massacrée à la Libération comme « bourgeois » sur l'ordre des Soviétiques.

Pendant de longues minutes, elle ranima ses pensées de vengeance. Puis, brusquement, elle retourna dans la petite entrée. Plongeant la main dans la poche du manteau, elle y prit le lourd pistolet. Faisant reculer la culasse, elle aperçut une cartouche engagée dans la chambre. Le Tokarev était prêt à servir.

Doucement, elle releva le chien, qui se bloqua en position « armée » avec un petit clic. Puis, tenant l'arme à bout de bras, elle entra dans la pièce aux deux pianos. Le général soviétique dormait toujours allongé sur le côté. Sylvana Vaslec s'approcha, tenant l'arme à bras tendu, jusqu'à ce que le canon soit à quelques centimètres du crâne du dormeur. Elle n'avait jamais tué personne et en dépit de sa haine, son index n'arrivait pas à appuyer sur la détente. Soudain, tandis qu'elle hésitait, Fedor Storamov se retourna d'un coup de reins, sa main saisit la jambe de Sylvana et tira violemment, lui faisant perdre l'équilibre.

La jeune femme tomba sur le tapis usé avec un cri, sans lâcher le pistolet. Aussitôt, le général Storamov lui saisit le poignet de sa main gauche, lui serrant la gorge de la droite.

* *

*

Malko fendait la foule de la rue Stambuliski, agglutinée autour des baraques érigées au milieu de la chaussée, le col de sa pelisse relevé, attentif et sur ses gardes.

Devant la tête d'Alois Kartner, il se douta de quelque chose. L'Autrichien était violet et les yeux lui sortaient de la tête.

— J'ai reçu la visite d'Emil Borovo, annonça-t-il. Il veut vous voir.

Il lui relata les menaces proférées par le Bulgare. Malko fut à la fois

perturbé et soulagé. Au moins, il avait des nouvelles d’Emil Borovo. Rassurantes par un certain côté. Le Bulgare ne savait pas où il se trouvait, ni quand il partait. Il ne voulait pas non plus alerter les autorités légales. Du moins pour le moment. Donc, il croyait encore au second camion. Mais il restait dangereux comme un serpent à sonnettes.

Alois Kartner surveillait Malko du coin de l’œil.

— Il m’a fait peur, ce cochon, fit-il. Il avait des yeux de fou. Vous allez à son rendez-vous ?

— Non, dit Malko. Il faut gagner quelques heures encore. Le seul danger serait qu’il alerte la DS au sujet de notre départ. Mais il se condamne en même temps. Il faut qu’il me trouve sans eux... Vous avez les billets ?

— Les voilà, fit Alois Kartner en tirant trois billets de son sous-main. Les noms sont en blanc, vous les ajouterez. Je serai à l’aéroport, de toute façon. Qu’est-ce qu’on fera si Borovo y est aussi ?

— Je ne pense pas qu’il y soit, dit Malko. D’abord, il ne peut pas surveiller tous les vols. Ensuite, l’aéroport est dangereux pour lui. La DS est à ses trousses.

— Ah bon, fit Alois Kartner.

Il eut une grimace inquiète.

— Méfiez-vous de ce type, il a l’air dangereux et il est aux abois. (Il soupira.) Vivement que je prenne mes vacances dans le Midi. Je vais essayer d’emmener Maya. Elle va venir me prendre pour déjeuner tout à l’heure.

Malko lui tendit la main.

— Si jamais on se ratait. Merci pour tout.

Il lui restait à aller chercher Samia Sidani. Tout en conduisant à dix à l’heure dans les bouchons de l’avenue Rakowski, il essaya d’imaginer ce qu’allait faire Emil Borovo en ne le voyant pas rue Baço Kiro. C’était une course contre la montre. Si seulement les agents de la DS pouvaient retrouver le Bulgare les premiers !

* *

*

En passant devant le café Rakowski, il eut une idée et freina brusquement, déchaînant le timbre d’un tram qui manqua l’emboutir. Le temps de se garer, il entra dans le café, trouva une cabine téléphonique, récupéra une pièce de deux stotinki au fond de sa poche et dénicha dans l’annuaire le numéro du ministère de l’Intérieur. Il dut le faire trois fois, c’était sans cesse occupé. Enfin, il demanda la permanence et lâcha en russe détachant bien les mots :

« Emil Borovo, que vous recherchez, se trouvera dans une demi-

heure 27, rue Baço Kiro. »

Il répéta deux fois l'adresse, raccrocha pour qu'on ait pas le temps de situer l'appel et quitta le café. Ensuite, il repartit, remâchant ce qu'il venait de faire. Il se dégoûtait un peu mais dans la guerre souterraine, tous les coups étaient permis. Emil Borovo ne méritait aucune pitié. Il lui suffit de se remémorer le corps torturé de Kurt Morell pour que ses scrupules s'envolent. L'ironie du sort était qu'il soit traqué par ses anciens amis. La roche Tarpéienne était près du Capitole. Même en Bulgarie.

* *

*

Sylvana Vaslec et Fedor Storamov roulèrent une fois de plus sur le tapis usé, faisant tomber un tabouret, emmêlés dans une étreinte féroce.

En lui frappant le poignet contre le plancher, le général soviétique avait réussi à faire lâcher son pistolet à la jeune femme. Pris d'une rage aveugle, il essayait de l'étrangler. Elle se défendait en silence, le souffle court, lui décochant des ruades sournoises, visant son bas-ventre ou cherchant à lui crever un œil d'un brusque coup d'ongle. Handicapé par l'âge, Fedor Storamov avait failli abandonner. Puis, la haine avait été la plus forte. Avec quelque chose d'autre d'ambigu, qui lui avait brusquement rappelé une scène vécue en Ukraine, quarante ans plus tôt, alors qu'il était un jeune commissaire politique à la VI^e Armée rouge.

Le haut de Sylvana Vaslec s'était déchiré, révélant une poitrine blanche et ronde. Reprenant le dessus, le Soviétique parvint à lui enfoncer un genou dans le ventre, la clouant au sol.

Une longue cuisse blanche s'éleva dans l'air et il reçut un coup de pied dans le dos. Lourdemment le général bascula sur Sylvana. Sa main droite enserra sa gorge. Elle crut qu'il allait la tuer. Mais elle lut soudain dans ses yeux une expression différente et elle comprit. Écartelée sous lui, affaiblie, elle était à sa merci. Suffoquant, elle sentit des doigts accrocher l'élastique de son slip et tirer, l'arrachant de son corps.

— Svolotch(30) ! fit-elle en russe. Svolotch !

Le général serra le cou plus fort. Le sang tapait dans ses tempes, son ventre était en feu. Il allait la violer et la tuer ensuite. Comme en Ukraine. Maladroitemment, il se défit, ouvrit encore plus les jambes d'un brutal coup de genou, tira la jupe vers le haut, chercha sa voie et finit par trouver le sexe ouvert. Il s'y enfonça d'une seule poussée de tout son poids, la pénétrant profondément.

Sylvana Vaslec poussa un cri inarticulé.

Brusquement, Fedor Storamov éprouva un bien-être fabuleux qui fit tomber toute sa haine. À demi étranglée, Sylvana Vaslec ne luttait plus. Il relâcha la pression sur sa gorge, la besognant à grands coups de reins violents, cruels, inutiles. Très vite, il se laissa aller et lui inonda le ventre avec un grognement étouffé.

Il demeura abouté en elle de toute la longueur de son membre et s'en arracha, haletant, se redressa, d'abord sur les genoux, puis, tituba, le regard attiré par le ventre nu qu'il venait de violer. Le haut des cuisses très blanches contrastait avec la fourrure d'un noir d'astrakan de la jeune femme. Celle-ci bougea, rabattant sa jupe, massant son cou endolori, essayant de déglutir, insensible et hostile.

Il remit ses vêtements en ordre, puis ramassa le pistolet. Lentement, Sylvana se releva à son tour, les yeux fous et se dirigea vers le téléphone. Aussitôt, le Soviétique se rua sur elle et l'écarta brutalement de l'appareil.

— Imbécile ! hurla-t-il, repris d'une rage aveugle. Ils te tueraient toi, s'ils savaient que tu as voulu m'abattre. Ils me veulent vivant, tu comprends, vivant ! Il continua à voix basse. Tu ne sais pas qui je suis, mais il y a des gens prêts à donner des millions de roubles pour ma peau. Mort, je ne vaudrais plus rien.

Sylvana Vaslec le fixait, écoeuvée, sachant qu'il disait la vérité. Elle avait compris. Sans un mot, elle passa devant lui et partit s'enfermer dans la salle de bains. Lorsqu'elle revint, recoiffée, rhabillée, les yeux froids, Fedor Storamov, calmé, lui dit d'une voix conciliante :

— Écoute, petite colombe, si tu ne dis rien, je ne dis rien. Nous nous sommes trompés tous les deux et puis tu es bien jolie et je n'avais pas eu de femme depuis longtemps.

Sylvana ne répondit pas et disparut dans sa cuisine. Fedor Storamov alluma une cigarette. L'homme blond de la C.I.A. était obligé de le protéger quoi qu'il fasse. Il n'avait pas de prix et il le savait. Rasséréné, il se mit à penser à l'avenir. On lui donnerait une autre identité, un salaire confortable et il servirait de « consultant » à la C.I.A., comme les autres détecteurs... Ses trafics lui avaient permis de mettre pas mal de dollars de côté dans une banque hongroise. Il les récupérerait facilement.

Le plan échafaudé pour son évasion était audacieux, mais réalisable. Tout dépendait de la qualité de son maquillage. En plus, la Dajavna Sigounost ne s'attendait sûrement pas à le voir quitter Sofia sur un vol régulier. C'était encore sa meilleure garantie.

* *

*

Samia Sidani, en pantalon et cachemire noir, égayé seulement d'un

gros collier fantaisie, était superbe. Ses cheveux roux ressortaient encore plus.

— Entrez, dit-elle à Malko, j'ai préparé quelque chose à manger, ensuite nous partirons. J'ai trouvé tout ce qui me fallait, je pense que je vais faire du très bon travail. Et pour le reste, ça va ?

— Ça va, dit Malko, en s'asseyant devant la table basse couverte de charcuterie bulgare, de fromage blanc et de salades.

Il n'avait pas faim, obsédé par le problème Emil Borovo dont il ne voulait surtout pas parler à la jeune femme.

Ils grappillèrent quelques rondelles de charcuterie puis Samia but un café turc très fort, et se leva.

— Allons-y.

Brusquement, avant de mettre son manteau, elle s'approcha de Malko et se serra contre lui. Ses lèvres épaisses et douces s'écrasèrent contre les siennes dans un baiser rapide et passionné, puis elle se détacha en murmurant :

— Un de ces jours. À Vienne, à Paris ou à Venise.

* *

*

Emil Borovo jeta sa cigarette et l'écrasa comme on piétine une bête venimeuse, écumant intérieurement de rage. Il était sûr que Klaus ne viendrait pas. Il le croyait hors d'état de nuire, fini, anéanti. Il expédia un coup de pied dans le vieux réfrigérateur, tournant en rond dans la petite pièce. Cette maison était un des derniers endroits sûrs où il puisse se reposer. En attendant celui qui ne viendrait pas, il avait mangé du fromage et du pain avec une bière.

Maintenant, il devait prendre une décision. Ou tenter de dénoncer le général et ses complices, se coupant définitivement toute chance de sortie ou essayer une dernière fois d'obtenir son passeport par la force. Plus il se sentait coincé, acculé, moins il avait envie de se suicider en se vengeant. Le ciel s'était éclairci et, d'un brillant bleu, donnait un peu de gaieté à Sofia. Il se voyait mal dans une cellule ou pire...

Il y eut un brusque coup de frein dans la rue Baço Kiro. Emil Borovo se précipita dans le couloir. Il eut le temps d'apercevoir une Volga noire équipée d'une antenne de téléphone qui faisait marche arrière, avec quatre hommes à bord. Une « unité spéciale ». Il courait déjà vers le jardin. Il le traversa, le cœur cognant contre ses côtes, franchit la porte de bois donnant sur la rue Budapesta et se laissa tomber au volant de sa voiture. Trente secondes plus tard, il débouchait dans l'avenue Dondukov. Il croisa une voiture jaune et bleue de la milice roulant à tombeau ouvert à coup de sirène, ouvrant la route à une Volga hérissée d'antennes.

Comme un zombi, il continua, tournant un peu au hasard, le cerveau en capilotade. Donnant tout seul des coups de poing furieux sur son volant.

Le gros porc du bureau de tourisme autrichien l'avait vendu ! Lui seul savait qu'il se trouvait dans la maison de la rue Baço Kiro ! Il fallait se venger. Son errance l'amena place du 9 Septembre. Il gara sa voiture sur le trottoir, ferma à clef et partit à pied vers la rue Stambuliski. Calmant peu à peu les battements de son cœur. L'Autrichien ne l'avait pas donné de lui-même. Il avait donc eu un contact avec Klaus. Il fallait lui faire dire où ce dernier se trouvait.

C'était sa dernière chance.

* *

*

Emil Borovo entra en trombe dans l'agence de tourisme autrichien, au moment où Alois Kartner s'apprêtait à sortir déjeuner. Le Bulgare bouscula le gros Autrichien, fermant la porte derrière lui. D'un coup d'œil, il se rendit compte qu'il n'y avait plus aucun employé dans le bureau. Alois voulut s'échapper, mais il reçut un violent coup de poing, en plein dans la panse, qui le plia en deux. Profitant de la faiblesse du malheureux, Emil Borovo le traîna dans son bureau, loin des regards de la rue et le jeta dans son fauteuil.

— Écoute, salaud, fit-il, en sortant son pistolet. Quelqu'un m'a dénoncé à la DS. Il n'y a que toi qui savais où je me trouvais...

— J'ignore ce que vous..., commença Alois Kartner.

D'un geste automatique, il prit sa bouteille de J & B pour se verser un verre. Furieux, le Bulgare la balaya et elle s'écrasa à terre. On se serait cru dans une distillerie ! Alois était blanc. Il posa la main sur le téléphone et aussitôt, d'un coup de pied, Emil Borovo envoya l'appareil à terre. Puis, comme le gros Autrichien tentait de se lever, il le frappa de toutes ses forces lui écrasant le nez qui se mit à saigner abondamment. L'ayant bien mis en condition, le Bulgare se pencha sur lui.

— Je veux que tu me dises une chose. Une seule. Où se trouve Klaus ?

Tamponnant son visage avec son mouchoir, Alois Kartner bredouilla :

— Je ne sais pas, je ne l'ai pas vu.

Emil Borovo se pencha encore plus près, agitant son pistolet automatique.

— Tu es un vieux con, mais tu n'as pas envie de mourir. De ne plus sauter tes petites putes, hein ?

Terrifié, Alois Kartner ne répondit pas. Il ne savait pas où se

trouvait Malko. Et même s'il l'avait su, il ne l'aurait probablement pas dit. Qui pouvait lui venir en aide ? Il fallait tenir jusqu'au retour des employés qui avaient la clé. Ils alerteraient la Milice. Mais c'étaient les fêtes, ils allaient traîner...

— Alors ? répéta Emil Borovo.

Il haïssait ce gros bonhomme qui avait la possibilité de le sauver. Alois Kartner gémit :

— Ce que vous faites est illégal ! Emmenez-moi au ministère...

Emil Borovo n'eut même pas le courage de rire. De nouveau, il frappa Alois Kartner, d'abord au visage, puis dans le ventre, au foie, systématiquement, comme un punching-ball. L'autre se mettait en boule, gémissait. Borovo s'arrêta, essoufflé. Ce vieux porc encaissait bien.

Il regarda autour de lui, cherchant une idée. L'odeur qui montait de l'alcool répandu le fit penser à quelque chose. Il prit une bouteille pleine dans un carton de J & B entamé, l'ouvrit et la renifla.

— Ça sent bon, hein...

S'approchant du fauteuil, il se mit à verser l'alcool sur Alois Kartner jusqu'à ce que la bouteille soit vide. L'Autrichien trempé, reniflant, ne comprenait pas. Emil Borovo prit une seconde bouteille et renouvela son geste. Puis il la jeta dans un coin et sortit un briquet de sa poche qu'il alluma.

Penché sur Alois Kartner, il annonça :

— Tu as déjà vu les chachliks que l'on sert tout enflammés au Vitosha ? Eh bien, si tu ne me dis pas où est Klaus, tu vas faire un très beau chachlik au whisky.

Fou de terreur, Alois Kartner ferma les yeux pour ne pas voir la petite flamme du briquet qui vacillait en face de lui.

CHAPITRE XVIII

Le général Fedor Storamov, installé à un des deux pianos, jouait un vieil air russe lorsque Malko entra, accompagné de Samia et de sa valise à maquillage. Avec sa calvitie et ses grosses joues, il avait l'air d'un bon père. Il s'arrêta de jouer et dévisagea Samia.

— Dobar dur⁽³¹⁾.

— Dobar dur, répondit Samia. J'ai tellement étudié votre visage qu'il me semble que je vous connais déjà.

Elle sortit de la pièce pour aller se laver les mains et aussitôt, le général demanda, inquiet :

— Vous avez bien le passeport ?

— Je l'ai, dit Malko. J'ai aussi Emil Borovo aux trousses.

Une lueur dangereuse passa dans les yeux bleus du Soviétique.

— Vous êtes sérieux ?

Malko lui expliqua ce qui s'était passé chez Alois Kartner et ce qu'il avait fait ensuite.

— Bravo ! exulta le général. Quand je pense que ces imbéciles ne l'ont pas encore pris. Dans une petite ville comme Sofia...

— Espérons que cette fois, ils seront plus efficaces, dit Malko. Sinon...

Le général eut un haussement d'épaules fataliste.

— Montrez-moi le passeport.

Malko sortit le passeport bleu et le lui tendit. Ivan Storamov le feuilleta, page par page, l'examinant en transparence, le faisant craquer sous ses doigts, puis releva la tête, l'air satisfait.

— C'est bien. Quel nom allons-nous mettre ?

— Celui que vous voulez, dit Malko.

— Choisissez.

— Omar Roumeli ? Avec votre véritable date de naissance. Né à Ankara ?

— Parfait.

De la cuisine, Sylvana cria :

— J'ai fait du bortsch, vous en voulez ?

— Magnifique, fit le général.

C'était vraiment une atmosphère très familiale. Malko avait l'impression de rêver. S'il n'y avait pas eu Emil Borovo, c'eût été formidable.

Samia Sidani réapparut, un bol de bortsch à la main et dit en souriant :

— Je mange ça et je me mets au travail.

Malko consulta sa Seiko-quartz. Dans cinq heures environ, ils

décolleraient de Sofia à destination de Vienne. Si tout se passait bien.

* *

*

Alois Kartner rouvrit les yeux et fixa la flamme du briquet, essayant de se convaincre qu'Emil Borovo bluffait. Impassible, le Bulgare sentait le métal lui chauffer les doigts de plus en plus. Intérieurement, il se demandait si sa menace était crédible. Le whisky, ce n'était quand même pas de l'essence...

— Alors ? demanda-t-il.

Le gros Autrichien leva un regard torve. Les vapeurs de l'alcool commençaient à faire leur effet et il se sentait plutôt euphorique. Ses gros yeux brillèrent d'une lueur de colère.

— Allez-vous faire foutre, fit-il.

En même temps, il se dressa, décidé à sortir à tout prix. Il se doutait bien que son tortionnaire ne ferait pas usage de son arme, à cause des voisins. Emil Borovo le vit se dresser. Une masse impressionnante avec son gros ventre en avant. Machinalement, il envoya son poing droit pour le repousser, oubliant qu'il tenait toujours le briquet allumé.

Il y eut un « plouf » léger, et Alois Kartner s'alluma comme une brochette.

Pendant quelques secondes, tout son corps fut enveloppé de flammèches bleues le transformant en un monstrueux feu follet. Puis d'un coup, le feu prit à ses vêtements et à ses cheveux. Entouré de flammes, l'Autrichien poussa un cri rauque, se mit à taper ses vêtements, puis tomba à genoux, suffoquant. En quelques instants, il se transforma en brasier, le corps entier dévoré par les flammes. Sa chemise en nylon se consumait, s'incrustait dans sa chair. Il ouvrit la bouche pour crier, mais ne put émettre un mot.

Emil Borovo avait reculé et contemplait la scène, stupéfait. Il n'avait jamais cru que le whisky brûlerait de cette façon. Le gros homme gémissait, couché sur le côté, entouré de flammes. Celles-ci commençaient à se communiquer aux rideaux. Emil Borovo battit en retraite et sortit en toute hâte de l'agence de tourisme autrichien. Il courut jusqu'à sa voiture. Quand il démarra, des flammes dansaient déjà derrière la vitrine de l'agence et un milicien accourait.

Les dents serrées, il fila dans un sens unique, derrière une grosse ZIM.

Il avait brûlé sa dernière cartouche. Il roula droit devant lui, évitant machinalement les autres véhicules, cherchant désespérément une idée dans sa cervelle vide. Comme il tournait autour de la place Lénine, son regard rencontra la vieille chapelle toute noire qui s'élevait

en son centre. Un déclic se fit dans son cerveau, par association d'idée. Il se revit à la cathédrale Alexandre-Nevksi, descendant à la crypte aux Icônes afin de déposer un message pour Klaus au jeune peintre. Brutalement, il accéléra.

C'était peut-être le clin d'œil du destin.

* *

*

Dans un silence de mort, Samia Sidani était en train d'enduire le crâne de Fedor Storamov d'une colle spéciale destinée à retenir sa perruque de cheveux noirs. Le général soviétique, son Tokarev posé sur les genoux, observait sa transformation dans une glace posée sur un des deux pianos.

Au début, impressionnée par le gros pistolet, Samia Sidani n'avait pas eu la main très sûre, puis elle s'y était faite. Malko, réchauffé par son bortsch, caressait le chat réfugié sur ses genoux. De temps à autre, Sylvana Vaslec venait observer la transformation du Soviétique.

Malko comptait les minutes. Avec un peu de chance, ce soir, il dînerait au Sacher, à Vienne. Alexandra aurait le temps de venir l'y rejoindre. Plus vite il serait débarrassé du général, mieux cela vaudrait. Un appareil du MAC(32) était prévu pour emmener le Soviétique, d'abord à Francfort, puis de là, directement sur Washington, à « La Ferme », pour le debriefing. Malko pourrait enfin se consacrer à sa saison de chasse.

— La moustache, annonça Samia, ne bougez plus.

Avec une patience infinie, elle commença à coller, touffe par touffe, la moustache du général. On aurait dit un bellâtre moyen-oriental.

— Je mettrai les lentilles en dernier, annonça la jeune femme parce que je ne sais pas si vous pourrez les supporter longtemps. Il y a une goutte de novocaïne dessus.

— J'en ai déjà porté, dit le général.

Samia commençait le visage. Le modelage des joues et l'épaississement des narines. Elle travaillait sans un mot avec des petits gestes précis de chirurgien. Peu à peu, le visage de Fedor Storamov se transformait. Enfin, elle se redressa, épuisée, avec une grimace de satisfaction.

— Je crois que je ne peux pas faire mieux.

Malko n'en revenait pas. Il avait devant lui un homme de type méditerranéen, au visage rond avec une barbe soyeuse bien coupée, des yeux sombres, le nez épaté, le teint un peu bistre, une abondante chevelure noire. Elle était en train de lui passer les mains au fond de teint pour qu'elles ne détonnent pas avec le visage.

Malko sortit alors le Polaroid et prit des clichés du général. Au bout

de six, il s'arrêta. Il découpa le meilleur et ouvrit le passeport. Deux rivets et le cachet à sec de l'ambassade de Turquie. Avec du thé, il ajouta quelques taches jaunâtres pour vieillir la photo, tordit le passeport dans tous les sens et le tendit au général.

— Je crois que cela ira.

Le Soviétique examina longuement sa photo, puis son apparence dans la glace, enfin il hocha la tête.

— Da.

Il était vraiment méconnaissable. Les verres de contact atténuaient l'éclat des yeux, lui donnant l'air endormi. On aurait dit un Turc. Samia sourit à Malko.

— J'espère que vous ne vous ferez pas prendre, parce qu'on me soupçonnerait tout de suite. Il n'y a que moi à Sofia pour réussir un maquillage pareil.

* *

*

Todor Vaslec resta le pinceau en l'air. Il lui semblait reconnaître le visage de celui qui l'observait derrière son chevalet. Celui-ci attendit qu'un autre visiteur se soit éloigné et dit presque sans bouger les lèvres :

— J'ai un message urgent pour Klaus. Vous vous souvenez, je suis déjà venu.

Il souriait, avenant et pressant. Todor Vaslec se rappelait très bien.

— Je ne le verrai pas avant ce soir.

— Écoutez, c'est urgent, insista l'homme, il y a un téléphone sur la place, vous ne pouvez pas l'appeler, lui dire de venir ?

Vaslec hésita. La présence de cet inconnu l'embarrassait. Après tout, c'était peut-être vraiment important.

— Attendez-moi ici, dit-il, je vais essayer de le prévenir.

— Qu'il vienne tout de suite.

Emil Borovo regarda le jeune peintre s'engager dans l'escalier de pierre menant à l'extérieur. Le cœur dilaté d'une joie mauvaise.

* *

*

À travers la flamme de la grosse bougie, Gregori Vartanian contemplait le visage maquillé de Leïla Galata, lui offrant un sourire prometteur. Sous la table, la jambe de la jeune femme était enroulée à la sienne. Il avait choisi une petite salle au plafond voûté de brique rouge où ils occupaient la seule table, dans le petit restaurant en sous-sol de l'hôtel Balkan. Ils avaient bu plusieurs mastica et presque deux

bouteilles d'un lourd vin rouge. Gregori n'en pouvait plus de désir.

Leïla se pencha sur lui, offrant ses seins épanouis.

— Où m'emmènes-tu ?

On ne pouvait quand même pas faire l'amour au restaurant. Gregori avait eu une idée. Une semaine plus tôt, il avait arrêté un poète soupçonné de vouloir s'enfuir. Il avait gardé les clés de son appartement, 35 rue Khan Kroum.

— Allons-y, dit-il.

C'était une petite rue calme, entre Patriarh Evmij et Tolbuhin. Ils montèrent les cinq étages à pied, s'arrêtant à chaque palier pour une étreinte sauvage. Gregori Vartanian était au bord de l'explosion. Devant la porte du poète emprisonné, quelques plantes vertes se desséchaient. Le policier ouvrit. C'était une sorte d'atelier avec une loggia, encombrée de livres et de bibelots. Leïla Galata se dirigea tout de suite vers le grand divan au fond. Gregori la suivait, salivant de désir. Il s'assit sur le divan et elle se rapprocha de lui, sans même ôter son vison blanc, posant seulement son grand sac par terre.

— Caresse-moi les jambes, dit-elle.

Gregori Vartanian posa les mains sur les mollets gainés de nylon noir, puis remonta lentement, suivant la courbe des cuisses, relevant en même temps la robe. Son pouls s'accéléra encore lorsque ses doigts franchirent la limite des bas, touchant la chair nue. C'était une sensation fabuleuse.

Leïla Galata plia légèrement les genoux pour prendre quelque chose dans son sac. Gregori Vartanian jouait avec les fines jarretelles noires, ses pouces se rejoignant sur le pubis de la jeune femme. La main droite de Leïla ressortit du sac, tenant une tige de fer qui servait à enfiler les morceaux de viande des brochettes et d'un geste sûr, comme on estoque un taureau, la plongea dans l'œil gauche de Gregori Vartanian.

Le policier poussa un hurlement inhumain, le cerveau transpercé, porta ses mains à son visage, essayant d'arracher la tringle d'acier plantée dans son œil, mais il tomba sur le côté, secoué de soubresauts, foudroyé. Leïla Galata eut à peine un regard pour lui. Raflant son sac, elle se rua vers la porte, la claqua, puis descendit en courant l'escalier. Dans la rue, un passant se retourna sur son vison blanc.

Dans Tolbuhin, elle monta en voltige dans le tram 94 qui démarrait et se laissa tomber sur la banquette. On ne découvrirait pas tout de suite le corps du policier. Son cœur battait à lui faire mal, mais elle ne pensait qu'à une chose : dans quelques heures, elle aurait quitté Sofia. Maintenant, il lui fallait simplement gagner le lieu du rendez-vous. Elle avait une confiance aveugle en Klaus.

Le téléphone sonna et Sylvana Vaslec répondit. Elle tendit l'appareil à Malko.

— C'est pour vous. Todor.

Malko prit l'appareil, entendit la voix basse et douce du peintre.

— Klaus ? Votre ami est là. Il voudrait vous voir tout de suite.

Malko eut l'impression d'être trempé dans un bain glacial.

— Quel ami ?

— Je ne sais pas son nom. Il est déjà venu une fois, avec un message. Un grand brun, avec un manteau de cuir. Il est à côté de moi, je vous le passe.

Un blanc très court, puis la voix étouffée d'Emil Borovo.

— Klaus ?

— Oui.

— Salaud ! Vous m'avez vendu. Et vous vous préparez à filer, hein ? Je vous donne un quart d'heure pour venir me rejoindre. Sinon, je flingue votre copain. Et si vous m'envoyez la DS, je le flingue aussi.

« Clac ». Raccroché. Malko reposa le récepteur à son tour. L'air lui manquait. Les pensées se télescopaient sous son crâne. Todor Vaslec, pas au courant du problème Borovo avait cru bien faire. Maintenant il était impossible de le laisser tomber. Borovo tiendrait sa promesse.

Il fixa le général Storamov.

— Nous allons à Alexandre Nevski. Emil Borovo est là-bas.

Fedor Storamov ne broncha pas. Ses lentilles de contact rendaient son regard encore plus impénétrable.

— Pourquoi aller là-bas ? demanda-t-il. Nous partons dans une heure, il n'aura pas le temps de réagir.

Malko sentit la rage l'envahir. Le regard inquiet de Sylvana posé sur lui le taraudait comme une blessure. Il essaya de rester calme.

— Vous avez commis une imprudence, fit-il d'un ton cinglant, en communiquant à Borovo l'existence de cette « boîte aux lettres » qui devait nous servir à communiquer vous et moi. Maintenant il est là-bas, avec Todor.

Inutile de faire un dessin. Le Soviétique avait parfaitement compris. Sylvana demanda :

— Qu'est-ce qui se passe ? Todor est en danger ?

— Non, non, assura Malko, il n'est pour rien là-dedans. Je vais le voir. Nous n'aurons pas le temps de revenir ici avant le départ. Merci pour tout. Je vous promets de faire mon possible, dans quelque temps, pour vous aider à quitter le pays.

— Merci, dit la jeune femme d'une voix absente. Dites à Todor de ne pas revenir trop tard. Vous êtes sûr qu'il ne craint rien ?

— Absolument.

Il ne quittait pas Fedor Storamov des yeux, sachant ce dernier capable de tout. Maintenant qu'il était maquillé, il lui suffisait d'abattre Malko de récupérer le passeport turc et d'aller à l'aéroport. Il enfila son manteau et, ostensiblement, garda la main dans la poche contenant le Walther. Le départ se déroula dans un silence pesant. Le général sortit le premier, après un sourire contraint à Sylvana Vaslec. Celle-ci referma aussitôt la porte sur eux, comme soulagée de les voir partir. Dès qu'ils furent dehors, le Soviétique explosa :

— C'est de la folie d'aller là-bas ! Toujours votre sentimentalité idiote !

— Si nous n'y allons pas, Borovo va tuer Vaslec, dit calmement Malko. Il n'est pas question de le sacrifier. Même si ça doit mal se passer. Si vous ne voulez pas venir, retrouvez-moi à l'aéroport. Mais je garde votre passeport.

Fedor Storamov ne répondit pas. Ils traversèrent la rue pour regagner la Volga noire. Malko, soudain méfiant, demanda :

— Cette voiture n'est pas dangereuse ?

— Non, celui qui la conduit d'habitude se trouve en permission à Moscou. Elle appartient à la Rezidentura.

Malko s'installa au volant. Pendant qu'il s'éloignait, il regarda

disparaître la petite isba des Vaslec avec un pincement de cœur.

* *

*

Après avoir garé la Volga sur le petit parking du côté de la rue Sipka, Malko et le général s'apprêtèrent à traverser l'énorme place Alexandre Nevski, balayée par un vent glacial. Ils n'avaient pas fait dix mètres que le bruit d'une sirène de police les fit sursauter. Ils n'eurent pas le temps de réagir. Le milicien en faction au bout de la place, venait de lever son disque rouge, stoppant la circulation venant du centre.

Presque aussitôt, une Zil noire, les vitres protégées par des rideaux, le toit hérissé de plusieurs antennes, surgit de la rue Oboriste, traversa la place Alexandre Nevski en trombe suivie par une Lada bleue et jaune de la milice, puis disparut vers le centre comme un fantôme. Ce n'était qu'un membre de la Nomenklatura en déplacement... Les deux hommes se hâtèrent à traverser l'immense espace découvert.

La cathédrale était fermée au culte sauf dans quelques grandes occasions, mais on pouvait la visiter. Elle ressemblait un peu aux rues de Sofia avec leurs vitrines d'une tristesse qui rappelait la guerre, et cette foule silencieuse, entassée dans les trams, résignée, abrutie par la chape de plomb qui recouvrait le pays depuis trente-huit ans. On avait eu beau édifier en pleine rue des baraques provisoires vendant des colifichets, cela n'arrivait pas à donner de la gaieté. Une grande inscription annonçait que la cathédrale Alexandre Nevski avait été bâtie en l'honneur de la vaillante armée russe qui avait délivré les Bulgares du joug ottoman. En remerciement, les Bulgares avaient adopté l'alphabet cyrillique et nourrissaient une tendresse durable à l'égard de l'Union Soviétique.

À droite du parvis un large escalier de pierre descendait vers la crypte. Malko regarda autour de lui. Personne. Emil Borovo les attendait sûrement en bas. Il n'y avait qu'une solution, qui, pourtant, le hérissait. Tuer Emil Borovo. C'était sa vie contre la leur et celle de Todor Vaslec. Le Bulgare était évidemment sur ses gardes et armé : rien n'était joué.

— Séparons-nous, proposa-t-il. Je vais descendre le premier. Nous avons un avantage énorme sur lui : il ne sait pas que vous êtes avec moi et il ne connaît pas votre nouvelle apparence. Grâce à cela, nous devrions arriver à le neutraliser.

— Il risque d'y avoir d'autres personnes dans ce musée, fit le général d'une voix froide. Il faudra l'emmener ailleurs.

Malko s'engagea dans le large escalier de pierre. Il y faisait encore plus froid que dehors. En bas, deux matrones mafflues et emmitouflées

liaient, l'air rogomme. Pour 20 stotinki, il obtint un billet. Le musée semblait totalement désert. Il se composait de plusieurs salles voûtées, recoupant la surface de la cathédrale. Les icônes recouvraient les murs.

— Commencez par la droite, dit la vendeuse de billets.

Malko déboucha dans une petite salle où se trouvait une vitrine et des icônes du XIX^e, assez quelconques. Pas un chat. Ni Emil Borovo, ni Todor Vaslec. Il continua, traversant rapidement trois salles. Enfin, il aperçut Todor Vaslec, installé en face d'une grande icône du XVI^e siècle. Le peintre s'était enveloppé d'un grand châle et tournait le dos à Malko. Celui-ci s'approcha, la gorge nouée. Todor Vaslec pivota et sourit.

— Il est là-bas, dit-il.

Le malheureux ne se doutait de rien. Emil Borovo surgit à deux mètres devant Malko, les mains dans les poches de son manteau de cuir, un sale sourire aux lèvres. Il s'approcha de Malko à le toucher.

— C'est gentil d'être venu, Klaus...

Il y avait une ironie froide dans sa voix. Malko fit un pas de côté pour s'éloigner de Todor Vaslec.

— Ne restons pas ici, dit-il. Remontons.

— Pourquoi ? Nous sommes très bien. Il sortit la main gauche de sa poche.

— Le passeport, tout de suite. Sinon, j'abats votre ami.

Malko, la main crispée sur la crosse du Walther, sentit son estomac se contracter. Todor Vaslec ne les avait pas entendus. Il s'était remis à peindre. Malko savait qu'Emil Borovo ne bluffait pas. Il devait l'abattre avant. Il allait jouer sa vie sur une fraction de seconde, en face d'un adversaire sur ses gardes. Son index caressa la détente du Walther et il bloqua sa respiration.

— Je compte jusqu'à cinq, dit le Bulgare. Votre ami Alois a eu le tort de ne pas me prendre au sérieux, il en est mort...

— Alois !

— Un, fit Emil Borovo à voix basse.

Il fit un pas de côté, entendant du bruit, sans lâcher Malko des yeux. Celui-ci aperçut alors le général Storamov de profil, plongé dans la contemplation d'une icône. Emil Borovo lui jeta un regard rapide, puis, rassuré se retourna vers Malko.

— Deux, fit-il lentement... Trois...

La détonation claqua, assourdissante, se répercutant sur les murs de pierre. Le Bulgare fit un pas en avant, comme si on l'avait poussé et une expression d'intense étonnement envahit ses traits. Malko aperçut derrière lui Fedor Storamov, son Tokarev au poing. À l'entrée de la crypte, les matrones glapissaient à qui mieux mieux !

Emil Borovo toussa et une mousse sanglante jaillit de ses lèvres. Sa

main droite, tenant un pistolet, émergea lentement de sa poche. Malko arracha son arme de la sienne et, tira une fraction de seconde avant le Bulgare. Les deux détonations se confondirent. La balle de Malko frappa Emil Borovo en pleine poitrine et il tomba sur un genou, laissant échapper son arme. Todor Vaslec s'effondra de sa chaise et du sang commença à sortir de sa bouche. Le projectile destiné à Malko l'avait touché près du cou. Le général Storamov balaya d'un coup de pied le pistolet d'Emil Borovo, puis saisit Malko par le bras.

— Vite, partons.

Emil Borovo agonisait, le visage contre les dalles glacées de la crypte, perdant son sang à gros bouillons par ses deux blessures, déjà inconscient. Malko, penché sur Todor Vaslec, vit un flot de sang s'échapper du trou dans sa poitrine : l'artère pulmonaire devait être touchée. Il était perdu.

— Foutons le camp, insista Fedor Storamov.

Il y eut un bruyant claquement métallique du côté de l'entrée. Les matrones venaient de condamner l'entrée. L'une d'elles se hâtait dans l'escalier allant chercher du secours. Ils étaient coincés, l'escalier de pierre étant la seule voie de sortie. Le général Storamov ivre de rage, brandit son Tokarev et tira deux fois dans sa direction sans l'atteindre.

* *

*

Todor Vaslec avait les lèvres pincées, le teint livide. Malko vit qu'il essayait de dire quelque chose et se pencha sur lui.

— Dans ma poche, la clé..., balbutia le jeune peintre. La grille là-bas... escalier, dans l'église.

Malko regarda dans la direction qu'il indiquait, perçut une grille dans le mur. Il plongea la main dans la poche du peintre et sentit une grosse clé. Malko chercha son poulx. Il était presque inexistant, moins de 5. Il allait mourir. Déchiré, Malko se redressa. Aucun bruit ne venait plus de l'entrée. On les attendait.

— Venez, dit-il au général soviétique.

Il courut jusqu'à la grille en fer forgé, enfonça la clef, l'ouvrit. Il se retourna. Emil Borovo et Todor Vaslec gisaient à quelques mètres l'un de l'autre. Suivi de Fedor Storamov, il pénétra dans une petite pièce voûtée, aux murs couverts de tableaux. Des sultans turcs, et les anciens rois de Bulgarie. Les autorités communistes les interdisaient au public, mais n'avaient pas osé les détruire. Dans un coin, il y avait tout un matériel de peinture. C'est là que Todor Vaslec entreposait ses affaires. Au fond, il y avait un petit escalier de pierre en colimaçon. Ils s'y engagèrent. L'escalier se terminait par une trappe. Malko en ôta le loquet et la repoussa. Il passa la tête dans l'ouverture, découvrant une

grande nef sombre, des tapis roulés. Il se trouvait dans une nef latérale de la cathédrale Alexandre Nevski.

Les deux hommes se hissèrent hors du trou, refermèrent la trappe. L'immense cathédrale était totalement déserte, sauf une vieille femme en train de prier devant des cierges, un peu plus loin. Il y avait beau avoir des icônes pratiquement dans chaque foyer bulgare, et le jour de Pâques, l'archimandrite avait beau se trouver à côté du chef de l'État, les messes à la cathédrale n'avaient lieu que sur invitation, soi-disant pour « protéger » les croyants. Première entorse à une féroce déchristianisation, cette année les Bulgares avaient eu le droit de fêter Noël interdit depuis trente-huit ans.

Devant eux, s'ouvrait une des entrées latérales. Ils s'y ruèrent et ils émergèrent sur l'arrière de la cathédrale, à l'opposé de l'entrée principale. Ils coururent jusqu'à la Volga, et le général démarra en direction de l'avenue Volgograd, le grand boulevard périphérique.

Fedor Storamov vérifia son maquillage dans le rétroviseur. Rien n'avait bougé. Malko pensait à Todor Vaslec en train de mourir dans le musée aux Icônes.

Il n'avait pas encore dit au général qu'il avait rendez-vous avec Leïla Galata. Ils étaient en avance. L'énorme et hyper moderne palais de la Culture apparut sur leur droite, avec plusieurs cabines téléphoniques à l'extérieur.

— Arrêtez-vous, demanda-t-il.

Fedor Storamov lui jeta un regard surpris.

— Vous voulez visiter le palais de la Culture ?

— Non, téléphoner.

— À qui ?

— À la femme de Todor Vaslec. La prévenir. Son mari n'est peut-être pas mort.

De rage, le général soviétique manqua briser l'ébonite de son volant.

— Vous êtes fou, les gens de la DS sont peut-être déjà là-bas. Ils vont poser des questions. Je vous interdis.

Malko tranquillement, sortit son P38 et le braqua sur le général, sans qu'on puisse le voir de l'extérieur.

— Arrêtez-vous immédiatement ou je vous abats.

Fedor Storamov lui jeta un long regard froid.

— Vous n'oserez pas. Vous êtes venu me chercher. Vos chefs ne vous pardonneraient pas.

— Mes chefs ne sauront jamais, fit froidement Malko. Todor Vaslec est mort, nous avons foutu en l'air la vie de sa femme. La moindre des choses est de lui dire ce qui s'est passé...

Leurs regards s'affrontèrent. Ce que le général soviétique lut dans les yeux dorés de Malko le poussa à s'arrêter le long du palais de la

Culture.

— Dépêchez-vous, bougonna-t-il.

Malko claqua la porte de la Volga. Le général ne risquait pas de lui fausser compagnie. C'est lui qui possédait les billets d'avion et son passeport... Il dut attendre qu'une femme ait terminé une conversation et put enfin composer le numéro de Todor Vaslec. Cela sonna plusieurs fois et enfin la voix de Sylvana répondit.

— C'est Klaus, fit Malko, il est arrivé quelque chose de terrible.

— Je sais.

« Clac », elle avait raccroché ! Malko hésita, puis refit le numéro. Occupé. Il essaya dix fois. Toujours occupé. La mort dans l'âme, il renonça. Il comprenait la réaction de Sylvana Vaslec. Il avait apporté la destruction dans un foyer et s'en allait l'abandonnant à son sort. Il regagna la Volga et le général l'interpella aussitôt :

— Alors ?

— Alors, rien.

* *

*

Leïla Galata descendit du bus, une station avant celle du rendez-vous. Elle ne voulait prendre aucun risque. La grande avenue Lénine déserte s'allongeait devant elle. Le milicien en faction dans son mirador de verre surplombant le croisement avec Sitdacova dévisagea avec curiosité le splendide vison blanc. D'habitude on ne voyait ce genre de femme qu'à l'arrière des Zim ou des Zil avec un membre de la Nomenklatura. Pas à pied dans un quartier périphérique. Il nota le fait pour en parler à ses supérieurs. La jeune femme s'éloigna dans le froid, transie par le vent et la peur.

Pourvu que Klaus soit au rendez-vous ! Sinon, elle n'échapperait pas longtemps à la DS. Même si on ne découvrait pas tout de suite le cadavre de Gregori Vartanian, on allait s'apercevoir de sa disparition, au Vitosha. La machine se mettrait en branle et passerait Sofia au peigne fin. Si on la reprenait, le meurtre de Vartanian la condamnerait automatiquement à être fusillée.

Au bout de dix minutes de marche, elle arriva au banc devant l'arrêt du tram et s'y assit, drapant son vison autour d'elle. Quelques camions passèrent dans un fracas de tonnerre.

L'avion de Vienne partait exactement dans une heure et demie.

* *

*

Malko regarda sa montre. Ils étaient en train de tourner autour du

palais de la Culture. L'avion partait dans une heure et demie. Il valait mieux prendre de la marge.

— Je crois que nous devrions y aller, dit-il. Il faudra nous débarrasser de nos armes avant de passer les contrôles...

— Je sais, fit le général, nous les laisserons dans les toilettes.

Il remonta l'avenue Vitosha, prit à droite pour s'engager dans la monumentale avenue Lénine, longeant le parc forestier glacé aux sapins enneigés. Ils franchirent le carrefour du stade. Six kilomètres plus loin, il fallait tourner à gauche, afin de rejoindre l'aéroport. Le rendez-vous avec Leïla Galata se trouvait juste avant le croisement de la route de l'aéroport, un petit bout d'autoroute menant ensuite à Plovdiv.

— Il y a un arrêt de bus, un peu plus loin, dit Malko, nous nous y arrêtons un instant. Sur la droite.

Le général lui adressa un regard furieux :

— Pourquoi ?

— J'ai rendez-vous avec Leïla Galata.

Le Soviétique tourna la tête et faillit emboutir un camion qui roulait devant eux. Le numéro inscrit en lettres énormes sur son arrière – CB 0737 – grandit, grandit... Fedor Storamov donna un violent coup de frein.

— Vous êtes fou ! explosa-t-il. Elle est sous le contrôle des Bulgares. Elle va les amener jusqu'à nous...

— Si elle vient, c'est qu'elle les a semés, d'une façon ou d'une autre, dit Malko. Nous n'avons rien à craindre.

L'arrêt de bus approchait. Malko aperçut une silhouette assise sur un banc.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Elle prend l'avion avec nous, annonça Malko.

— Quoi !

Fedor Storamov ralentit et se gara sur le bas-côté.

— Qu'est-ce que c'est que c'est que cette histoire ? Je croyais que vous n'aviez qu'un passeport ?

— C'est grâce à elle que vous pouvez partir, n'est-ce pas ? Je lui ai trouvé un passeport, celui d'une femme qui ne pouvait servir à Borovo.

Le général secoua la gélatine de ses mentons.

— C'est de la folie ! On va l'identifier à l'aéroport. Je connais la procédure. Les gardes frontières ont sa photo comme celles de gens qui ne doivent à aucun prix quitter le territoire. Cela va les alerter, ils vont examiner attentivement les autres passagers et alors...

— Elle ne part pas sous son nom, fit remarquer Malko.

Le Soviétique secoua la tête, avec agacement.

— Les gardes-frontières sont sélectionnés parmi les meilleurs

éléments, comme chez nous. Ils ont des dizaines de visages en mémoire. Elle ne passera pas...

— Et moi, alors ?

— Ils n'ont rien contre vous. Aucune instruction particulière. Je le sais, je l'ai vérifié.

Les camions les doublaient sans arrêt éclaboussant les glaces de boue et les assourdissant.

— Écoutez, dit Malko, il y a des dettes qu'il faut payer. Sans Leïla Galata, je ne serais jamais arrivé jusqu'à vous... Alors, j'ai décidé de lui faire quitter le pays. Sans cela elle risque de se retrouver dans un camp.

— Elle trouvera un autre Emil qui la protégera, fit cyniquement le général.

— Repartez, fit simplement Malko, et arrêtez-vous pour la prendre. C'est moi le chef de cette mission, pas vous. Je préférerais vous abattre que de partir sans elle.

Fedor Storamov était blanc. Sans un mot, il redémarra. La silhouette emmitouflée de vison blanc grandit. Leïla Galata devait être terrifiée à la vue de cette voiture d'apparence officielle s'approchant lentement.

Malko la vit se lever de son banc, faire quelques pas comme pour s'enfuir. Fedor Storamov stoppa derrière elle. Malko sauta à terre et courut vers la jeune femme.

— Leïla !

Leïla Galata se retourna. Aussitôt, ses traits s'éclairèrent.

— Oh, j'avais si peur que vous ne veniez pas ! fit-elle. J'ai été obligée de le tuer, c'est horrible.

Malko eut un frisson dans le dos. Cinq cadavres se promenaient dans Sofia, sans compter Sylvana Vaslec qui pouvait parler sous la torture. S'ils passaient à l'aéroport, ce serait un miracle.

— Montez vite, dit-il.

Elle partit devant lui. Le général était descendu de la Volga et attendait, en partie caché par la portière.

Soudain, au moment où passait un énorme camion, Leïla trébucha, fit deux pas en zigzag et s'effondra, les mains en avant sur la chaussée. D'abord, Malko crut qu'elle avait glissé sur le verglas. Il se précipita afin de l'aider à se relever. Mais en la prenant par le bras, il éprouva une sensation bizarre, comme si la jeune femme voulait se faire lourde, à la façon d'un enfant qui joue...

Il leva la tête et son regard croisa celui du général soviétique, impassible, les mains dans les poches. Leïla Galata, gisait, inerte, à plat-ventre dans la neige fondue. Malko s'agenouilla et la retourna avec précaution sur le dos, ouvrant son vison. Ses traits étaient déjà figés, les yeux vitreux, les lèvres s'agitaient spasmodiquement. Il

aperçut la tache de sang sur la superbe poitrine. Elle avait reçu une balle en plein cœur, au moment où le camion passait, ce qui expliquait qu'il n'ait pas entendu la détonation... Il eut l'impression que tout le sang de son corps se précipitait à son cerveau, lui brouillant la vue. Comme un automate, il marcha vers le Soviétique, qui avait toujours les mains dans les poches. Il lui avait fallu un geste imperceptible pour tirer remettant aussitôt son arme dans la poche.

— Ne faites pas de bêtises, fit Fedor Storamov, ou je vous tue aussi.

Malko continua à avancer, s'approchant du Soviétique à le toucher. Ivre de rage, réprimant avec peine son envie de tuer.

— Salaud ! fit-il, d'une voix blanche. Horrible salaud.

— Lucide seulement, fit Storamov, elle ne serait jamais passée de toute façon, et aurait provoqué notre perte. Nous ne sommes pas des boy-scouts, camarade Linge. Nous luttons pour notre vie. C'est la guerre. À la guerre, on tue ceux qui vous mettent en danger, n'est-ce pas ?

Malko avait saisi son pistolet et l'avait à demi sorti de sa poche. Le général ne broncha pas.

— Vous avez très envie de me tuer, dit-il lentement et calmement. Ce serait une triple erreur. D'abord, parce que cela ne rappellera pas à la vie cette personne, ensuite parce que vous signeriez l'échec de votre mission pour laquelle beaucoup de gens sont morts déjà. Enfin, parce je vous tuerais avant. Partons prendre cet avion. Plus tard, si vous voulez, nous reparlerons de tout cela. Autour d'une vodka... Dans un autre monde. Vous êtes trop jeune pour avoir connu la guerre. Vous n'avez pas vu assez de morts. Vous penseriez différemment.

Malko demeurait figé, aveuglé par la rage et le dégoût. Soudain, un grondement leur parvint, venant du bas de l'avenue. Deux camions.

— Vite, il ne faut pas la laisser là, fit Fedor Storamov.

Si les chauffeurs voyaient cette femme étendue dans la neige, ils risquaient de s'arrêter. Le général se précipita et, après une courte hésitation, Malko la rejoignit. À deux, ils relevèrent le corps et le traînèrent jusqu'au banc. Les camions passèrent dans un fracas de tonnerre et ne virent que deux hommes aidant une femme qui avait glissé sur le verglas.

Malko lâcha le bras. La tension était tombée. Il savait qu'il ne tuerait pas Fedor Storamov.

Installée tant bien que mal, Leïla Galata semblait dormir, emmitouflée dans son vison blanc. Le froid figeait le sang au fur et à mesure qu'il suintait de sa blessure. Malko fouilla le manteau. Dans la poche droite, il découvrit le passeport donné par Samia Sidani et l'empocha. Inutile de provoquer une catastrophe supplémentaire... Avec un dernier regard pour la morte, il remonta dans la Volga.

Ils étaient à deux kilomètres de l'aéroport quand, pour la première

fois, Fedor Storamov montra un léger trouble se tournant vers Malko :

— Cela tient, mon maquillage ?

— Oui.

Ils n'échangèrent plus un mot. On voyait au loin la tour de contrôle du petit aéroport vieillot. Malko essaya de se vider le cerveau. Qu'est-ce qui les attendait là-bas ? Le Walther P38 pesait dans sa poche, lui rappelant qu'il avait toujours une porte de sortie honorable.

Ils garèrent la Volga dans le parking de l'aéroport. C'était la minute de vérité. D'une façon ou d'une autre sa mission se terminait ici. Après avoir pris leurs bagages dans le coffre, ils se dirigèrent vers le terminal.

Malko se retourna, pensant à ce qu'ils avaient laissé derrière eux. Kurt Morell, Alois Kartner, Leïla Galata, sans compter ceux d'en face. Et surtout, le malheureux Todor Vaslec qui faisait confiance à tout le monde et qui gisait maintenant sur le marbre froid de la crypte aux icônes. Tout cela dans une horreur feutrée, pour récupérer l'homme qui avait tenté d'assassiner le pape ! Le Soviétique marchait à côté de lui d'un pas calme. Il remarqua soudain :

— Dommage que vous ne soyez pas de notre côté. Vous auriez une vie fantastique...

— Je n'ai pas une vie désagréable, fit Malko.

— Regardez Victor Louis, continua le Soviétique. Il a une Porsche, une Mercedes, un appartement sur la Perspective Lénine, une Datcha de huit pièces. Toutes les jeunes Moscovites sont à ses pieds, il peut rouler sur la bande du milieu et il aura une bonne retraite.

Malko s'effaça pour le laisser entrer dans l'aérogare.

— Pourquoi trahissez-vous, alors ?

Le général s'arrêta, comme choqué.

— Mais je ne trahis pas, je sauve ma vie. Si cet imbécile d'Andropov ne s'était pas mis en tête de supprimer le marché noir, je serais toujours à Moscou. Je ne regrette pas ce que j'ai fait. J'ai servi l'Union Soviétique de mon mieux. Si c'était à refaire, je le referais.

— Y compris le pape ?

Fedor Storamov sourit, méprisant.

— Qu'est-ce que c'est le pape ? Juste un homme comme les autres avec une robe blanche et des idées dépassées.

— Vous vouliez quand même le tuer ? Et c'est vous qui fuyez votre pays maintenant.

Le regard du général flamboya :

— Parce que j'aime la vie ! Les gens du Comité central sont des lâches. Ils font tous du trafic. Comme tous ceux de la Nomenklatura. Enfin, nitchévo...

La petite aérogare ressemblait à une gare de province. Quelques badauds mal vêtus, silencieux, traînaient dans le hall. Le vol Sofia-Vienne était déjà affiché au tableau des départs. Sur le tarmac, Malko aperçut un vieux Tupolev 134 ressemblant à un bombardier avec son nez vitré à côté d'un Boeing 737.

Deux gardes-frontières somnolaient au bureau de l'immigration.

— Vous avez vu la glace ? souffla Fedor Storamov.

Une grande glace en biais, presque au niveau du sol, permettait au milicien en faction de voir si une femme ne cachait pas un enfant sous ses jupes.

Trois ou quatre passagers faisaient la queue à l'enregistrement des Austrian Airlines. Apparemment des businessmen. Malko tendit son billet à Fedor Storamov.

— Allez-y. Je vous attends à la cafeteria.

Celle-ci était fermée. Il fit le pied de grue jusqu'à ce que le général revienne, sa carte d'embarquement à la main, dissimulant mal sa joie. À son tour, Malko se présenta à l'embarquement. Le vol était presque vide et l'employée le regarda à peine. Visiblement son faux nom n'attirait pas l'attention. Il retrouva le général Storamov en face de la cafeteria. Le principal restait à faire : franchir le contrôle des gardes-frontières.

— Il faut nous débarrasser de nos armes, dit Malko.

Il descendit le premier dans les toilettes du sous-sol, s'y enferma, prit son P38 et le laissa tomber dans le réservoir d'eau des WC. Le général Storamov se lavait les mains en attendant. Il procéda de même et les deux hommes remontèrent au rez-de-chaussée.

Quelques passagers attendaient devant l'unique garde-frontière chargé de vérifier les passeports, tâche dont il s'acquittait avec une minutie tatillonne. Le général alla faire la queue, après avoir pris son passeport des mains de Malko. Celui-ci laissa un couple se placer entre le Soviétique et lui. Il avait du mal à avaler sa salive. C'était là que tout allait se jouer. À chaque seconde, il s'attendait à entendre la sirène d'une voiture de police et à voir les miliciens envahir l'aérogare.

Fedor Storamov tendit son passeport turc. Le garde-frontière le prit et le plaça devant lui, feuilletant les pages, examinant la photo sans un mot, comparant les données de la feuille d'embarquement avec celles du passeport. Puis, il le referma. Il allait le rendre quand le téléphone sonna dans son box. Il posa le passeport et répondit. Malko fut le seul à remarquer à quel point Fedor Storamov avait pâli. La respiration bloquée, il attendait. Le milicien raccrocha et rendit le passeport d'un geste indifférent au général soviétique qui se dirigea vers le contrôle électronique.

Comme dans un rêve, Malko continua sa queue. Il tendit son passeport que le milicien examina à peine. Il comportait une feuille volante avec un certificat de la Kintex. Son passage n'avait pas duré dix secondes. Plongé dans un état second, il franchit le barrage anti-terroriste et se dirigea vers la salle de départ où Fedor Storamov se trouvait déjà.

Brutalement, il réalisa qu'il mourait de faim. La salle d'attente, avec ses banquettes en moleskine noire usée et trouée était sinistre, en dépit du petit freeshop. Une vingtaine de passagers y poireautaient. Malko s'installa loin du général, comptant intérieurement les secondes. Le DC 9 rouge et blanc stationnait en face de l'aérogare, gardé par un milicien.

Il alla s'offrir un sandwich et un Pepsi-Cola au bar et paya en dollars. Le barman bulgare lui rendit la monnaie en chocolat immangeable ! Ce fut plus fort que lui, il lui restait une pièce de deux stotinki, et il y avait un téléphone. Il composa le numéro de Samia Sidani. À la vingtième sonnerie, on décrocha. C'était la jeune Bulgare.

— Nous partons, dit Malko, tout se passe bien.

Silence. Ému.

— Bravo ! dit-elle. À bientôt, j'espère. Ailleurs.

Malko retourna s'asseoir. Le Soviétique regardait le bout de ses chaussures et Malko comptait les battements de son cœur. Ce n'était pas possible, il allait se passer quelque chose.

Cinq minutes plus tard, le haut-parleur annonça en russe :

— Départ du vol Austrian Airlines 654 à destination de Vienne, embarquement immédiat. Veuillez ne plus fumer.

Malko et le général Storamov se mêlèrent aux passagers qui marchaient lentement vers le DC9. Quelques miliciens emmitouflés gardaient le tarmac désert. Aucune animation. Comme dans un rêve, il se retrouva assis à sa place en première, laissant le général plusieurs rangs derrière lui. Il y avait surtout des Autrichiens dans l'avion, mais il ne voulait prendre aucun risque.

Les minutes s'écoulaient avec une lenteur exaspérante. Il guettait l'aérogare à travers le hublot. Il y eut un bruit sourd, la porte venait de se refermer. Sa tension faiblit un peu. L'hôtesse passa vérifier que les ceintures étaient bien attachées. Enfin, petite secousse : le DC9 commençait à rouler sur le tarmac, en direction de la piste. Malko se pencha pour regarder l'extérieur : tout était toujours aussi calme. Les battements de son cœur rythmaient le choc des roues sur les soudures du runaway. Il n'osait pas penser.

Le DC9 arriva en bout de piste et tourna, prêt au décollage. Le grondement des réacteurs s'amplifia et brusquement l'appareil s'ébranla et prit de la vitesse. Collé à son hublot, Malko contemplait les bâtiments vieillots de l'aérogare de Sofia, les Tupolev à nez vitré de la Balkanair alignés sur le tarmac et au loin, les collines enneigées.

« Clac ». Le bruit sourd du train d'atterrissage qui rentre dans son logement. Le DC9 montait vers les montagnes avec un angle de 30°. La cabine avant était presque vide. Malko se retourna vers le général et lui adressa un sourire froid. Il n'éprouvait aucune sympathie à l'égard du Soviétique, mais ne pouvait s'empêcher de ressentir une sorte de

soulagement, mêlé de fierté. Il avait réussi sa mission impossible. L'ombre du manteau de vison blanc passa devant ses yeux, lui gâchant sa joie. L'hôtesse prit son micro :

— Nous venons de décoller à destination de Vienne, annonça-t-elle. Nous y parviendrons dans trois heures trente minutes. Notre prochaine escale sera Bucarest où nous nous poserons à 18 h 40... Vous pouvez maintenant détacher vos ceintures et fumer.

Malko crut d'abord avoir mal entendu. Il se retourna pour affronter le visage décomposé du général Fedor Storamov. Le Soviétique était blanc comme un linge. Il se leva, et d'une démarche d'automate, vint se laisser tomber à côté de Malko.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il. Vous m'aviez dit que c'était un vol direct !

— C'est un vol direct, répliqua Malko, je l'ai vérifié et il était porté comme tel sur le tableau d'affichage. Vous l'avez vu comme moi... Je ne comprends pas...

— Vous vous rendez compte ! explosa à voix basse le Soviétique. À Bucarest ! Pourquoi pas à Moscou...

L'hôtesse arrivait vers eux, souriante, détendue, appétissante, une bouteille de Moët et Chandon à la main.

— Désirez-vous quelque chose à boire ?

Malko avait la gorge trop serrée pour avaler quoi que ce soit.

— Vous avez annoncé que nous faisons un stop à Bucarest, dit Malko, c'est une erreur ? Je croyais que ce vol était direct.

— Non, ce n'est pas une erreur, répondit l'hôtesse. La Balkan nous a demandé au dernier moment de nous arrêter à Bucarest prendre les passagers d'un vol de la Tarom qu'ils ont été obligés d'annuler pour des raisons techniques. Mais nous ne resterons que le minimum de temps à terre. Vous ne descendrez même pas de l'appareil. Bien sûr, cela retardera un peu notre arrivée à Vienne. Vous avez une correspondance ? Je peux faire envoyer un message par le commandant de bord.

Malko secoua la tête négativement.

— Non, merci.

Le général soviétique avait fermé les yeux et respirait trop régulièrement pour que ce soit naturel. Malko se tourna vers lui.

— Il n'y a rien à craindre, ce n'est pas un piège de la DS, mais tout simplement un contretemps technique. Les Roumains ne savent même pas que vous êtes à bord. Même si les Bulgares déclenchaient une recherche à votre sujet, le temps de communiquer d'un pays à un autre, nous serons repartis.

Le général lui jeta un regard de commisération.

— Vous ne connaissez pas notre système... Tous les Services des pays socialistes sont totalement intégrés au niveau du commandement et les communications instantanées. Le général responsable de la DS à Sofia peut donner un ordre aux Services roumains, il sera exécuté aussitôt s'il a l'aval de la place Djerzhinski.

— De toute façon, fit Malko, nous ne sortons pas de l'appareil. Il est autrichien. Les Roumains n'ont pas le droit d'intervenir sur le territoire autrichien...

Fedor Storamov leva les yeux au ciel devant tant de naïveté. Puis il appela l'hôtesse d'un claquement de doigts.

— Nitchevo... Fräulein, une vodka, sans eau avec de la glace...

Lorsqu'il eut son verre, il le leva en direction de Malko.

— Spasiba(33) ! C'est peut-être la dernière que je bois avant très longtemps.

— Ne soyez pas pessimiste, dit Malko, il n'y a pas lieu de s'alarmer.

Le DC9 filait à 24 000 pieds au-dessus de la Transylvanie, ils atteindraient Bucarest dans un peu moins d'une heure.

* *

*

Sylvana Vaslec regarda les deux miliciens qui l'encadraient, hostiles et massifs. Derrière le bureau, le civil à lunettes n'avait pas arrêté de prendre des notes. Il faisait presque froid dans ce petit bureau du ministère de l'Intérieur où on l'avait amenée aussitôt après son arrestation.

— Vous êtes contents, dit la jeune femme, je vous ai appris des choses intéressantes...

— Dobre, dobre(34), vous avez fait votre devoir de citoyenne bulgare. Si l'enquête prouve que vous n'étiez pas au courant des agissements criminels de votre mari, vous serez relâchée et on vous donnera un appartement pour remplacer votre isba. En récompense de votre dénonciation. Dans le cas contraire, les renseignements que vous nous avez communiqués seront considérés comme des circonstances atténuantes, cela vous permettra de vous en tirer avec une peine de rééducation plus légère.

— Merci, fit d'une voix faible la jeune femme, toute sa belle bouche tordue en un sourire ironique.

Pendant une fraction de seconde, elle ferma les yeux, pensant à Todor. Ils ne lui avaient pas laissé voir son cadavre, mais elle savait qu'il était mort, que c'était fini. Qu'ils ne vivraient jamais à l'Ouest. C'était pour cela qu'elle avait parlé. Ce n'était pas possible que ce salaud de général soviétique, après tout ce qu'il avait fait, coule une vie tranquille. Elle le sentait encore la pénétrer, brutal, roide et brûlant. Le dernier homme qui lui avait fait l'amour.

Quelle tristesse !

Elle fit quelques pas à travers la pièce et les deux miliciens s'écartèrent. C'était un plaisir d'arrêter des gens comme ça, qui venaient au-devant des questions et vous révélaient des faits dont on

n'avait pas la moindre idée...

Tout à coup, Sylvana Vaslec bondit vers la fenêtre. Personne n'eut le temps de la retenir. Le sommet de son crâne heurta une des grandes vitres, la faisant voler en éclats. Le corps de la jeune femme franchit l'ouverture à l'horizontale puis disparut, avalé par les flocons de neige.

Les trois hommes se ruèrent vers l'ouverture, à temps pour voir le corps s'écraser cinq étages plus bas, dans la cour intérieure du ministère, après avoir rebondi sur le toit de la Volga du ministre adjoint de la Sécurité.

Des policiers se précipitaient déjà vers le corps inanimé. Le chef de service bredouilla, blanc de colère.

— Cette saleté n'a pas signé sa déposition. Vous ne pouviez pas l'empêcher de faire ça ? C'est votre boulot...

Les deux miliciens ne répondirent pas, ivres de rage. C'est sur eux que cela allait retomber. N'osant pas faire remarquer que leur chef était tout aussi coupable d'imprudence qu'eux. Personne ne s'attendait à ce que cette femme si douce, si résignée, si coopérante saute par la fenêtre.

— Merde, je ne comprends pas, fit l'un d'eux, plus audacieux que son copain, on lui avait dit qu'elle s'en tirerait bien.

— Allez voir si elle vit encore, fit sèchement leur chef.

Il décrocha son téléphone. Avec ce que venait de lui apprendre la jeune femme, il était sûr d'obtenir les félicitations de ses chefs.

* *

*

— Nous commençons notre descente sur Bucarest, annonça l'hôtesse, veuillez attacher vos ceintures et ne plus fumer...

Le général Fedor Storamov serra sa ceinture, mais continua à tirer sur sa cigarette à bout doré. Nerveusement, il faisait claquer son bel étui à cigarettes en or massif.

— Personne ne connaît votre apparence actuelle, remarqua Malko. À part moi et Samia.

Le général tourna vers lui un regard mort.

— Et Sylvana Vaslec...

C'était vrai. Malko revit la jeune femme aux yeux pâles, puis son mari en train de mourir.

— Exact, fit-il, mais je ne la vois pas en train de nous dénoncer, même pour venger la mort de son mari.

Le Soviétique ne répondit pas. Il regardait les champs couverts de neige.

Les roues touchèrent la piste avec une petite secousse et le DC 9 ralentit brutalement, dans un panache neigeux. Ils passèrent devant

des rangées d'appareils militaires roumains, alignés comme à la parade, puis devant des Iliouchine de la Tarom pour finalement s'arrêter assez loin de l'aérogare...

— Je n'aime pas ça, dit le général.

— Ils nous ont dit que nous ne débarquions pas, fit remarquer Malko. Encore vingt minutes et nous serons tranquilles.

En bas, les mécaniciens s'affairaient. On ouvrit la porte avant de l'appareil et une passerelle fut poussée contre l'ouverture. L'air glacé pénétrait dans la cabine. Un peu plus loin, un soldat faisait les cent pas en face d'un TU-144. Tout autour, c'était une morne plaine, couverte de neige.

Les minutes s'écoulaient. Le général fumait, le regard dans le vide. Soudain, un bus apparut et stoppa à côté de l'appareil.

— Voilà les passagers pour Vienne, annonça Malko. Dans peu de temps nous serons repartis.

Du bus arrêté, personne ne descendit. Malko, insidieusement, commença à éprouver une pointe d'angoisse, tentant de se dire que dans ces circonstances, tout paraissait suspect... Il voyait les passagers arrivants, entassés derrière les portes du bus. Il se leva et alla trouver l'hôtesse.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. Pourquoi ne repartons-nous pas ?

Elle le rassura d'un sourire.

— Rien, nous attendons les documents de vol. Une question de quelques minutes.

Malko revenait vers le général quand son cœur cessa de battre. Il venait d'apercevoir par la porte ouverte une Jeep russe arrivant à toute vitesse avec, à son bord un officier et trois soldats en casquette à bande verte. Elle stoppa en bas de la coupée. L'officier monta en courant les marches métalliques. Les clous de ses bottes faisaient un bruit clair qui parut sinistre à Malko. Ce dernier se retourna. Le général Storamov était gris, continuant à fumer.

L'officier en casquette verte s'approcha de l'hôtesse et demanda en allemand :

— Voulez-vous demander au passager Omar Roumeli de se faire connaître ?

L'hôtesse se figea.

— Excusez-moi, dit-elle, je ne peux pas faire cela sans l'autorisation du commandant de bord.

Elle se rua dans le cockpit et réapparut avec le commandant de bord qui s'approcha de l'officier roumain. Il y eut un bref dialogue à voix basse, puis le ton monta.

— Si vous refusez, criait le Roumain, j'empêche votre appareil de décoller et j'évacue tous les passagers pour identifier celui qui nous

intéresse !

— Vous n'avez pas le droit, répliqua le commandant de bord. Vous n'avez même pas le droit de monter à bord de cet appareil. Sortez !

L'officier roumain haussa les épaules.

— La dracul(35) ! Vous vous plaindrez aux autorités. J'exécute les ordres. Il s'agit d'un individu dangereux.

Il se retourna et cria quelque chose vers l'extérieur.

Nouveau piétinement de bottes sur la passerelle. Deux soldats surgirent, Kalachnikov au poing. L'officier aboya un ordre et l'un d'eux poussant le canon de son arme dans l'estomac du commandant de bord, le força à rentrer dans son cockpit. Ce dernier hurla à tue-tête :

— C'est de la piraterie ! Vous n'avez pas le droit !

La porte claqua sur lui. L'hôtesse, blême, demeurait muette.

L'officier roumain sortit son pistolet réglementaire, un Tokarev et suivi ses deux soldats, commença à parcourir les travées examinant tous les passagers. Il franchit deux rangées, puis s'arrêta devant le général Storamov.

— Levez-vous et venez avec nous, Camarade Lieutenant-Général.

Malko, assis à côté du général ; avait envie de vomir. Fedor Storamov avait eu raison. Mais qui les avait trahis ? Il s'attendait à une protestation, à une dénégation, mais le général soviétique se dressa lentement, faisant face à l'officier roumain. Leurs regards s'affrontèrent plusieurs secondes, puis, sans un mot, Storamov se dirigea vers la passerelle et la descendit à pas lourds. Malko avait l'impression que chacun de ses pas lui écrasait la poitrine. L'officier roumain balaya la cabine du regard, croisa celui de Malko, puis, sèchement, fit demi-tour. Les deux soldats fermaient la marche.

— Vous pouvez embarquer les passagers, dit-il à l'hôtesse. La tour de contrôle va vous donner l'autorisation de décollage. Auf Wiedersehen.

À son tour, il dégringola la passerelle et monta dans la Jeep russe tandis que les portes du bus s'ouvraient et que les premiers passagers se précipitaient vers le DC 9. La Jeep fit demi-tour, longeant l'appareil. Le général Fedor Storamov, pâle, se tenait à l'arrière, très droit. Comme à la parade. Il tourna la tête et leva les yeux vers les hublots du DC 9. À cause de ses lentilles de contact, Malko ne sut pas si c'était lui qu'il regardait ou simplement l'avion. C'est dans une sorte de brouillard qu'il assista à la montée des nouveaux passagers et à la fermeture des portes.

En se penchant, il sentit quelque chose de dur sur son siège. Il envoya la main et ramena l'étui à cigarettes en or massif du général Storamov.

Le vol décollait. Il ouvrit l'étui. Il n'y avait plus de cigarettes, et il

aperçut gravés en caractères cyrilliques, une date, 28 décembre 1981 et les prénoms du général. Il fêterait son prochain anniversaire à la Loubianka.

Le DC9 montait au-dessus du Danube. Machinalement, Malko glissa l'étui dans sa poche où il pesait comme une arme. Puis il ferma les yeux, amer et vide.

Il revenait seul à Vienne. Laissant pas mal de morts. Fedor Leonid Ivanovitch Storamov était en route vers son destin. Au dernier moment, le K.G.B. avait récupéré le seul témoin capable de le relier à l'assassinat du pape.

-
- 1 : Oui, Leïla.
 - 2 : Tu es seul ? Je peux te parler ?
 - 3 : Non.
 - 4 : Kriminal Polizei. Police criminelle.
 - 5 : Services secrets israéliens.
 - 6 : Statni Tajna Bezpecnost. Services spéciaux tchèques.
 - 7 : Komitet Dajavna Sigounost. Services spéciaux bulgares.
 - 8 : Drogues mortelles.
 - 9 : Voir : Le Tueur de Miami. SAS N° 69.
 - 10 : Oui.
 - 11 : Affaires mouillées.
 - 12 : Super secrets.
 - 13 : Pigiste.
 - 14 : Services spéciaux allemands.
 - 15 : Bonsoir.
 - 16 : Vous venez au bowling à midi ?
 - 17 : J'ai perdu ma clé spéciale dans votre chambre.
 - 18 : Ceinture !
 - 19 : Papier !
 - 20 : Votre nom ?
 - 21 : Super-secret.
 - 22 : Informateur.
 - 23 : Équipe de tueurs.
 - 24 : Bien.
 - 25 : Boîte aux lettres morte.
 - 26 : Centre de renseignement allemand, le BND.
 - 27 : Faux défecteur soviétique.
 - 28 : Soupe froide de yoghourt aux concombres et à l'ail.
 - 29 : Je vous remercie de votre hospitalité.
 - 30 : Salaud !
 - 31 : Bonjour.
 - 32 : Military Air Command.
 - 33 : À la vôtre !
 - 34 : Bien, bien.
 - 35 : Allez au diable !